
U d'/of OTTAWA
39003002378932







PUBLICATIONS DE LA MAISON DES POÈTES, 32, AVENUE FÉLIX FAURE, A PARIS, 15me.

Les Cahiers d'un Bibliophile

Imprimés à deux cents exemplaires numérotés

ONZIÈME FASCICULE

EXEMPLAIRE N° 184

Contenant :

~~LA MORT DE CHRISPE~~

~~(SUITE & FIN)~~

et

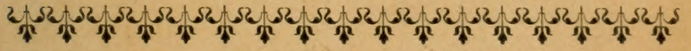
OSMAN

(PREMIÈRE PARTIE)

TRAGÉDIES

PAR TRISTAN L'HERMITE

Textes collationnés par EDMOND GIRARD :
Pour *La Mort de Chrispe*, sur les meilleures éditions publiées du vivant de l'Auteur et, pour *Osman*, sur l'édition posthume, publiée par QUINAULT en 1656.



Ce fascicule contient la fin de *La Mort de Chrispe* (trois cahiers de huit pages) et le commencement d'*Osman* (un cahier de quatre pages et sept de huit); les feuilles, pliées avec soin, ne sont ni cousues ni collées.

Les Cahiers d'un Bibliophile

VII

OSMAN

Cet ouvrage, le soixante-dixième auquel EDMOND GIRARD *a donné ses soins, a été tiré à 200 exemplaires numérotés.*

EXEMPLAIRE N° 184

E Girard

Les Cahiers d'un Bibliophile
VII

OSMAN

TRAGÉDIE

PAR TRISTAN L'HERMITE

NOUVELLE ÉDITION

Texte collationné par EDMOND GIRARD
sur l'édition posthume, publiée par QUINAULT, en 1656



Se trouve, à Paris
En la Maison des Poètes
32, AVENUE FÉLIX-FAURE, 32



OSMAN,

TRAGEDIE.

Du Sieur TRISTAN
l'Hermite.



A PARIS,
Chez GVILLAVME DE LVYNES,
Libraire Iuré, au Palais, dans la salle
des Merciers, à la Iustice.

M. DC. LVI.

Auec Priuilege du Roy.



A
MONSEIGNEVR
LE COMTE
DE
BVSSY,

LIEVTENANT GENERAL des Armées du Roy, Mestre de Camp General de la Caualerie Françoise et estrangere, etc.

MONSEIGNEVR,

Alors que ie me suis proposé de mettre soubs vostre protection cette derniere Tragedie de feu Monsieur Tristan,

ie n'ay fait apres sa Mort, que ce qu'il auoit dessein de faire pendant sa vie. Ma bonne fortune, qui me fit autrefois auoir quelque part dans sa confidence, me rendit le témoin de son estime pour vostre Merite et de son inclination pour vostre Personne : Ie sçay qu'il a tousiours fait comme son interest propre de vostre gloire; et qu'il a sans cesse contribué ses loüanges à vostre reputation; et ses souhaits à vostre prosperité. Si cet Homme inimitable n'auoit pas encore cessé de viure, il ne manqueroit point icy de vous asseurer auec vn stile doux et pompeux, que si vous souffrez que vostre Nom deffende cet Ouurage, il n'aura point à craindre dans le Monde les Monstres que ses pareils ont accoustumé d'y rencontrer. Il vous diroit que l'Enuie n'osera l'attaquer, le voyant sous la protection des Vertus et des Graces qui vous accompagnent, et qu'elle est auiourd'huy trop bien persuadée de la gran-

deur de vos qualitez éclattantes, pour ne pas respecter les choses que vous auoüez : Il exprimeroit auantageusement tous les trais admirables de vostre Cœur et de vostre Esprit. Il parleroit auec éclat de cette noble audace, qui s'est tousiours si glorieusement conseruée dans les Heros de vostre Maison fameuse, et qui vous fait auancer si ardemment par tout où l'honneur vous appelle. Enfin, MONSEIGNEVR, il publieroit à toute l'Europe vne verité qui est cognuë de toute la France; C'est qu'il y a peu de Seigneurs en ce Royaume qui soient accomplis comme vous estes, et qui puissent vn iour auec plus de valeur et de succez que vous, seruir aux grandes Conquestes que les Oracles promettent à nostre Ieune et Incomparable Monarque. Quant à moy, quelques instructions fauorables que i'aye eu l'honneur de receuoir de cet Escriuain renommé, de qui ie pleure encore la perte, ie ne suis pas

assez éclairé pour traitter à fonds vne matiere si délicatte que celle de vostre Panegyrique. Il n'estoit permis qu'au plus sçauant pinceau des Siecles passez de tirer le visage d'Alexandre, et c'estoit sans doute à la plus excellente Plume du nostre, à representer vos auantages. Ie suis forcé de vous auoüer qu'il est presque impossible de bien figurer la splendeur des clartez qui nous éblouïssent comme les vostres; et ie sens bien que cet illustre Mort, dont la Memoire est immortelle, ne m'a pas laissé tout l'art dont il sçauoit vous honorer, bien qu'il m'en ait laissé tout le zele. C'est ce qui me fait haster de me dire auec mes profonds respects.

MONSEIGNEVR,

Vostre tres-humble et tres-obeïssant seruiteur.

QVINAVLT.



LES PERSONNAGES.

La SVLTANE Sœur.

FATIME, Esclaue de la Sultane Sœur.

LEONTINE, Esclaue de la Sultane Sœur.

OSMAN, Empereur.

La Fille du MOVPHTI.

SELIM, Bassa.

MAMVD, Bassa.

ORCAN, Bassa.

LODIA, Precepteur d'Osman.

Vn CAPIGI ou Huissier de la Porte.

Des IANISSAIRES.

La Scene est à Constantinople.

Le Theatre est la façade du Palais ou Serail, où il y a vne Porte au milieu qui s'ouure et se ferme, à costé vne fenestre, où l'on pourra tirer vn rideau, lors qu'Osman reçoit les plaintes des Ianissaires.



PUBLICATIONS DE LA MAISON DES POÈTES, 32, AVENUE FÉLIX FAURE, A PARIS, 15me.



Les Cahiers d'un Bibliophile

Imprimés à deux cents exemplaires numérotés

DOUZIÈME FASCICULE

EXEMPLAIRE N°

Contenant :

OSMAN

TRAGÉDIE

(SUITE & FIN)

et

Amarillis

PASTORALE

Adaptation au Théâtre de *La Célimène* de ROTROU

(PREMIÈRE PARTIE)

PAR TRISTAN L'HERMITE

Textes collationnés par EDMOND GIRARD

Postface de N.-M. BERNARDIN, Docteur ès-lettres



Ce fascicule contient la fin d'*Osman* (six cahiers de huit pages et un de quatre) et le commencement d'*Amarillis* (un cahier de quatre pages et trois de huit); les feuilles, pliées avec soin, ne sont ni cousues ni collées.



OSMAN,

TRAGEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

La SVLTANE Sœur,
dormante.

DEMEVRE, Parricide, arreste, sacrilege !
Quoy ! le sang Othoman n'a point de priuilege :
On l'espanche à ma veüe, on perd, deuant mes yeux,
Le plus grand des mortels et le plus glorieux !
Ah c'est fait, il est mort, i'en suis trop asseurée,
De cet illustre corps l'Ame s'est separée !



SCENE II.

FATIME, la SVLTANE Sœur, LEONTINE.

FATIME.

QVel bruit s'est eleué qui s'augmente si fort?

La SVLTANE Sœur.

Acheuez inhumains!

LEONTINE.

C'est Madame qui dort,

FATIME.

C'est vn songe fâcheux dont elle est trauaillée :

LEONTINE.

Il faut la reueiller; mais elle est reueillée.

La SVLTANE Sœur.

O sommeil outrageux qui me trouble si fort,
On peut bien t'appeller le frere de la Mort!

Page 2.

Puis qu'assis sur nos yeux auec tes noires ailes
Tu donnes des frayeurs et des peines mortelles.
Leontine!

LEONTINE.

Madame!

La SVLTANE Sœur.

Ah! vien me consoler
D'vne vaine douleur dont ie ne puis parler,
D'vn songe furieux qui m'a donné des peines,
Par qui mon sang encore est figé dans mes veines;
Et qui sera suiuy de si mauuais effects
Que possible il faudra succomber sous le faix.

LEONTINE.

C'est vn songe, Madame, vn deceueur, vn traistre,
Dont on est garenty dez qu'on l'a pû connoistre;
Tousiours à bon augure on prend les plus mauuais,
L'image de la Guerre y figure la Paix;
Ses matieres de pleurs monstrent que l'on doit rire,
Et ce qu'il a de doux est ce qu'il a de pire.

La SVLTANE.

Ie croirois comme toy que toute cette peur
Naistroit d'vne chimere et d'vn songe trompeur,

Pages 2 et 3.

N'estoit que nos apprests et la rumeur publique
Me le font estimer vn songe prophetique;
Mais, Fatime! sans toy ie ne craindrois plus rien.
La fille du Mouphti s'oppose à nostre bien;
En voyant son portrait, Osman la crut si belle,
Que son retardement n'est que pour l'amour d'elle.
Mais comment parut-il ce portrait si fatal,
De qui l'enchantement nous cause tant de mal?
Fut-ce par accident ou fut-ce par addresse,
Que tu le laissas choir aux pieds de sa Hautesse?

FATIME.

Ce fut par vn malheur que ie ne comprens pas :
Auec ce bracelet il tomba de mon bras.

La SVLTANE.

Vn soupçon là dessus me tombe en la pensée,
Que Fatime en ce fait peut estre interessée,
Et que d'vn trait subtil et non pas imprudent,
Elle fit par dessein naistre cet accident.
Qu'en est-il?

FATIME.

Moy, Madame, ah que l'Enfer m'abisme!
Si iamais ie pensay!

La SVLTANE.

Comment, c'est vn beau crime,
Ne t'en excuse point, ne fais point de serment :
La Fille du Mouphti merite infiniment;
Suiuant ce stratagême Osman est à la veille
D'vne felicité qui n'a point de pareille;
Et soit par vne addresse, ou soit par vn hazard,
Tu dois en ce bon-heur entrer de quelque part :
Il te seieroit trop mal de porter vne chaîne
Et d'auoir pour amie vne Sultane Reyne.

FATIME.

Hé! Madame, oubliez mon indiscretion
Et ne me soupçonnez d'aucune ambition :
Car ie refuserois l'honneur d'vne Couronne
Pour acheuer mes iours pres de vostre Personne!

La SVLTANE.

Les fuseaux de ton sort ne roulent pas ainsi :
La Sultane future en prendra le soucy.
Tu ne sçaurois manquer d'estre dans son estime;
Il faudra pour le moins vn Bassa pour Fatime.
Si le malheur aussi vient à nous accabler,
Que ces Soldats mutins que l'on void s'assembler;
Auecque leur desordre augmentent leur licence
Et priuent le Sultan de Sceptre et de Puissance,

Pages 3 et 4.

L'innocente Fatime à qui la chaine plaist,
Demeurera tousiours Esclaue comme elle est.

Se tournant vers Leontine.

Toy qui de Mustapha prens vn soin charitable
Et dont il a tousiours la visite agreable,
Va voir cet homme saint, cet illustre Parent,
A qui de l'aduenir le cours est apparent,
Consulte son esprit sur la matiere sombre,
Qui me donne des soins et des peines sans nombre;
Afin que son conseil dissipe ma terreur,
Dis luy que i'ay songé : Mais voicy l'Empereur.



SCENE III.

OSMAN, La SVLTANE Sœur, vn Huissier.

OSMAN.

ENfin, c'est fait, ma sœur! la chose est preparée
Pour succeder bien-tost comme elle est desirée.
En cette occasion rien ne nous peut manquer,
Dans quatre grands Vaisseaux i'ay tout fait embarquer;
Et le Perse animé, le Russe et le Cosaque,

Pages 4 et 5.

Qui vont forcer Bizance à la premiere attaque,
Et donner tout en proye à leurs cruels efforts,
N'auront pas le loisir de piller nos tresors;
Ie n'auray pas l'ennuy de voir reduire en cendre
Cette grande Cité que ie ne puis deffendre;
Ne trouuant plus icy que ce Camp mutiné,
Que ces lâches Soldats qui m'ont abandonné;
Qui ne gardent plus d'ordre et font assez comprendre,
Que de leur multitude on ne doit rien attendre :
Le dessein de partir ne se peut differer.
Ne pouuant nous deffendre, il faut nous retirer.
Nous ne sçaurions attendre avec ces tristes restes
Qu'vne perte apparente et des succez funestes;
Il faut ceder au temps, à l'orage obscurcy,
Qui ne nous permet plus de demeurer icy.
La foiblesse est trop grande en ce bord où nous sommes,
Nous reuiendrons vn iour quand nous aurons des hommes,
Et mesme il est predit dans nos sacrez escrits
Qu'enfin nous reprendrons ce qu'on nous aura pris.

La SVLTANE.

Seigneur,qui vous fait craindre vne telle auanture?

OSMAN.

Des soldats dont le luxe amolit la nature,

Des courages faillis qui font de tous costez
Mourir la discipline entre les voluptez.
Ie n'ay plus de Soldats que ce Corps lâche et traistre,
Amoureux du Repos, ennemy de son Maistre,
Sorty de race infame et de sang de Chrestien,
Qu'autrefois mes Ayeulx prirent pour leur Soûtien;
Mais qui reste inutile au sort qui nous accable.

La SVLTANE Sœur.

Ces Soldats sont pourtant vn Corps considerable.

OSMAN.

Quel fut deuant Ouchin ce courage boüillant,
Qui les a fait passer pour vn Corps si vaillant?
Le Niester tînt pour faux tout ce qu'on en raconte,
Il rougit de leur sang bien moins que de leur honte;
Les lâches balançoient accompagnant mes pas.
Ils venoient au combat et ne combatoient pas,
Aux lieux où leur valeur m'estoit si necessaire,
On trouuoit vn Eunuque au lieu d'vn Ianissaire :
Leur lâcheté stupide en ce fameux abord
Ne donnoit pas vn coup en receuant la Mort.
On les voyoit tomber ces Cœurs pusilanimes,
Non comme des Soldats, mais comme des victimes;
Comme des animaux abrutis comme ils sont,

Pages 5 et 6.

Sans auancer le bras et sans leuer le front.
Voyant ce grand desordre et ces terreurs extremes,
I'en fis autant perir que les Ennemis mesmes;
Ie coupay mille bras dans ce iuste courroux,
Pour les traisner par force à la presse des coups :
Le fils de Sigismond rauy de leur deffaite,
En les faisant plier, se mocqua du Prophete,
Passa dessus leurs corps, donna iusqu'à mon parc,
Perça mes pauillons des flesches de son arc,
Et se fust acharné long-temps à la tuërie,
Si ie n'eusse en personne arresté sa furie;
Si ie n'eusse exposé le sang des Othomans,
Pour attiedir l'ardeur de ces grands mouuements.
Quoy me commettre encor à des Ames si basses,
Qui ne peuuent oüir prieres ny menaces;
Quand vn foible Ennemy se met à les chasser,
Et ne reprennent cœur que pour me menacer?
Ie veux, pour mon repos comme pour leur suplice,
En vn autre climat faire vne autre Milice.
L'Egypte enfante assez de Soldats florissans
Qui sont fort courageux et fort obeïssans,
Et qui, sans m'estourdir d'vne plainte importune,
Trouueront de la ioye à suiure ma fortune.
Ils sçauront comme moy combattre à coups de main,
Ils supporteront mieux et le froid et la faim.

La SVLTANE.

En prenant le conseil de faire vne retraite,
Il eust fallu tenir la chose plus secrette;
Il eust esté besoin que vous fussiez party
Deuant que dans la ville on en fust auerty.
Le peuple en est émû, le Soldat en murmure,
Et tant d'aduis receus sont de mauuais augure.

OSMAN.

Gardons bien de tomber dans des pensers si bas :
Ils peuuent murmurer; mais ie ne les crains pas,
Et quelque bruit mutin qui par tout retentisse,
Il faut que ie m'embarque et que l'on m'obeïsse.
Ne porterois-ie enfin le tiltre d'Empereur,
Que pour estre conduit par la commune erreur?
Quoy l'on me chargeroit d'inuisibles entraues,
Pour m'adiouster en suite au nombre des Esclaues?
Quoy l'on me contraindroit de garder la Cité?
Ie puis passer ailleurs en toute liberté :
D'vn pouuoir absolu sans qu'on ait rien à dire,
Ie puis mettre par tout le siege de l'Empire.
Aussi ces bruits confus ne m'empescheront pas
De porter dans l'Asie, et mon Trosne, et mes pas,
D'y faire vne Milice et plus belle et plus forte,
Que celle qui sans fruit murmure à nostre Porte,
Qui portera la Guerre aux lieux qu'il me plaira,

Et qui fera perir quiconque en parlera.
Que si nos Matelots ne mettent point au large,
C'est que nostre vaisseau n'a point encor sa charge :
I'y veux faire embarquer le plus beau des Tresors,
Que iamais la Nature ait produit sur ces bors,

En se tournant vers Fatime.

Cette ieune beauté de charmes si pourueuë,
Qu'on m'a representée et que ie n'ay point veuë.

FATIME.

Seigneur! elle est bien faite, elle a beaucoup d'apas,
Qu'en vn objet vulgaire on ne rencontre pas;
Mais à n'en point mentir, i'estime dauantage
Les traits de son esprit que ceux de son visage.

OSMAN.

Mais elle a les yeux noirs et les cheueux aussi?
Sa gorge est belle encor?

FATIME.

Seigneur elle est ainsi.

OSMAN.

Sa taille?

FATIME.

Auantageuse.

OSMAN.

Et son esprit?

FATIME.

Celeste.

Pages 7 et 8.

OSMAN.

Sa parole?

FATIME.

Charmante.

OSMAN.

Et son humeur?

FATIME.

Modeste.

OSMAN.

Agreable?

FATIME.

Mais fiere et pleine d'vn orguëil
A mettre d'vn amant l'esperance au cercueil.

OSMAN.

Elle dedaignera l'amour que i'ay pour elle?

FATIME.

Seigneur, ie ne croy pas qu'elle soit si cruelle.

La SVLTANE.

Fatime est en crédit, Fatime est en honneur,
Voyez comme elle traite auecque son Seigneur!

OSMAN.

Quoy son aimable esprit respond à son visage?
A-t'elle tant d'appas?

Pages 8 et 9.

FATIME.

Elle en a dauantage;
Mais quoy, ie suis suspecte auec quelque raison,

La Sultane luy fait vn signe comme pour luy imposer silence.

Ayant esté long-temps nourrie en sa Maison,
Possible l'amitié m'a fasciné la veuë,
Et sa ieune beauté d'appas est moins pourueuë.

La SVLTANE.

Elle est interessée à la louer si fort.
Au hazard du naufrage elle tend vers le port;
Mais vostre amour, Seigneur, se trouue sans exemple!
Vous vous en estes pris à la voir dans le Temple.
C'estoit ne la point voir, on n'a iamais parlé
Que l'on fust esblouy par vn Soleil voilé.

OSMAN.

Mais, ma sœur, i'en ay veu la taille et la peinture.

La SVLTANE.

Mais, Seigneur, ce portrait peut estre vne imposture.

OSMAN.

Quelqu'vn aura-t'il pris plaisir à m'abuser?

La SVLTANE.

On aura pris plaisir à la fauoriser.

Page 9.

OSMAN.

On ne peut me tromper sans vne audace extreme.

La SVLTANE.

Le Peintre aura voulu la tromper elle mesme.

OSMAN.

C'est soupçonner vn mal sans aucun fondement.

La SVLTANE.

Mais c'est aussi, Seigneur, aimer legerement.

OSMAN.

Il n'importe comment; ie me veux satisfaire.

La SVLTANE.

Seigneur! vn prompt depart vous seroit necessaire,
Et ie redoute fort que cet obiet charmant
Apporte vn grand obstacle à vostre embarquement.
Son Pere à vos desirs oppose des scrupules.

OSMAN.

On combat de ma part ses raisons ridicules;
Par mon commandement le Vizir est parti,
Pour dire promptement mon desir au Mouphti.

La SVLTANE.

Vous sçauez son humeur qui n'est guere traitable.

Pages 9 et 10.

OSMAN.

Il sçait que ma colere est assez redoutable.

La SVLTANE.

Si i'ose declarer le danger que i'y voy,
I'ay peur qu'à vos desirs il oppose la Loy,
Et que de cet effort à l'instant ne resulte
Tous les mauuais effects qui naissent d'vn tumulte.
Desia le Ianissaire émû par la Cité,
Est contre le Serrail à demy reuolté.
Il ne faut qu'vn pretexte à ces ames cruelles,
Qui brulent de desir pour les choses nouuelles :
Vous leur en donnez deux en cette occasion,
En choquant la Police et la Religion.
De moy, ie tiens desia pour presages sinistres,
L'audace qui les porte à blâmer vos Ministres;
Contre vos seruiteurs exprimer leur courroux,
C'est indirectement se vouloir prendre à vous;
Il est mesme apparent que ces troupes rebelles
De vos desseins secrets ont apris des nouuelles.

OSMAN.

Qui leur auroit appris? l'Aga qui n'en sçait rien?

La SVLTANE.

Des traitres, des meschans, qui font les gens de bien.
Dieu fasse s'il luy plaist que ma peur soit trompée.

Page 10.

OSMAN.

Horsmis le Musulman qui porte mon espée,
Et tousiours pour me plaire a cent propos flateurs,
Ie ne puis soupçonner nul de mes seruiteurs.

La SVLTANE.

Le Selictar Aga qui fait le Politique
Et s'entretient tousiours pour la cause publique?
Ah! mon esprit le craint, et seroit esbahy
Que cet homme trompeur ne vous eust point trahy;
L'Aspic qui s'entortille à l'heure qu'on l'enchante,
A bien moins de replis que cette Ame meschante;
Dans ses deguisements ie le connois, Seigneur!
Ie vois distinctement dans le fonds de son cœur.
En sa noirceur cachée il pense à quelque ouurage,
Que n'expriment iamais sa voix, ny son visage,
Il vous trahit sans doute et va par ce forfait
Esclaircir les horreurs d'vn songe que i'ay fait.

OSMAN.

Hé! de grace, ma Sœur, ne parlons point de songes,
On ne peut rien connoistre en leurs confus mensonges,
Et les faire expliquer par le plus entendu,
N'est rien qu'vne folie et que du temps perdu;
Ie fis, dés l'autre Lune, vn songe épouuantable
Qui n'a point eu depuis de suitte remarquable.

Pages 10 et 11.

Selon qu'on expliquoit le Chameau debridé,
Ie deuois de l'Empire estre depossedé;
Mais tous ces pronostics sont des chimeres vaines,
Ce farouche animal est encor sous les resnes,
Il aura beau gemir et beau se tourmenter,
Ie sçay parfaitement comme il faut le domter.

La SVLTANE.

Seigneur, le coup encor peut suiure la menace,
Le temps n'est point passé.

OSMAN.

Non; mais il faut qu'il passe.
Pour tromper le malheur il faut nous en aller,
Partons dés cette nuit; mais qui nous veut parler?

FATIME.

Vn Eunuque, Seigneur, a quelque charge expresse
D'apporter promptement vn mot à ta Hautesse.

OSMAN.

C'est de chez le Mouphti que ce Messager vient,
Et c'est à mon Vizir que l'Eunuque appartient.
Il faut que le Mouphti dans son independance
Fasse à mes passions accorder sa prudence,
S'il me fait perdre encor du temps à le prier;
Mais sçachons ce que c'est, donne-moy ce papier.

LETTRE DV GRAND VIZIR.

Seigneur, par cet Expres, i'auertis ta Hautesse,
Que le Mouphti dispute auec ton grand Vizir,
Et fait lutter les Loix et sa feinte sagesse
Contre sa propre gloire et son propre desir.

Si i'ose mettre icy l'espoir dont ie me flatte,
De l'offre auantageuse il est fort combattu;
Mais auant que ceder il veut qu'on le combatte,
Et que sa resistance exprime sa vertu.

Tandis vn bruit confus s'espand parmy la ville;
Ce qui pour ton respect m'afflige au dernier point.
Encor pour coniurer cette Guerre ciuile,
Ie fais chercher l'Aga et ne le trouue point.

Dans l'aueugle transport d'vne brutalle rage,
Ie voy de tous cotez le Ianissaire armé,
Seigneur, fay donner ordre à ce naissant orage,
Ie voudrois estre mort et qu'il fust bien calmé.

La SVLTANE.

Seigneur, vostre Vizir, si i'entends bien sa lettre,
Du costé de l'amour vous semble tout promettre;
Mais il y marque aussi que les mauuais Destins
Semblent vous menasser du costé des mutins.

Page 12.

OSMAN.

C'est se troubler l'esprit d'vne crainte inutile,
Nous mettrons bien-tost l'ordre et la paix dans la ville :
Et nous viendrons à bout d'vn plus puissant party,
Ayant auecque nous la fille du Mouphti.

Parlant à l'Eunuque.

Dis luy qu'il m'est aisé de calmer la tempeste,
Qui bruit pres du Serrail et gronde sur sa teste,
Et que le seul peril dont il est menacé,
Est à n'acheuer pas ce qu'il a commencé.
Il n'a qu'à satisfaire à mon ardente enuie,
Pour asseurer par là mon bon-heur et sa vie;
Qu'il presse le Mouphti, ie te le dis encor.

Parlant à l'Huissier.

Qu'on luy donne vne Veste et qui soit de drap d'or.

Fin du premier Acte.

Page 13.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA SVLTANE Sœur, FATIME, LEONTINE.

LA SVLTANE.

SONGE plein de terreur, espouuentable Histoire!
Dont le funeste objet repasse en ma memoire;
M'offriras-tu tousiours des matieres de deüil,
Et dois-tu m'obseder iusques dans le cercueüil?

Page 14.

Faut-il absolument que mon Ame craintiue
Souffre vn cruel effet parauant qu'il arriue;
Comme si ce malheur par le Ciel reserué
N'affligeoit pas assez quand il est arriué?
Icy dans les replis des nuages d'vn songe,
Ie tiens pour verité ce qui n'est qu'vn mensonge :
Car c'est vn accident dont le Ciel m'aduertit,
Vn aduis d'vne part qui iamais ne mentit,
Vn rais misterieux d'vne lumiere sainte,
Qui tient enueloppé le vray parmy la feinte;
Mais le Ciel toutefois peut, durant le sommeil,
Estonner nostre esprit, pour nous donner conseil;
La resolution de nostre destinée
Tousiours dans ses aduis n'est pas determinée;
Les Foudres murmurant ne tombent pas tousiours,
Vn mouuement du cœur en detourne le cours;
O Fortune inconstante et de qui les caprices
Eleuent et font choir les plus grands edifices!
Et qui prens sans raison plaisir à déthrôner,
Ceux à qui iustement tu deurois tout donner,
I'ay peur qu'aueuglément tu ne choques mon frere,
A ses nobles desseins tu fus tousiours contraire.
Le feras-tu perir et l'accableras-tu,
A cause de l'amour qu'il porte à la vertu?
Tempere ton despit, suspend ta ialousie,
Et permets pour le moins qu'il passe dans l'Asie.

Pages 14 et 15.

Astres qui menacez les plus beaux de ses iours,
Pour changer ses destins, prenez vn autre cours,
Et n'exterminez pas par vne iniuste guerre,
Celuy qu'on peut nommer vn Astre de la Terre!
Et vous saints Messagers, sacrez Nonces des Cieux,
Esclairez son esprit et dessillez ses yeux :
Donnez-luy des conseils, faites qu'il les appreuue,
Et l'ostez du danger où sa teste se treuue.
Il suit imprudemment vn conseil qui le perd,
Et d'vn œil confiant il void l'abysme ouuert :
Son cœur se resioüit au plus fort de l'orage,
Au point de son trespas il fait vn mariage.
On a beau le presser, on a beau l'aduertir,
Il veut faire vne nopce au temps qu'il doit partir :
Il croit estre asseuré quand ie voy qu'il succombe;
Il fait dresser son lit, lors qu'on ouure sa tombe.
O que mon ame souffre à preuoir ses malheurs,
Et que son mauuais sort me coustera de pleurs!
Mais le voicy.

Page 15.



SCENE II.

OSMAN, La SVLTANE Sœur, FATIME, LEONTINE.

OSMAN.

Ma Sœur respand tousiours des larmes,
Son Ame incessament prend de faulses alarmes,
La nuit, elle s'applique à songer mon trespas,
Le iour, elle ressent les maux que ie n'ay pas :
De grace, à ma faueur, quitte cette humeur noire,
Et te tiens asseurée à l'ombre de ma gloire.
Ie sçay fort bien l'ennuy dont ton cœur est touché,
Que ta discretion m'a finement caché.
Ie sçay bien qu'vn Hermite, enclos dans sa celule,
Vient de donner du trouble à ton esprit credule,
Qu'il te fait redouter vn songe deceuant,
Dont la solidité n'est rien qu'ombre et que vent.
Crois-tu donc Mustapha! ce Deruis frenetique?
Est-ce vne bouche à rendre vne voix prophetique?

Page 16.

La SVLTANE Sœur.

Seigneur, ce vieux Hermite est du sang Othoman.
Acmat estoit son frere, il est oncle d'Osman;
On a veu dans ses mains les resnes de l'Empire,
Et maintenant au Ciel son cœur deuot aspire;
Il prie, il souffre, il ieûne, et de hautes clartez
Le consolent par fois dans ses austeritez.

OSMAN.

Mais enfin ces clartez pour les choses futures,
Passant par son esprit, deuiennent fort obscures.

La SVLTANE Sœur.

Mais, Seigneur, ce qu'il dit n'a rien qui soit suspect,
Et toute sa folie est digne de respect;
Car les sacrez transports donnez à ses merites
Des Anges immortels nous marquent les visites.

OSMAN.

Et sur quels fondements l'explique-t'on ainsi?
Sçachons en la raison.

La SVLTANE.

La raison? La voicy.
Lors que de tous pechez vne Ame s'est purgée,
De dons surnaturels elle est auantagée,
Et s'eleuant au Ciel, elle manque aux accords

Pages 16 et 17.

Dont elle doit regler les mouuemens du Corps :
De là viennent, Seigneur, ces gestes qui font rire,
Que l'ignorant mesprise et que le Sage admire,
Et nous deuons tousiours reuerer les propos
De ceux de qui l'esprit n'est iamais en repos.
En leurs dereglements la grace est manifeste;
Puis qu'ils sont agitez d'vne cause Celeste.

OSMAN.

Mais les autres Estats, quand ils sont menacez,
Demandent-ils ainsi conseil aux insensez,
Et voit-on quelque part que les grands Politiques
Concertent leur conduite auec des frenetiques?

La SVLTANE.

Cet Estat eleué sur les plus grands Estats
Subsiste par des Loix que les autres n'ont pas;
Et sa propre grandeur fait voir la difference
De nostre Politique et de nostre creance.

OSMAN.

Mais sur le songe enfin qu'a dit cet obsedé?

La SVLTANE.

Qu'Osman dans peu de iours se verra degradé,
Qu'vn, qu'on estime abiect, s'en va tenir sa place,
Ayant precipité sa derniere disgrace.
C'est le iuste sujet des plaintes que ie fais.

OSMAN.

Ma sœur, pour m'obliger ne m'en parle iamais.
Si i'entrois en colere, il me prendroit enuie
De voir s'il a preueu le terme de sa vie,
Si de quelque fer chaud il peut estre aueuglé,
Si d'vne corde d'arc il doit estre estranglé :
S'il ne craint point la flame, ou n'a point peur encore
De trouuer en beuuant trop d'eau dans le Bosphore.

La SVLTANE.

Ha! c'est à quoy, Seigneur! il ne faut pas penser.

OSMAN.

Par ces traits d'imprudence il m'y pourroit forcer.

La SVLTANE.

Parmy vos sentiments la Pieté le garde.

OSMAN.

Qu'il ne parle donc plus de rien qui me regarde.
Ie luy ferois, possible, vn fort mauuais party.

Page 18.



SCENE III.

MAMVD, OSMAN, ORCANE, SELIM,
la Fille du MOVPHTI.

MAMVD.

SEigneur, voicy venir la fille du Mouphti,
Le Grand Vizir l'amene.

OSMAN.

O Cieux! quelle nouuelle?
Ha! ma Sœur, la voicy.

La SVLTANE.

Ie vais au deuant d'elle.

OSMAN.

Seroit-ce icy l'obiet dont mon cœur est espris!
Cette mine superbe estonne mes esprits.

Pages 18 et 19.

La SVLTANE Sœur.

Mon frere vous attend auec impatience.

OSMAN.

Il regarde le portrait.

En ce pinceau trompeur i'eus trop de confiance.

La Fille du MOVPHTI.

Madame, par ce choix il me fait tant d'honneur,
Que rien que sa bonté n'égale mon bon-heur.

OSMAN.

O Cieux ! qu'elle a le port imperieux et graue!
Aupres d'elle ma Sœur ne semble qu'vne Esclaue;
Mais elle a plus d'orgueil vingt fois que de beauté,
Le portrait qu'on en fit, est vn portrait flaté.
Ce ne sont pas ses yeux, ce n'est pas son visage,
Et cette gorge peinte esclate dauantage;
Cet Himen dessiné ne s'accomplira pas.
Au pris de sa Peinture elle a trop peu d'appas.
Ha! Fatime.

FATIME.

Seigneur... O Dieux! ie suis perdüe!

OSMAN.

C'est donc cette beauté de graces si pourueüe?

Page 19,

Combien as-tu receu pour la loüer si fort?
Va, va, ton sexe seul t'exempte de la mort.
Aux aueugles desirs la Prudence succede,
Et i'ay perdu mon mal en voyant mon remede.

S'auançant vers la Fille du Mouphti.

Madame, ie ne veux que ce que me permet
Auec facilité la Loy de Mahomet.
Ie ne donneray point, en irritant le Temple,
Aux Sultans à venir vn si mauuais exemple;
Mon esprit a gousté les raisons du Mouphti,
I'estois dans vne erreur, enfin i'en suis sorti.
Sans perdre plus de temps, allez, qu'on la r'amene.

SELIM.

Mamud, suiuons ses pas.

La Fille du MOVPHTI.

N'en prenez pas la peine.

La SVLTANE.

Apres auoir vanté sa grace et ses appas,
Que Fatime la suiue et ne reuienne pas.

FATIME.

Madame, pardonnez si i'ay commis ce crime.

La SVLTANE.

Sors viste.

Pages 19 et 20.

LEONTINE.

Il ne faut plus de Bassa pour Fatime.

La Fille du MOVPHTI.

De grace, retournez, ne m'accompagnez plus.
Selim, tes complimens sont icy superflus;
Et puis que l'Empereur n'ayme pas ma presence,
Me seruir est pecher contre la complaisance :
Tu n'en sçaurois douter, il s'en est expliqué.
Pourquoy donc s'arrester pres d'vn sujet mocqué,
D'vne Fille à peu pres sur le Trone placée,
Et qu'on a du Serrail indignement chassée?
M'elisant pour sa femme, Osman s'estoit mespris,
Ie suis auec raison digne de son mépris :
La Fille du Mouphti n'est pas d'vne naissance
Qu'il pût tant honorer auecque bien-sceance;
Il luy faut vn objet qu'auecque plus de soin
Quelqu'vn de ses Bassas fasse venir de loin.
Quelque beauté Latine ou quelqu'autre captiue,
Que l'on aura tiré des mains de quelque Iuifue,
Et que l'on aura veüe en plus d'vne autre Cour,
Sera plus à propos l'objet de son Amour;
Mais ie voudrois sçauoir d'où luy vient ce caprice
De ioindre à m'enleuer la force à l'artifice,
Et m'honorer si fort pour se rire de moy,
Et se mocquer ainsi du Ciel et de la Loy :

Page 20.

Le Prophete là-haut n'aura point de puissance,
Ou, deuant qu'il soit peu, i'en auray la vengeance.
Il aura contre luy tous les bons Musulmans,
Les Anges, les humains, les Cieux, les Elemens;
Et n'eust-il que moy seule à sa mort preparée,
Qu'il sçache que sa vie est fort mal asseurée.
Dites luy, dites luy.

SELIM.

Madame, vn mot tout bas.

Se tournant vers Mamud.

Prends garde que quelqu'vn ne nous escoute pas.

La Fille du MOVPHTI.

Hé! que me veux-tu dire?

SELIM.

Vn secret d'importance.

La Fille du MOVPHTI.

C'est?

SELIM.

Que tout nostre camp fera vostre vengeance,
Et que possible mesme auant la fin du iour,
Vous verrez mal traiter ce Prince à vostre tour.

La Fille du MOVPHTI.

O promesse agreable et douce autant que vaine!

Pages 20 et 21.

SELIM.

C'est selon l'apparence vne chose certaine.

La Fille du MOVPHTI.

Mais, de quelle façon?

SELIM.

Escoutez seulement,
Ie vous vais declarer le tout confidemment.
A me garder la Foy vous estes engagée,
Par les cruels mépris qui vous ont outragée.

La Fille du MOVPHTI.

Poursuis donc?

SELIM.

Vous sçaurez que ce presomptueux,
Vient de faire vn voyage assez infructueux.
Il s'estoit aueuglé d'vne superbe enuie,
De voir en Conquerant les murs de Cracouie;
Mais de cette entreprise il fut mal satisfaict :
Ce furent des desseins qui n'eurent point d'effet.
Et quoy que proposast son ardeur indiscrette,
Tout son camp mutiné voulut faire retraite.
Luy qui honteusement retourna sur ses pas,
En conçeut vn dépit contre tous ses Soldats,

Pages 21 et 22.

Mais auec tant de rage et si peu de Iustice,
Qu'il resolut dés lors d'esteindre sa Milice,
De transporter son siege et ses tresors ailleurs,
Pour trouuer vn terroir et des Soldats meilleurs,
Et laisser cette ville en proye à l'Infidelle,
Comme pour l'immoler à sa haine mortelle :
Vous voyez la noirceur de ce grand attentat,
S'il chocque la Patrie et les loix de l'Estat.
Tandis il fait courir vn bruit qu'il s'achemine,
Pour accomplir vn vœu, vers la sainte Medine.
Et que tant de tresors dessus l'onde portez
Sont pour y faire voir ses liberalitez;
Mais il se trompera sur ce qu'il se propose,
C'est assez que Selim ait decouuert la chose,
La Milice auertie, auant qu'il soit demain,
Verra son crime escrit et signé de sa main :
Le selictar Aga m'a confié n'aguere,
Vne lettre d'Osman pour le Bassa du Caire,
Qui fait voir clairement tout ce que i'en ay dit.
Est-ce assez pour remettre vn esprit interdit?
Rien ne nous est suspect, lisez-la cette lettre,
Par qui vostre desir se pourra tout promettre.

La Fille du MOVPHTI.

Ha! ce qu'on me fait voir et qu'on m'a fait ouïr,
En flattant ma douleur, la fait euanouïr!

Au BASSA du Caire.

Nous enleuons d'icy le debris de l'Empire,
Et d'aller voir le Nil nous auons resolu,
Viens au deuant de nous et sagement dechire
Ce billet important dés que tu l'auras leu.

SELIM.

Quoy qu'il ait commandé la lettre est toute entiere,
Et doit à ses malheurs seruir d'ample matiere :
Pourueu que du Mouphti nous soyons secondez,
Les passages bien-tost seront si bien gardez,
Qu'il peut dés ce moment perdre la fantaisie
D'aller asseoir son thrône au delà de l'Asie.

La Fille du MOVPHTI.

Trauaille à la reuolte et fais dés auiourd'huy
Que pour tout renuerser il ne tienne qu'à luy.
Mon Pere absolumeut sçachant cette nouuelle
Mourra de desplaisir, ou prendra ma querele.

SELIM.

Mais si i'auois tant fait auecque mes amis,
Que du Thrône auiourd'huy le Sultan fust demis,
Et que selon le droit et selon vostre enuie,
Osman dans les sept Tours allast perdre la vie;
Dites-moy de quel prix seroit recompensé
Le glorieux Selim, l'ayant ainsi poussé.

Pages 22 et 23.

La Fille du MOVPHTI.

D'vn honneur nompareil, d'vne immortelle gloire,
Qui mettroit à iamais sa valeur dans l'Histoire.

SELIM.

Mais rien de vostre part?

La Fille du MOVPHTI.

Si tu sçais me vanger,
Ie sçauray de quel front tu braues le danger.
Marche à cette entreprise et que rien ne t'arreste.
Ie connoistray ton cœur quand ie verray sa teste.

SELIM.

Il suffit, il suffit.

La Fille du MOVPHTI.

Va donc et souuiens-toy
Que tu sers ta Patrie, en t'employant pour moy.

MAMVD.

Selim, retirons nous, i'ay peur qu'on nous decouure.
I'entends vn certain bruit d'vne porte qui s'ouure.

Page 23.

SCENE IV.

SELIM, ORCANE, MAMVD.

SELIM.

C'Est Orcane, vn des chefs de nostre faction.

ORCANE.

Le Sultan vient de faire vne belle action.

SELIM.

Elle est épouuantable.

MAMVD.

Elle est assez estrange.

ORCANE.

Mais elle est à sa gloire, elle est à sa loüange.
Il faut que dans l'Histoire elle luy donne lieu,
Et l'y fasse passer ponr quelque Demi-Dieu.
S'il est rien de pareil à son dernier voyage,
C'est la solemnité de ce beau mariage.

Page 24.

MAMVD.

Ce sont des coups d'Estat de son conseil secret.

SELIM.

Ce sont des procedez qu'on void auec regret.
Et des deportements dont la milice émuë,
Si nous en sommes crûs, n'aura iamais la veuë.
Nous sommes tous deceus, nous sommes tous trahis,
Le Sultan va passer dans vn autre pays :
Et ceux qu'il fait agir au bien de ses affaires,
Ne veulent plus du tout qu'il ait des Ianissaires.
Que de femmes de morts, que de Soldats blessez,
Par son proche depart seront recompensez!
Nous qui depuis long-temps attendons à la Porte,
Serons aussi payez d'vne pareille sorte :
Et des gens ébarbez, des bouffons, des flateurs
S'engraisseront du sang de ses bons seruiteurs :
Sans auoir d'aucun faix les espaules chargées,
Ils boiront nos sueurs en doux sorbet changées.

MAMVD.

Il y faut donner ordre, il faut bien empescher
La suitte des conseils qui nous coustent si cher,
Et que ses conseillers, ces lâches hypocrites,
Soient reconnus d'vn prix digne de leurs merites;
Il faudra les traiter auec toute rigueur.

Pages 24 et 25.

SELIM.

Ie seray des premiers à leur manger le cœur.

ORCANE.

Ie croy que le Mouphti sera de la partie;
Il estoit au Diuan quand sa fille est sortie :
Encor que son esprit soit prudent et caché,
D'vn affront si sanglant son cœur paroist touché :
Il a pris le chemin du camp de la milice,
Feignant d'estre appellé pour vn fait de police.

SELIM.

Allons le consulter sur cette affaire icy,
Cependant que du port on prendra le soucy;
Que l'on empeschera qu'auiourd'huy l'on embarque
Ny Sultan, ny Bassas, ny personne de marque.

MAMVD.

Nous sommes tous perdus s'il vient à se sauuer.

ORCANE.

Mamud, prens cette charge et nous viens retrouuer.
Tout ce qui peut passer du costé de l'Asie,
Nous mettant en peril, nous tient en ialousie.
Auecque vigilance il s'y faut gouuerner.

Page 25.

MAMVD.

Ie conçois assez bien l'ordre qu'il faut donner,
Et ie vais employer à ce secret office,
Les plus forts regiments qui soient dans la milice.

SELIM.

Va donc, de nostre part nous n'épargnerons rien,
Pour faire auecque nous armer les gens de bien.

Fin du Second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA FILLE DV MOVPHTI.

Stances.

PRINCE grand, mais trop orgueilleux
Des dons rares et merueilleux
Que le Ciel fit à ta naissance!
Ne presume pas tant d'vn glorieux destin,
Tu connois ta valeur, tu connois ta puissance,
Mais tu ne connois pas ta fin.

Page 27.

Ne triomphe pas du mépris,
Dont tu m'as mise à si bas pris;
Le Ciel abhorre les Superbes.
C'est auec trop d'orgueil auiourd'huy t'eleuer,
La Foudre bien souuent met plus bas que les herbes,
Les Cedres qui la vont brauer.

Entre eeux qui te sont soûmis,
Tu ne peux faire d'Ennemis,
Qui ne soient fort considerables.
Le bon-heur des plus grands dont on craint le pouuoir
Peut estre trauersé par les plus miserables,
S'ils sont armez du desespoir.

Vne assez grande passion,
Va faire à ma discretion
Cette vengeance desirée.
Selim en ma faueur dessine ton trespas :
Au gré de mes desirs ta mort est asseurée,
Ou bien son amour ne l'est pas.

Lors qu'il m'offre sa liberté,
Tout l'espoir dont il s'est flatté
Se fonde sur tes funerailles.
C'est de tes derniers maux que doit naistre son bien :
Il faut qu'il ait tiré ton cœur de tes entrailles,
Pour auoir quelque part au mien.

Mais que dis-je auoir quelque part?
Son merite arriue trop tard,
Pour s'introduire en cette place.
Il a beau pour me plaire icy s'abandonner;
Il faut qu'il soit certain, quelque chose qu'il fasse,
Que mon cœur n'est plus à donner.

Cieux! des sentimens incertains
Font secrettement que ie crains
Vn effet que ie sollicite.
Puis qu'au destin d'Osman mon triste sort est joint,
Faites qu'absolument il ait ce qu'il merite,
Ou ce qu'il ne merite point.

Quoy pour ses interests auoir le cœur si tendre!
Que diroit-on de toy si l'on t'alloit entendre?
Quel reproche honteux ne te feroit-on pas
Si l'on voyoit en toy des sentiments si bas?
Ce genereux dépit que le mépris excite,
Te laisse donc encor penser à son merite,
Et souffre qu'en peignant sa grace et sa valeur,
Ta memoire s'applique à deceuoir ton cœur?
Tu l'aimes? oui ie l'ayme : eh bien qu'en veux-tu dire,
Raison, qui sur mon ame a pris vn tel empire,
Que dans les mouuements du plus grand desplaisir,
Tu ne luy laisses pas l'vsage du desir?
Ouy! i'aime ce cruel, ouy, i'aime ce barbare,

Pages 28 et 29.

Et confesse tousiours que son merite est rare;
Ie trouue que sa mine eblouït tous les yeux,
Qu'il semble que ce Prince est descendu des Cieux,
Comme vn brillant esclair, comme vn foudre de guerre,
Capable de domter tous les cœurs de la terre.
Ie treuue que sans crime on le peut adorer,
Et que tout nostre sexe a droit d'en soupirer.
Mais iusques à quel point s'egare ta pensée?
Oses-tu discourir ainsi qu'vne insensée,
Oublier ta disgrace et mettre sur l'Autel
Vn monstre en cruauté, ton ennemy mortel?
Qui te fit receuoir comme Sultane Reyne,
Et qui t'a degradée auecque tant de haine,
Apres t'auoir monstré par vn soûris amer,
Que tu n'es point aimable et qu'il ne peut t'aimer?
Ha! c'est vne rigueur, Ha! c'est vne insolence
Qui ne doit point tenir ma colere en balance.
Sur le point de sa perte encore balancer?
C'est trop : et ma raison a droit de me tancer.
Il faut que le superbe apprenne à son dommage
A respecter vn sexe à qui tout doit hommage.
Il faut que le cruel, accablé par les siens,
Soit trop chargé d'ennuis pour se mocquer des miens.
Il faut, pour satisfaire à ma haine infinie,
Qu'on éclate tout haut contre sa Tyrannie,
Qu'il soit hay de tous, qu'il soit abandonné,

Page 29.

Qu'il soit assiegé, pris, degradé, detrôné,
Que sa haute valeur se treuue mesprisée,
Qu'aux plus petits du Peuple il serue de risée,
Qu'il perde toute estime et toute authorité,
Qu'ayant perdu l'espoir il perde la clarté;
Et qu'il sçache, emporté de ce courant funeste,
Que s'il m'eust conseruée, il eust sauué le reste.
Voila les sentiments que ie dois conceuoir,
Pour demeurer toûjours aux termes du deuoir.
Que Selim contre luy mene donc les rebelles;
Mais cet homme qui vient m'en dira des nouuelles.



SCENE II.

LA FILLE DV MOVPHTI, MVSVLMAN.

La Fille du MOVPHTI.

APproche, Musulman, qui te fait larmoyer?

MVSVLMAN.

C'est Madame vn succez qui me vient d'effrayer.

Pages 29 et 30.

Vn prodige d'audace, vn miracle de gloire
Que la posterité ne voudra iamais croire,
Et que moy qui l'ay veu, ce rare euenement,
Ne puis m'imaginer qu'auec estonnement.

La Fille du MOVPHTI.

Hé! de grace dy moy, quelle est cette auanture?
Le sang du Saint Mouphti t'en prie et t'en coniure.

MVSVLMAN.

Madame, en vn moment vingt mil hommes armez
S'estoient parmy la ville en bataillons formez;
Ils murmuroient tout haut et, parmy leurs murmures,
Contre le grand Vizir vomissoient des iniures,
Disoient que cet objet et de haine et d'horreur,
Qui vouloit vers le Caire enleuer l'Empereur,
Meritoit sur le champ de perir d'vn supplice
Qui se treuuast conforme à sa noire malice.
Les armes à la main ils alloient le treuuer,
Iuroient que le Serrail ne le pourroit sauuer,
Et poussans mille cris qui montoient iusqu'aux nuës,
Ils en gagnoient desia toutes les auenuës;
Lors que pour effrayer les chefs de ce party,
Les portes s'entrouurant, Osman en est sorty,
Et s'est conduit au pas vers cette multitude,
Qui ne l'a veu venir qu'auec inquietude.

Pages 30 et 31.

Il sembloit qu'auec art il auoit dedaigné
Que dans vn si bel acte il fust accompagné.
Estant seul à cheual, sa personne admirable
Aux yeux de tout le monde estoit plus venerable,
Pour donner l'espouuante à ce grand armement,
Quarante Capigis le suiuoient seulement,
Et six Pages d'honneur dont l'vn portoit sa trousse,
Et les autres tenoient les cordons de sa housse :
Dessus ses brodequins et sur sa veste encor,
Eclatoient des rubis, des perles et de l'or,
Et dessus le foureau d'vn riche Cimeterre,
Qu'on redoute aux combats à l'egal du Tonnerre,
Et qui fait resplendir de mortelles clartez,
De larges diamants brilloient de tous costez;
Mais cette belle taille et cet air magnifique,
Qui font comme l'amour la Fortune publique,
Eblouïssoient les yeux et frappoient les esprits
Auec mille brillans qui sont d'vn autre pris.
Apres auoir lancé des regards tout de flame,
Qui passants sur les fronts penetroient iusqu'à l'ame,
Et faisant dans les cœurs vn merueilleux progrez,
Voicy ce qu'à la troupe il a dit à peu pres :
« Qui veut dans ce tumulte attirer ma disgrace?
Ne suis-je pas Osman, de l'Othomane race?
Qui fais trembler la terre à mon Auguste aspect,
Et qui sers le Prophete auec humble respect?

Pages 31 et 32.

A-t'on peu remarquer quelque sujet de blâme,
Entre mes actions mesme au fonds de mon Ame,
Pour vouloir abaisser à de seruiles Loix,
Celuy qui sous ses pieds tient les testes des Rois?
Qu'est-ce qu'on peut produire à mon desauantage?
Me peut-on accuser de manquer de courage,
Et n'ay-ie pas fait voir les traits d'vne valeur,
Dont les plus grands perils augmentent la chaleur?
Lors que sur les Chrestiens i'ay fait quelque conqueste,
Ay-ie lâché le pied marchant à vostre teste?
Et quelqu'vn m'a-t'il veu balancer tant soit peu,
Pour donner auec vous au iour du plus grand feu?
Suis-je vn Prince hebeté, suis-je vn Prince barbare,
Voluptueux, ingrat, cruel, iniuste, auare,
Qui de vin chaque iour s'enyure en lieu secret,
Et que l'on voye au trône auec quelque regret?
Entre tant de soldats est-il quelque personne,
Qui de vices pareils m'accuse ou me soupçonne?
Il n'a rien qu'à parler, il n'a qu'à repartir,
Ie le feray mourir aussi tost que mentir. »
Il mit, disant ces mots, la main au cimeterre,
Et porta ses regards sur tous les gens de guerre :
Qui touchez et transis d'vn si noble couroux,
Iettant les armes bas, se mirent à genoux,
Et comme en vn instant amolis par des charmes
Autour de l'Empereur verserent tous des larmes;

Page 32.

En suitte le Sultan par tout s'est promené,
Visitant tous les rangs de ce Camp estonné,
Et voyant des soldats dont la mine insolente
Sembloit respecter peu la sienne menaçante
Il a fait vn signal parmy les assemblés
A douze Capigis qui les ont estranglez;
Mais soudain, sans murmure et sans qu'à ce spectacle,
La troupe soûleuée ait apporté d'obstacle,
Et vingt mille soldats d'vn seul homme pressez,
Sont deuenus muets comme des marbres glacez :
Ainsi le grand Osman laissant par tout la crainte,
Du Serail qu'il habite a regagné l'enceinte;
Mais au tout petit pas et comme faisant voir
Qu'il faut que l'Vnivers tremble sous son pouuoir.
Madame, c'est ainsi que la chose s'est faite.

La Fille du MOVPHTI.

L'euenement est beau, i'en suis fort satisfaite,
C'est assez.

MVSVLMAN.

Mais Selim, qui tourne icy ses pas,
Possible vous dira ce que ie ne sçay pas,
Luy qui faisoit agir cette troupe animée.

La Fille du MOVPHTI.

Il suffit du succez dont tu m'as informée.

Pages 32 et 33.



SCENE III.

SELIM, La Fille du MOVPHTI.

SELIM.

MAdame, par l'auis que ie viens vous donner,
D'vn effet merueilleux ie vay vous estonner,
Et de quelque vertu dont vous soyez pourueuë,
Cela vous surprendra, vous en serez emuë;
Escoutez vne chose estrange au dernier point.

La Fille du MOVPHTI.

Selim, tes lâchetez ne me surprendront point,
On me vient d'auertir qu'elles sont sans pareilles,
Et leur bruit à l'instant a frappé mes oreilles.
Bien loin d'executer ce que tu m'as promis,
Tu viens d'abandonner tous nos meilleurs amis;
Osman, seul à cheual, t'a fait quitter les armes,
Et fleschir les genoux et respandre des larmes :

Pages 33 et 34.

Et vrayement ton courage a fort bien reussy,
Puis que dans ce danger tes pleurs l'ont adoucy :
Quoy! ce braue Bassa, cette ame grande et forte,
Se laisse espouuanter aux Huissiers de la Porte?
Vne terreur soudaine a figé tout son sang,
Il en frissonne encor, il en paroist tout blanc;
Mais puis qu'on le remarque entre ceux qui murmurent,
Il faudra que sa fuite, ou la mort le r'asseurent.
Retourne voir Osman, ce Heros glorieux,
Qui tire à point nommé des larmes de tes yeux.
Va l'adorer encore, et par ta flaterie
Modere adroictement l'excez de sa furie;
Suis-le vers le grand Caire auecque ses Mignons,
De peur d'estre estouffé comme tes compagnons :
Euite sagement tout accident funeste,
Mais ne me voy iamais.

SELIM.

Apprenez donc le reste.
Madame, vous sçaurez qu'eloigné de la peur,
Ie n'ay iamais manqué ny de foy, ni de cœur.
Escoutez-moy de grace.

La Fille du MOVPHTI.

Et que me peux-tu dire?

Page 34.

SELIM.

Que seul i'ay releué la gloire de l'Empire,
Qu'Osman est en peril et que, ce mesme iour,
Quelque grand changement fera voir mon amour.

La Fille du MOVPHTI.

Ne tien point ces propos; ta vanité me blesse,
Dis plustost que tes pleurs feront voir ta foiblesse.
Va, va, par ma vengeance, egalant son mespris,
I'auray de ce beau coup et la peine et le prix.
Il apprendra bien-tost, par vne fin tragique,
Que i'aspire à l'honneur d'vne fille Heroïque.
Il sçaura qu'auiourd'huy mon cœur s'eleue bien
Au dessus de mon Sexe et possible du sien :
I'ay des pressentiments, quoi que Selim me iure,
Que cette seule main vangera mon injure.

SELIM.

Mais, Madame, escoutez.

La Fille du MOVPHTI.

Ha! ie n'escoute rien.

SELIM.

Madame, ie tairay ce que vous sçauez bien,
Ce desespoir d'Osman, cette audace effroyable,

Pages 34 et 35.

Dont encor la grandeur me paroist incroyable.
Apprenez seulement que lors qu'il est sorty,
I'estois dans la Mosquée auecque le Mouphti :
Qui, pour mieux appuyer ce coup de consequence,
Animoit nos Bassas par sa viue Eloquence,
Excitoit tout le peuple et lui donnoit horreur
Des dangereux conseils qu'embrasse l'Empereur :
Desia de tous costez la populace instruite
De ses mauuais desseins, du complot, de sa suitte,
Murmuroit dans le Temple et parloit hautement
Contre la cruauté de son gouuernement :
Alors qu'vn Ianissaire approchant auec peine,
Tout couuert de sueur, comme tout hors d'haleine,
Aborda vostre Pere et lui vint annoncer,
Ce qui tout en public se venoit de passer.
Et comme Osman superbe et tout enflé de gloire
Rentroit dans le Serrail apres cette Victoire,
Et de son bel exploict laissoit nos mutinez
Auec confusion sur la place estonnez,
Nous y marchons, Madame, et vostre Pere mesme
Vient pour les rasseurer dans ce peril extreme,
Leur reproche tout haut, comme vne trahison,
Cette docilité contraire à la raison.
Ce lâche abaissement deuant vne puissance
Qui pour nous exposer, nous soustrait sa presence,
Et transportant ailleurs son Siege et ses tresors,

Pages 35 et 36.

Ne laisse que sa haine en ces funestes bords.
Ses propos sont goustez, sa voix est vn Tonnerre
Qui resueille l'audace au cœur des gens de guerre.
Lors, deux Bassas et moy courons de rang en rang,
Et de termes pareils leur echauffons le sang,
Mettons deuant leurs yeux de nouuelles images,
De tant d'affronts receus, de mespris et d'outrages,
Et faisans contempler à ces soldats troublez
Leurs tristes compagnons sur le champ estranglez,
Leur ostons le respect qu'ils ont pour la personne
D'vn qui les extermine, ou qui les abandonne.
Les Ianissaires lors reprennent leurs esprits
Et les armes en main poussent de nouueaux cris,
Marchent vers le Serrail d'vne vistesse prompte
Et se promettent bien de reparer leur honte :
Moy, ie marche à leur teste et leur parle tousiours,
Afin que leur ardeur s'echauffe à mon discours.
Quoy qu'on puisse opposer à des troupes si fortes,
Nous allons du Serrail faire enfoncer les portes.

La Fille du MOVPHTI.

Comment, de but en blanc, sans luy faire sçauoir
Que l'on s'appaisera s'il fait mieux son deuoir?

SELIM.

Madame, vostre Pere est vn grand Politique :
De treuuer vn pretexte il sçait bien la pratique.

Page 36.

Deux articles deuant luy seront exposez
Et nous sçauons fort bien qu'ils seront refusez.
Sur ce premier refus, nostre effroyable ligue,
De mesme qu'vn torrent qui renuerse vne digue,
Et va du Laboureur destruire le trauail,
Ira du mesme pas enfoncer le Serrail.

La Fille du MOVPHTI.

Pour coniurer bien-tost cette grande tempeste,
Osman n'aura qu'à faire vn signe de la teste.
L'auantage, Selim, n'est pas donné des Cieux
De pouuoir soûtenir les regards de ses yeux.

SELIM.

Vous le verrez.

La Fille du MOVPHTI.

Va donc sans tarder dauantage,
Profite bien du temps, poursui ce grand ouurage :
L'occasion est chauue et prompte à s'eloigner,
Aussi-tost qu'elle s'offre, il la faut empoigner;
Mais encor que Selim auecque diligence,
Au hazard de perir trauaille à ma vengeance,
C'est genereusement, qu'il se souuienne bien
Que pour tous ses trauaux ie ne luy promets rien.

Pages 36 et 37.

SELIM.

Tu ne me promets rien pour vn si grand seruice?
C'est par ingratitude ou c'est par artifice :
Ie n'ay qu'à trauailler, pour en venir à bout,
Tu ne me promets rien; mais ie me promets tout.

Fin du troisiesme Acte.

Page 37.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

OSMAN, LODIA, Precepteur.

OSMAN.

M'EMBARQVER à la haste? Il ne sera pas dit
Que ce nouueau murmure ait eu tant de credit,
Et que pour euiter des rumeurs populaires,
Vn Sultan soit de nuit passé dans ses galeres.
Quoy, dans cette foiblesse Osman pourroit tomber?
Non, non, il veut partir et non se derober.

Page 38.

Il faut que la trompette en tous lieux retentisse,
Et que de mon depart le peuple elle aduertisse.
Ie veux sortir au pas, et voir si sans effroy
Quelqu'vn entreprendra de parler contre moy?
Le Bassa de la mer sans sujet apprehende,
Il n'a pas digeré les choses qu'il me mande;
Et ce zele qu'il n'a que pour ma seureté,
Doit estre plus ialoux de mon authorité.
Ie ne suis pas aussi resolu de le croire,
Ie prendray seul le soin de conseruer ma Gloire.
Dis luy qu'à mon egard les affaires vont bien :
Tandis qu'il se repose et qu'il ne craigne rien.
Apres auoir remis la trouppe mutinée,
Ie pourray m'embarquer demain l'apresdinée.
Qu'il tienne cependant ses soldats sur la Mer;
Afin que les forçats soient tous prests à ramer;
Et toy, qui pris tousiours soin de ma nourriture,
Vien me donner conseil dessus cette auanture!
Et sans dissimuler dis moy ton sentiment
Sur l'estat de ce trouble et de mon partement,
Parle et sans me flater.

LODIA.

Seigneur, ton grand courage
S'accroist dans le peril et depite l'orage;
Mais la fureur des vents, l'orgueil des flots mutins

Font souuent faire bris aux plus heureux destins;
Et c'est pourquoy, Seigneur, toutes les sages testes
Auec discretion respectent les tempestes :
Tempère s'il te plaist la force de ton cœur,
Qui de tout, en tous lieux, veut demeurer vainqueur,
Et mesnage vn peu mieux le cours de cette vie,
Dont Alexandre mesme eut soûpiré d'enuie.
Garde mieux ta personne et n'expose pas tant
Ces tresors qu'vn malheur peut perdre en vn instant.
Tu sçais que ta milice est toute mecontente,
Et qu'elle est en fureur autour de toy flotante :
S'il faut qu'elle s'eleue vne seconde fois,
Elle te peut porter en de mauuais détroicts;
L'Histoire te conseille et si tu la contemples,
Beaucoup de tes ayeux te fourniront d'Exemples :
Qui s'estans mal conduicts ou s'estans mal gardez,
Par ces Soldats mutins ont esté degradez;
Et pour s'estre conduicts par de mauuaises traces,
Auec confusion sont morts dans leurs disgraces.
Seigneur, dessus ce point ie ne te flatte pas,
Demeure s'il te plaist, ou bien haste tes pas.
Oppose ta puissance à ce torrent terrible,
Si tu crois en auoir vn succez infaillible;
Sinon destourne-toy pour le laisser passer,
De peur que sa fureur vienne à te terrasser.

Page 39.

OSMAN.

Le sang à ce discours au visage me monte,
Ie partirois pour viure et viure auecque honte,
Et ie serois par là reduit honteusement,
A porter d'Empereur le titre indignement :
Quoy, des Soldats mutins, sans cœur et sans conduitte,
M'obligeront à prendre vne honteuse fuite,
Ie craindrois leurs clameurs, ie craindrois leur abort,
Moy qui dans les combats n'ay peu craindre la mort,
Moy, qui portant mes pas aussi loin que mes Peres,
Ay semé la terreur sous les deux Hemispheres,
Ie serois ebranlé par ces fils de Chrestiens,
Qu'vn opprobre odieux met au nombre des chiens :
Quand ils s'assembleroient, cette canaille emuë
Ne pourroit soûtenir vn éclat de ma veuë :
Puis, que feroit le peuple en cette occasion,
Se voudroit-il mesler dans la sedition?
Seroit-il aueuglé iusqu'à me méconnoistre,
Luy qui m'a veu regner apres m'auoir veu naistre?
Pourroit-il oublier l'honneur de nos Ayeux
Dont la grandeur encore eclate dans nos yeux?

LODIA.

Non, non, Seigneur! ton peuple est selon l'ordinaire,
D'vne humeur pacifique, et douce, et debonnaire,

Il pense à son trafic, il pense à son trauail
Et sçait qu'il vit en paix par l'ordre du Serrail;
Que sans l'auctorité d'vn Sultan Iuste et Sage,
Ses femmes et ses biens seroient mis au pillage,
Et qu'il seroit porté dans d'extremes dangers
Par nos propres Soldats ou par des Estrangers :
Il est tout alarmé de ces rumeurs publiques
Et de se voir contraint de fermer ses boutiques;
Mais quoy que de son Peuple Osman soit fort aimé,
Qu'est-ce que peut tenter ce peuple desarmé?
Pour abatre auiourd'huy l'orgueil du Ianissaire,
Vn secours plus puissant te seroit necessaire.

OSMAN.

Ie n'ay pour arrester tous ces braues guerriers
Qu'à faire du Serrail armer les Officiers?

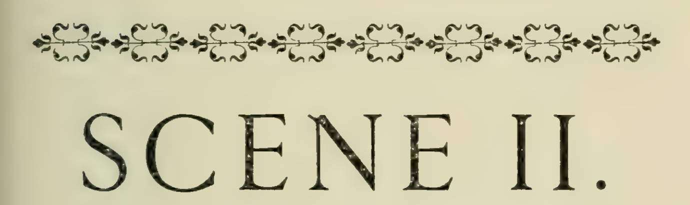
LODIA.

Vn autre expedient me vient à la pensée,
Contre quelqu'vn des tiens cette troupe est poussée?
L'honneur de tes bien-faits irrite son courroux,
De tout ce qui la fâche elle se prend à nous,
Saoule de nostre sang cette race mutine,
Qui porte en ton Estat vne ardeur intestine :
Nous serons trop heureux t'exprimant nostre foy,
De seruir de victime et de mourir pour toy.

Pages 40 et 41.

OSMAN.

Comment, pour contenter ces troupes criminelles
Nous abandonnerions nos seruiteurs fidelles?
Nous aurions trop d'horreur de cette lâcheté,
Lors que nous les perdrons, nous perdrons la clarté.
Mais que me veut ma Sœur les yeux couuerts de larmes?



SCENE II.

LA SVLTANE Sœur, OSMAN, LODIA.

La SVLTANE Sœur.

SEigneur, tout est perdu; vingt mil hommes en armes
Menacent le Serrail et viennent fondre icy!
Tu les verras bien-tost.

OSMAN.

Ils nous verront aussi;
Mais du cours de tes pleurs essuye vn peu la trace,
Car c'est vne foiblesse indigne de ta race.

Page 41.

La SVLTANE Sœur.

Seigneur! souffre mes pleurs dans ce mortel effroy
Sçachant que ie ne pleure et ne crains que pour toy!
S'il falloit qu'auiourd'huy tu fusses dans le Caire,
L'image de la mort ne m'estonneroit guere;
Mais te voyant icy dans vn grand embaras,
Ayant de tous costez des mutins sur les bras,
Te sçachant assiegé de toute vne Milice,
Ie m'afflige Seigneur! auec quelque Iustice:
Tu n'as fait qu'echaper de l'orage passé,
Et ie vois qu'aussi-tost il est recommancé!

LODIA.

I'ay peur que le Mouphti dont toute la famille
S'interesse au mépris qu'on a fait de sa fille,
Par vn trait de vengeance en cette occasion,
N'ait reueillé le trouble et la sedition,
Et retordant la Loy d'vne subtile addresse,
N'en explique les points pour nuire à ta Hautesse.

La SVLTANE.

On dit que consulté par ces mutins armez,
Il escrit des billets dont ils sont animez,
Et qu'au lieu qu'il deuroit leur imposer silence,
Ce meschant en raison fonde leur insolence.

Pages 41 et 42.

Par ses escrits, Seigneur! comme par ses discours
A la fureur passée il donne vn plus grand cours.

OSMAN.

Si ce vieux hypocrite excite ma colere,
Par le Chef glorieux d'Acmat qui fut mon Pere,
Bien que parmy le peuple on le reuere tant,
Ie luy feray voler la teste en vn instant.
Et par là feray voir au Peuple de la Thrace,

A ce vers il se fait grand bruit derriere le Theatre.

Qu'vn trespas violent suit de pres ma menace,
Et que le châtiment ne peut iamais manquer
A quiconque entreprend de me venir choquer.
Mais quel grand bruit desia vient frapper nos oreilles?
Oze-t'on nous troubler par des rumeurs pareilles?
Dépesche de ma part, va t'en leur ordonner
De garder le silence, ou de s'en retourner :
Si de ce mandement ils n'ont aucune crainte,
I'iray sur le balcon pour entendre leur plainte.

Pages 42 et 43.



SCENE III.

Vn CAPIGI, ORCANE, MAMVD, SELIM,
Compagnie de Soldats.

CAPIGI.

MVsulmans, qui vous meut? qui vous met en fureur?
Et que pretendez-vous?

ORCANE.

Parler à l'Empereur.

MAMVD.

Nous luy voulons parler et pretendons encore
L'informer sur le champ des choses qu'il ignore.

CAPIGI.

Possible vos soupçons vous le font figurer?

Page 43.

SELIM.

Ouy, de ce qu'il ignore ou qu'il veut ignorer,
D'vn dangereux Conseil qui va perdre l'Empire,
S'il ne fait pour Osman quelque chose de pire.

CAPIGI.

Parlez de l'Empereur auec plus de respect.

SELIM.

Nous sçauons comme toy ce qui nous est suspect,
Nous connoissons fort bien cette fausse fenestre,
D'où souuent en secret il nous oit sans parestre;
Mais ce n'est plus le temps de surprendre les siens,
L'excez de ses rigueurs relâche nos liens,
Et son Camp glorieux, qu'il mal-traite et qu'il braue,
Ne sçauroit plus souffrir qu'on le traite en Esclaue.
Nous voulons promptement luy donner des aduis.

ORCANE.

Et si nous pretendons encor qu'ils soient suiuis.

Osman parest en vn Balcon.

MAMVD.

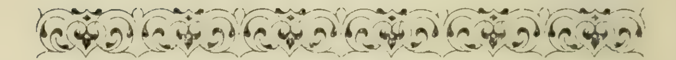
Ouure donc cette porte auant que l'on t'en presse :

SELIM.

Ouure, ouure vistement!

CAPIGI.

Vous voyez sa Hautesse.



SCENE IV.

OSMAN, ORCANE, SELIM, MAMVD.

OSMAN.

QVi vous fait assembler pour me donner conseil?
L'ombre est-elle en estat d'eclairer le Soleil?
Et ceux dont le reproche a diffamé la vie,
Doiuent-ils se mesler de calmer mon enuie?
Vous estes-vous emus en fuyant les combats,
Pour voir si vostre sens vaut mieux que vostre bras?
Et si pour restablir les affaires publiques
De fort mauuais Soldats seront bons politiques?

Page 44.

Il fait beau voir icy ces Enfans de tribut,
Qui de tous les humains sont le dernier rebut,
Nous empresser ainsi de leurs vaines requestes,
Eux dont la lâcheté retarde nos conquestes :
Ne leur souuient-il plus qu'au temps qu'il faut marcher
Nostre Hautesse mesme a peine à les chercher?
Lors qu'il faut rauager d'estrangeres Prouinces,
Porter nos alliez, ou châtier des Princes
Et rendre à cet Empire vn seruice important,
Leur Corps si paresseux ne se haste pas tant.
En ces occasions, ces gens qui font les braues,
Se tiennent iour et nuit enfermez dans des caues :
S'enyurent en secret, n'osent se faire voir,
De crainte de respondre à la voix du deuoir,
De peur de partager vne gloire immortelle,
S'ils marchoient sur mes pas où l'honneur les appelle.

Auez-vous oublié combien les Polonnois
En vne Lune ou deux vous ont battus de fois?
Mais en nombre inegal, sans nulle resistance,
Et mesme sans garder de rang ny de distance,
Sans redouter la honte et d'autres chastiments
Et sans prester l'oreille à nos commandements.
Allez, homm.s sans cœur! sortez, lâche canaille!
Tesmoignez vostre audace au front d'vne bataille,
Opposez-vous alors à nos mauuais destins,

Pages 44 et 45.

Et dans vn plain repos faites moins les mutins.
Reglez vos actions, ô Milice imprudente!
Et non les volontez d'vne Ame independante
Dont vostre lâcheté soûtient mal l'interest,
Et qui peut librement faire ce qu'il luy plaist :
Vous excitez en vain cette rumeur mutine,
Lors que ie veux partir pour la Sainte Medine :
Vers le sacré tombeau ie porteray mes pas,
Que vos seditions ne retarderont pas.

ORCANE.

Seigneur, accorde-nous vn moment d'audience,
Donne-toy pour ta gloire vn peu de patience!
Nous auons quelque chose à te representer.

CAPIGI.

Silence, le Sultan fait signe d'escouter.

ORCANE.

Seigneur, qui des grands Rois és le Maistre ou l'Arbitre!
Qui te nomme vn Soleil, te donne vn iuste tiltre;
Mais comme l'on connoist et comme nous voyons,
De cet Astre brillant nous sommes les rayons :
Puisque nostre valeur exprime sa puissance
Et fait sentir sa bonne ou mauuaise influence.
Nous pouuons dire aussi que l'Empire est vn Corps
Composé de Citez, d'hommes et de tresors,

Pages 45 et 46.

Et que pour luy fournir des forces necessaires
Nous sommes auiourd'huy ses nerfs et ses arteres :
Toy, Seigneur, és son Chef qui le dois gouuerner,
Regler ses mouuements et non l'abandonner!
Car c'est en cet Employ que ta vertu parfaite
Doit hautement respondre à la Loy du Prophete.
Ne te souuient-il plus lors que sur nos pauoys
Nous t'eleuames haut en te donnant nos voix;
Quand nostre election vint auec la Puissance
Auantager ainsi l'ordre de ta naissance :
Nous ne t'auons éleu que pour nous bien traiter,
Pour payer nos trauaux et non pour nous quitter,
Et les douleurs aussi que nous auons senties,
C'est de quoy ce grand Chef rompt auec ses parties,
Et suiuant d'vn depit le mouuement ardant,
Va par vn prompt depart se perdre en nous perdant.
Seigneur, pour desoler nos troupes éplorées,
Tu fais semer partout des raisons colorées,
De pretextes diuers appuyant ton courroux,
Tu blâmes nostre Corps et tu te plains de nous!
Tu dis qu'en la Pologne, où ton desir aspire,
Nous auons raualé la Gloire de l'Empire,
Que nous auons plié deuant les Polonnois,
Sans vouloir escouter tes ordres ny ta voix;
Seigneur, quand de faillir nous serions incapables,
Voulant nous accuser, tu nous rendrois coupables;

Pages 46 et 47.

Mais sur ce braue fait à ta veuë intenté,
Crois moins à ta colere et plus à ta bonté.
Pense mieux à la chose et ta noble indulgence
Esteindra dans ton cœur tout desir de vengeance.
Quand tu fis ce voyage estrange et mal heureux,
Manquas-tu de Soldats braues et genereux?
Vne histoire fidelle en a conté cent mille
Victimes en ces lieux d'vn projet inutile,
D'vn dessein qui pour toy sembloit vn peu trop bas,
Et que les gens de bien ne te conseilloient pas;
Nous ne manquasmes point dans ce triste voyage
D'ardeur pour te seruir, de force et de courage :
Si nos armes alors eurent peu de bon-heur,
L'on y vid de la perte et non du deshonneur :
Et le Niester superbe a trop fait de trophée
D'vne troupe Turquesque en ses flots estoufée :
Toutesfois l'Ennemy, dont tu dis les explois,
Serré de tous costez et reduit aux abois,
D'vne Milice foible, et lâche, et méprisée,
Receut pourtant la Paix qui luy fut imposée;
Cinq articles nouueaux de son Prince acceptez
Decouurent clairement qu'ils furent les domptez,
Pourquoy donc aujourd'huy ta Hautesse animée
Nous doit-elle traiter en deserteurs d'armée?
Et veut-elle en fuyant nous reduire à la faim,
Lors qu'elle est obligée à nous donner du pain?

Page 47.

Pourquoy faut-il, Seigneur! employer l'artifice
Pour tromper auiourd'huy ton Peuple et ta Milice?
Quoy? feindre pour la Mecque vn vœu de Sainteté;
C'est te trahir toy mesme auec impieté!
Et c'est prendre à tesmoin la Puissance Diuine
D'vne mauuaise foy que Bisance deuine,
Et qui sous la couleur d'vn voile specieux
A paru dés l'abord toute claire à nos yeux.
Nous sçauons bien, Seigneur! que ce pelerinage
Est vrayment vne fuite et non pas vn voyage :
Il ne faut point vser de serments superflus;
On void bien que tu parts pour ne reuenir plus.
Tu n'as rien oublié de toutes tes richesses;
On en a veu remplir vn grand nombre de quaisses,
Et le soin d'emporter tes plus riches tresors
T'a fait mesme passer iusqu'au sejour des morts.
L'ame du grand Acmat dans vne voûte obscure,
Si l'on en croit les tiens, en a fait vn murmure,
S'est plainte bassement de quoy l'on est entré
Pour oster vne enseigne à son Turban sacré :
Et mesme t'a repris, par des songes funestes,
Du dessein que tu fais d'abandonner ses restes.
Quitte donc cet objet qui t'est pernicieux,
Et qui peut t'attirer la colere des Cieux;
Et pour mieux conseruer ta gloire et ta Couronne,
Sois vn peu moins facile aux conseils qu'on te donne :

Pages 47 et 48.

Reconnois le danger où ce charme t'a mis,
Et discerne les tiens d'entre tes Ennemis;
C'est ce que nostre Corps en larmes te demande.

MAMVD.

Et les testes des trois qu'il faut que l'on nous rende.
Pour nous voir à la fin d'vn si grand desplaisir,
Il faut que nous ayons celle du grand Vizir,
Celle du Secretaire et celle de ce traistre
Qui s'est rendu si riche en derobant son Maistre.

OSMAN.

Leur audace à tel point ose se deregler!
Où sont des Capigis qu'on les aille estrangler.

ORCANE.

Ne ferme plus l'oreille à nos iustes requestes!
Seigneur, fais sur le champ qu'on nous donne ces testes.
Si tu ne satisfais nos desirs promptement,
Nous irons les saisir dans ton appartement.

LODIA.

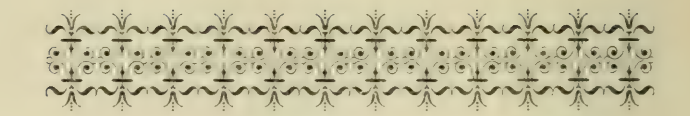
Quoy? parler à la Porte auec tant d'insolence?
Musulmans, l'Empereur vous impose silence!
Il est temps de vous taire et de vous retirer.

Pages 48 et 49.

SELIM.

Non pas sans le reuoir, et sans te déchirer;
Monstre, qui te nourris des miseres publiques,
Et t'enrichis toûjours par des moyens obliques.
Qu'on tire sur ce traistre! Il a beau se cacher,
D'entre les bras d'Osman nous l'irons arracher.
Donnons, mes Compagnons? Cette affaire auancée
N'a pas lieu maintenant d'estre plus balancée :
C'est trop indignement se laisser rebuter,
C'est assez discourir; il faut executer.
Mamud, pour consoler tout le camp qui soûpire,
Ordonne de l'attaque et que le canon tire.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OSMAN Seul.

O Fortune! Nimphe inconstante,
Qui, sur vne conque flotante,
Fais tourner ta voile à tout vent!
Auras-tu pour Osman des outrages sans nombre?
Il est si fort changé que ce n'est plus que l'ombre
De ce grand Empereur qu'il fut auparauant.

Page 50.

Le desordre de la licence,
Qui choque auiourd'huy ma Puissance,
N'eut iamais de comparaison.
On ne void en ce lieu que sang et que tueries,
On brise le Serrail, et le feu des furies
Se porte sans respect iusqu'en cette Maison.

D'icy la Raison est bannie,
Le cours d'vne aueugle manie
N'y reconnoist plus le deuoir.
En ces extremitez quel secours dois-ie attendre?
Mes amis sont esteints, ce n'est plus rien que cendre,
Et tous mes ennemis accroissent leur pouuoir.

Monstres ennemis du merite,
Et que son bel esclat irrite!
Finirez-vous par mon trepas?
Et vous, chers seruiteurs, honorables victimes,
Dont la fidelité passe pour des grands crimes,
Mourray-ie du regret de ne vous vanger pas?

Rien n'est égal à ma disgrace :
Le mal-heur me suit à la trace,
Ie ne sçay plus où me guider.
Ie me trouue accablé de soucis et de peines;
Et qui ne connoit point les miseres humaines,
Pour en voir le Tableau n'a qu'à me regarder.

Pages 50 et 51.

Mon Turban n'a plus sa Couronne :
Son esclat pompeux enuironne
Le front d'vn Deruis hebeté.
Mustapha l'insensé m'oste mon heritage,
Tout le monde me quitte et pour tout auantage
Ie n'ay que ma valeur qui ne m'a point quitté.

Mustapha proclamé prendroit vne Couronne
Sur la teste d'Osman? d'Osman? Cela m'estonne.
Si les fils d'Ismaël, dont le Camp glorieux
Paroist tantost vaincu, tantost victorieux,
Auoient en nos combats le sort si fauorable
Que leur prosperité me rendît miserable :
Encor qu'à leur progrez ie me visse immolé
Ce malheur éclatant me rendroit consolé;
I'y verrois pour le moins quelqu'ombre de Iustice;
Vn beau coup me feroit tomber au precipice.
Si c'estoit Ladislas, que i'ay veu quelquesfois
Combattre au premier rang dans de fameux exploits,
Et monstrer aux perils vn courage intrepide,
Que pousse la valeur et que la gloire guide :
Ie ne trouuerois pas mon sort trop inhumain.
Ie dirois : ie peris; mais d'vne belle main.
Et le bras glorieux sous lequel ie succombe,
De ses propres Lauriers peut honorer ma Tombe.

Page 51.

Mais que ie sois destruit, mais que ie sois chassé,
Par vn homme idiot, par vn oncle insensé,
Qui s'est reduit luy-mesme en vn lieu solitaire,
Qui ne sçauroit parler, ny ne sçauroit se taire;
Qu'à ce Prince hebeté l'Empire soit offert,
C'est vn nouueau Dedale où ma raison se perd :
C'est vn accablement où toute ma constance
Ne sçauroit opposer assez de resistance,
Ie ne puis démesler vn nœud si fort confus,
Ie m'y void, ie m'y cherche, et ne m'y trouue plus.
Toutesfois, quelque espoir flate encore mon ame.
Vssin Bassa me garde vn zele tout de flame;
Il peut encor pour moy quelque ligue former
Auec son confident le Bassa de le Mer.
Il faut que i'aille voir ce couple si fidele
Qui soûtiendra ma chûte et prendra ma querelle :
Il faut mettre à l'épreuue vne longue amitié,
Que peuuent augmenter les traits de la pitié.
Cieux! qu'est-ce que ie vois! Cette fille importune
Accroit par son objet ma mauuaise fortune,
Ne prenons pas la route où ses pas sont tournez,
Ou passons promptement, le mouchoir sur le nez.

Pages 51 et 52.



SCENE II.

La Fille du MOVPHTI, OSMAN, FATIME.

La Fille du MOVPHTI.

ARreste, digne Prince! autant que miserable,
Sois ciuil à qui plaint ton sort si deplorable,
Et saluë, en passant, la fille d'vn Mouphti
Qui de tant de mal-heurs t'auroit bien garenty;
Si tu n'eusses troublé la paix de sa famille,
En faisant vn éclat au mespris de sa fille;
Si ton orgueil trop grand eust vn peu respecté
L'éclat de ses vertus et de sa sainteté;
Tes iours auroient le calme au lieu de la tempeste,
Le Diadesme encor brilleroit sur ta teste,
Et le sacré respect de la religion
Prendroit tes interests en cette occasion.
Mon Pere affermissant sur ton front la Couronne
Maintiendroit le respect qu'on doit à ta personne :

Pages 52 et 53.

Auant que de la sorte on t'osast assaillir
La Loy de Mahomet viendroit à deffaillir.
Dans tes mauuais succez tu vois ton iniustice;
Tu vois quel est le tort que t'a fait ton caprice.
Que me peux-tu respondre en ce funeste iour?

OSMAN.

Que ie trouue mes maux plus doux que ton amour.

La Fille du MOVPHTI.

I'aurois par mon amour affermy ta Puissance.

OSMAN.

Ce mal auroit possible accablé ma constance.

La Fille du MOVPHTI.

Mon amour en ta bouche vn mal se peut nommer!

OSMAN.

Ie penserois plustost à mourir qu'à t'aymer.

La Fille du MOVPHTI.

Seigneur! par ces rigueurs tu punis mon audace,
Qui trop insolemment s'attache à ta disgrace :
Aussi, t'oser blâmer durant cette saison,
C'est manquer de courage autant que de raison.

Pardonne-moy ce crime, ô Prince magnanime!
Si ce premier transport peut passer pour vn crime,
Tu sçais bien que mon Sexe a trop de vanité
Pour estre sans dépit quand il est rebuté;
Mais ie tiendrois pourtant mes pensers condemnables
S'ils osoient insulter au sort des miserables.
  Si la publique voix d'vne aueugle fureur
N'auoit point à tes yeux fait vn autre Empereur,
Si ton authorité reprenoit la licence,
Si le Serail encor estoit en ta puissance,
Et qu'on t'en vid sortir en glorieux vainqueur,
Ie prendrois vn poignard pour te percer le cœur,
Et faire voir à tous par l'effet de ma haine
Que ie merite bien d'estre Sultane Reyne :
Mais auiourd'huy, Seigneur, te voyant dethrôné,
Mal voulu des Soldats, des tiens abandonné,
Sans credit, sans amis, et mesme sans retraite,
Ie suspens ma vengeance et nostre Paix est faite.
Mon cœur en tes malheurs treuue si peu de droit,
Qu'il iroit s'opposer à qui te poursuiuroit,
Te seruant de bouclier dans cette violence
Pour preseruer ton sein des traits que l'on te lance :
Mais sur ces sentiments ne t'imagine pas
Que ta grandeur passée eut pour moy des appas.
Ie trouuois ta personne encor plus precieuse
Et ie ne t'aimois point comme vne ambitieuse.

Pages 53 et 54.

De peur que ton esprit ne soit en quelque erreur,
I'aymois Osman luy-mesme et non pas l'Empereur,
Et ie considérois en ta noble personne
Des brillants d'autre prix que ceux de ta Couronne.
Si les décrets du Ciel, si l'ordre du Destin
Auoient mis sous mes Loix les Climats du Matin,
Et si, par des progrez où ta valeur aspire,
Le Danube et le Rhin couloient dans mon Empire,
Osman de ces Estats seroit Maistre auiourd'huy;
Il n'auroit qu'à m'aimer et tout seroit à luy.
Ne fust-il qu'vn Soldat vestu d'vne cuirasse,
N'eust-il rien que son cœur, son esprit et sa grace,
Et mon ame seroit encore au desespoir
De n'auoir rien de plus pour mettre en son pouuoir.

OSMAN.

C'est assez, c'est assez, n'en dis pas dauantage!
Vn si tendre propos amolit mon courage,
I'ay besoin qu'il soit ferme en l'estat où ie suis,
Et ces traits de ton zele augmentent mes ennuis.

La Fille du MOVPHTI.

Mon zele est grand, Seigneur! et souhaite ta gloire.

OSMAN.

L'assiette où ie me vois m'oblige de le croire;

Mais Osman moins que toy se trouue interessé.
Ne me retarde plus. A Dieu! ie suis pressé.

La Fille du MOVPHTI.

Mais où vas-tu, Seigneur! delaissé de la sorte?
Tu cours à ton trépas.

OSMAN.

Il n'importe, il n'importe.

La Fille du MOVPHTI.

Veuille te retirer en cet appartement.
On te cherche par tout.

OSMAN.

Nullement, nullement.

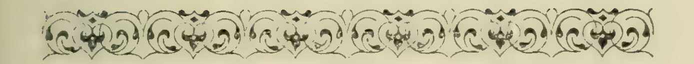
La Fille du MOVPHTI.

Ta teste est mise à prix, ne t'expose donc guere.

OSMAN.

Au plus hardy marchand, ie la vendray bien chere.

Page 55.



SCENE III.

LA FILLE DV MOVPHTI, FATIME.

La Fille du MOVPHTI.

HA! le cœur insensible, ha! le cruel qu'il est,
Sa cruauté me tuë et sa vertu me plaist :
Il ne me peut souffrir, il me hait, il m'abhorre;
Il me quitte, il me fuit, et si ie l'ayme encore.
O Sultan mal-heureux! on va dessus tes traces,
On va par ton trespas terminer tes disgraces,
Et ton cœur qui paroist et si grand et si haut
Ne pourra soustenir vn si puissant assaut.
Ie vois ta resistance et vois ton Cimeterre
Faire voler d'abord quelques testes par terre;
Mais il faudra subir les loix de ton mal-heur,
Et qu'à la fin le nombre accable la valeur :

Pages 55 et 56.

Il faudra que des tiens la fureur sans seconde
Donne vne nuict dernière aux plus beaux iours du monde.
Pourquoy t'ay-ie reveu, Prince trop glorieux?
Que n'ay-je esté pour toy sans oreille, sans yeux,
Sans orgueil, sans courroux, sans esprit, sans adresse,
Sans soûpirs et sans pleurs, ou plustost sans tendresse?
Pourquoy de ton obiet me laissay-je toucher?
Ou pourquoy n'es-tu pas plus tendre qu'vn rocher?
Pourquoy ta cruauté n'est-elle point capable
D'estre pour mon suiet vn peu moins qu'implacable?
Ie te suiurois par tout dans ce pressant danger,
Soit pour te secourir, ou soit pour te vanger :
Et si toute esperance enfin estoit perduë
I'aurois au moins le bien de perir à ta veuë,
De marquer de mon sang la grandeur de ma foy,
Et de dire en mourant : « Osman, ie meurs pour toy!
D'vn courage constant ie meurs pour ta querelle,
Et ie ne voudrois pas que ma mort fust plus belle :
Souuiens-toy, que toy seul eus droit de me charmer,
Que ie cesse de viure èt non pas de t'aymer. »

FATIME.

Ha Madame! arrestez ces larmes et ces plaintes,
Possible son salut dissipera vos craintes.

La Fille du MOVPHTI.

Ha Fatime!

Page 56.

FATIME.

Iamais ie n'ay bien sçeu comment
Ce feu dans vostre sein s'éprit si viuement :
Et si ce souuenir n'accroist vostre martyre,
Dites-m'en quelque chose.

La Fille du MOVPHTI.

Ha! le puis-je bien dire
Sans rougir, sans frémir? le puis-je dire, ô Dieux!
Tout ce mal m'est venu d'auoir ouuert les yeux!
Vu bruit auantageux en ma triste memoire
Auoit desia tracé mille traits à sa gloire,
Lors que par sa presence et sans aucun dessein
Il se graua luy-mesme au milieu de mon sein.
En vn iour triomphant, ie le vis, ce Monarque
Dont le sort glorieux semble brauer la Parque,
Que le iour estoit beau qui me fut si fatal!
Ie le vis comme en pompe, il sortoit à cheual;
Lors que pour eleuer sa haute renommée
Il menoit vers le Nort vne puissante armée.
Iamais les yeux mortels n'ont rien veu de pareil;
Il auoit de l'éclat autant que le Soleil.
Il sembloit qu'il marchast pour mettre tout en flame,
Et ce feu dangereux ne brûla que mon âme.
I'obseruay trop ce Prince aimable et redouté,
Qui, s'il n'ostoit la vie, ostoit la liberté.

Pages 56 et 57.

Tant de charmans appas, de graces, de merveilles
Entrerent par mes yeux comme par mes oreilles;
Que ma raison timide à ce premier abord
Laissa rauir mon cœur sans faire aucun effort,
Et par tant de vertus et de charmes seduite,
Se porta d'elle-mesme à quitter ma conduite :
Elle laissa mon ame au pouuoir de mes sens,
A la discretion de ces desirs naissans,
Qui prenans tousiours force et croissans à toute heure
Ont empiré le mal dont il faut que ie meure.
A quels termes cruels, à quel point de mal-heur,
M'ont réduite depuis ma crainte et ma douleur?
Mais enfin la douleur plus viuement emprainte
En mon ame enflamée a surmonté la crainte.
I'ay quitté les soûpirs, les pleurs et les regrets,
Pour soulager mon mal par de meilleurs secrets :
En de tranquilles nuits vingt fois ie suis allée
Conduite de l'Amour, nuds pieds, écheuelée,
En des Antres obscurs, aux entrailles des monts,
Pour demander auis et secours aux Demons :
Mais tout cela sans fruit; car leur noire puissance
En receuant mes soins trompoit mon innocence;
Enfin, comme l'amour, quand il est bien puissant,
Se rend ingenieux et deuient agissant,
Ie me voulus seruir de cette aimable fille,
Que la sœur du Sultan prit en nostre famille :

Pages 57 et 58.

Tu sçay bien tout le reste, il me souuint de toy,
Ie deposay bien-tost mon secret à ta foy,
Auec cette fatale et funeste peinture
Qui causa de nous deux la mauuaise auanture;
Mais quels hommes de sang, quels horribles coureurs
Auec vn si grand bruit augmentent mes terreurs?
Ha! mon espoir se perd et mes craintes s'accroissent,
C'en est fait; ie l'aprens de ces gens qui paroissent,
Ils viennent tout expres m'en faire le rapport.
Qu'est-ce que vous cherchez?



SCENE IV.

LA FILLE DV MOVPHTI, FATIME, MAMVD.

MAMVD.

Madame, Osman est mort.
C'est de la part d'Orcan que nous venons te dire
Qu'il a perdu la vie aussi bien que l'Empire,
Et ce mesme Bassa t'en diroit le destail,
N'estoit que Mustapha le retient au Serail;

Pages 58 et 59.

Mais de ce grand auis ma bouche s'est chargée.
D'où vient que tout à coup sa couleur est changée?
Il semble à ce discours que des ennuis pressans
Luy veuillent dérober la liberté des sens.

FATIME.

Vn repentir tardif à son courroux succede;
Mais quoy, cet accident est vn mal sans remede?

La Fille du MOVPHTI.

Ha! Fatime!

FATIME.

Ha! Madame!

La Fille du MOVPHTI.

Osman mort auiourd'huy,
Toute nostre esperance est morte auecque luy;
Mais aprens-moy le reste et de quelle maniere
Le Sultan fils d'Acmat a perdu la lumiere.

MAMVD.

Madame, il l'a perduë auec tant de valeur,
Que Mustapha luy-mesme en a de la douleur;
Il pleure cette mort, luy qui l'a commandée
Et qui d'vne fenestre encor l'a regardée.

Page 59.

La Fille du MOVPHTI.

Ie m'en estonne fort, vne belle action
Apporte à ses Autheurs bien peu d'affliction;
Mais poursui ce recit!

MAMVD.

Pour vous dire le reste
D'vne chose admirable autant qu'elle est funeste,
Quand l'Empereur qui vit par tout fut proclamé,
Osman, de ce grand bruit, ne fut point alarmé;
Mais, trauesty pourtant, alla parmy la ville
Faire de ses amis la recherche inutile :
Car les amis de Cour, ces mouches des Palais,
Dans les aduersitez ne nous suiuent iamais :
Et si dans vn bon sort leur lâcheté nous louë,
Leur main dans vn mauuais nous iette de la bouë.
Peu de gens prirent part à son grand déplaisir,
Hormis Vssin Bassa, qu'il fit son grand Vizir.
Honneur infructueux, sans credit, sans puissance,
Et dont la fin bien-tost a suiuy la naissance :
Il vouloit sous ce tiltre haranguer les Soldats,
Leur donner des raisons qu'ils ne receuoient pas;
Mais ces impatiens choquez de son audace
L'ont en moins d'vn moment dechiré sur la place :
Et ce peuple animé traisne encor les morceaux

De son corps miserable à trauers les ruisseaux.
Tandis Osman le cherche et faisant ceste queste,
Trouue vne Compagnie et Selim à la teste
D'vn mouchoir à l'instant il tâche à se cacher,
Mais Selim reconnoist ce qu'il alloit chercher;
Le decouure à sa troupe et luy criant : « Arreste »,
Tient pour le terrasser sa pertuisane preste.
Le Sultan pour cela ne s'épouuante pas,
Met le sabre à la main, le vient joindre au grand pas
Et, parant vn grand coup auecque la main gauche
Luy met le corps en deux comme vne herbe qu'on fauche.
En suitte, se seruant du mesme coutelas,
Il fait soudain voler vingt testes et vingt bras :
Les premiers abatus, il entre dans la presse,
Frappe de tous costez et chamaille sans cesse,
Penetre auec le fer iusqu'au septième rang
Et ne donne aucun coup sans répandre du sang :
De mesme qu'vn Lyon pressé dans vne chasse,
Qui valets et piqueurs, chiens et cheuaux terrasse,
Et paroist au peril noblement courroucé
En s'addressant tousiours à ceux qui l'ont blessé,
Ainsi le grand Osman, deçà, delà, s'arreste
A quiconque paroît luy vouloir faire teste.
Et sans destruire ceux qui semblent s'effrayer,
Il court aux plus hardis et les va foudroyer :

Page 60.

Ie croy qu'infatigable en sa propre furie
Il en eut iusqu'au soir fait vne boucherie,
Si, tandis qu'il tenait encor le bras haussé,
D'vn grand coup par derriere on ne l'eut point blessé;
Mais le sifflant éclair d'vne tranchante hache
La moitié du bras droit de l'autre luy détache :
Dès qu'il est desarmé, qu'il est hors de combat,
Chacun se iette à luy, par terre l'on l'abat,
Et comme encor d'vn bras il lutte dans la fange,
Qu'il en tient quelques-vns qu'auec les dents il mange,
D'autres prennent le temps de le venir charger,
Et luy coupent le col sans courre aucun danger.

La Fille du MOVPHTI.

O brutale furie! ô cruauté barbare!
A t'on peu l'exercer sur vn sujet si rare?
Ainsi donc fut meurtry par des monstres peruers
Le Prince le plus grand qui fut en l'Vnivers.

MAMVD.

Ce chef si glorieux, cette teste Heroïque
Est portée au Serrail sur le fer d'vne pique.
On diroit qu'elle iette vn regard menaçant,
Que d'vn feu de vengeance elle éclaire en passant,
Et l'vn de nos Deruis remarque en ce visage
De nos prochains mal-heurs vn asseuré presage.

Pages 60 et 61.

La Fille du MOVPHTI.

C'est assez, c'est assez, de grace arreste-toy!
On n'a rien fait encore, on ne peut rien sans moy.
Quoy que fidelement ta bouche me raconte,
L'Imperieux Osman vit encor à ma honte.

MAMVD.

Osman viuroit encor.

La Fille du MOVPHTI.

Ouy, ouy, tu ne sçay pas
Qu'vn obstacle secret s'oppose à son trepas;
De quelque haut exploit dont ta troupe se vante,
Le Sultan n'est point mort, puisque ie suis viuante.
Ie l'apperçois encor noblement depité
Au retour de Pologne où les siens l'ont quitté.
Quand son grand cœur contraint de cacher sa colere
Brûle d'vn feu secret qui par ses yeux éclaire :
Ie le vois, ce grand Prince, au point d'vn partement,
Qui fait connoistre aux siens son mécontentement;
Ie l'aperçois qui m'ayme et qui me persecute,
Qu'il braue les mal-heurs et qu'il leur sert de butte,
Ie vois son Port Auguste et plein de Majesté,
Qui releue l'éclat d'vne masle beauté :
Et vois mesme briller, parmy l'air qu'il respire,
La grandeur Othomane et celle de l'Empire.

Pages 61 et 62.

On ne l'a pas destruit, encor qu'on l'ait surpris.
Il nage dans mon sang, il court dans mes esprits;
Auec son insolence, auec son iniustice,
Il subsiste en mon cœur; mais il faut qu'il perisse,
Il mourra sur le champ, cet aimable inhumain,
Qui ne pouuoit mourir que d'vn coup de ma main.

Elle se donne trois coups de poignard.

MAMVD.

Ha! Madame, arrestez! Vous meurtrir de la sorte!

La Fille du MOVPHTI.

C'en est fait! c'en est fait!

FATIME.

Ha! malheur! elle est morte!
Soustenez-la de grace et faites promptement
Qu'on mette nos deux corps dedans vn monument.

Fin du cinquiesme Acte.



Extraict du Priuilege du Roy.

Par Grace et Priuilege du Roy, donné à Paris le 17. Iuin 1647. signé le Brun, il est permis au Sieur Tristan l'Hermite, de faire imprimer vne piece de Theatre de sa Composition, intitulée OSMAN TRAGEDIE, et ce pendant le temps et espace de vingt ans entiers et acomplis, à commancer du iour qu'elle sera acheuée d'imprimer, et deffences sont faites à tous Libraires, Imprimeurs et autres, de l'imprimer à peine de trois mil liures d'amande, confiscation des Exemplaires, de tous depens, dommages et interests, comme il est plus amplement porté par lesdites lettres.

Et ledit sieur Tristan a cedé et transporté le droit de son Priuilege à Guillaume de Luynes, pour en iouïr le temps porté par iceluy.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le premier Feurier 1656.

Les Exemplaires ont esté fournis.



NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Bien que le privilège d'*Osman* soit daté du 17 juin 1647, cette tragédie ne parut qu'en février 1656, cinq mois après la mort de Tristan (7 septembre 1655). Quinault, qui s'en était fait l'éditeur, ne put, sans doute pour des raisons financières, faire imprimer qu'un modeste petit volume in-12 de 64 pages, bien mesquin si on le compare aux beaux in-quarto des autres ouvrages de Tristan l'Hermite.

L'exemplaire rarissime,* d'après lequel j'ai établi mon texte, appartient à la Bibliothèque de l'Arsenal. Il porte la date de 1656 et a été publié par Guillaume de Luynes. Imprimé en très petit caractère, il présente près de quarante vers par page, alors que les in-quarto, où figurent les diverses tragédies de Tristan, ne nous en offrent

* La Bibliothèque nationale ne le possède pas.

guère que vingt-six ou vingt-huit. Dans ces conditions, pour conserver à la réimpression de l'*Œuvre dramatique de Tristan l'Hermite* sa beauté et son unité, il a bien fallu renoncer à imprimer *Osman* page pour page. Mon édition contient donc 94 pages au lieu de 64, non compris : le titre, l'épitre dédicatoire de Quinault et la liste des personnages. — J'ai, du reste, indiqué soigneusement, au bas de chaque feuillet, le numéro correspondant des pages du petit volume de la Bibliothèque de l'Arsenal, et j'ai respecté, autant que cela m'a été possible, sa disposition typographique.

C'est, d'ailleurs, un texte assez correct, où je n'ai eu à rectifier que des fautes insignifiantes, telles que *dêtrhrôner* pour *déthrôner* (Acte II, Scène Ire, 23e vers); *Ha! ie ne n'escoute rien*, pour *Ha! ie n'escoute rien* (Acte III, Scène III, 45e vers); *que toy seul eut droit*, pour *que toy seul eus droit* (Acte V. Scène III, 31e vers).

Bien que l'*Osman* paraisse être resté assez longtemps au répertoire, il ne fut pas réimprimé. C'est donc la seule des sept pièces de Tristan (à part l'*Amarillis*, simple travail de marqueterie) qui se trouve reproduite pour la première fois. Aussi, suis-je heureux et fier — reconnaissant aussi pour les chers et dévoués concours qui m'ont été donnés — de penser qu'avec les faibles moyens dont je disposais, et malgré de terribles coups de la fortune, je suis enfin arrivé à poser la dernière pierre de l'édifice.

J'apprends avec joie, au moment de mettre sous presse, qu'un des plus intéressants ouvrages de Tristan va revoir, cet hiver, le feu de la rampe. M. Antoine, qui dans sa nouvelle direction de l'Odéon nous réserve sans doute plus d'une surprise, s'apprête à nous donner une représentation de *La Mort de Senèque*. Ce sera là une belle fête artistique, surtout si M. Bernardin (conférencier tout indiqué en la circonstance) consent à présenter au public une œuvre qu'il connaît mieux que personne au monde.

Paris, le 10 juillet 1906.

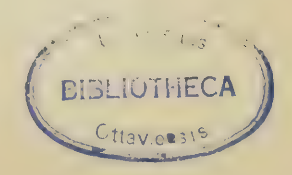
E. G.

LXX XXIII



10 JUILLET 1906

Atelier typographique de Mme Antonine Girard.





PUBLICATIONS DE LA MAISON DES POÈTES, 32, AVENUE FÉLIX FAURE, A PARIS, 15me.



Les Cahiers d'un Bibliophile

Imprimés à deux cents exemplaires numérotés

TREIZIÈME FASCICULE

EXEMPLAIRE N° 184

Contenant :

AMARILLIS

PASTORALE

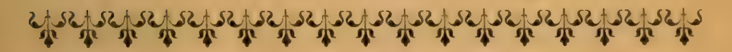
Adaptation au Théâtre de *La Célimène* de ROTROU

(DEUXIÈME PARTIE)

PAR TRISTAN L'HERMITE

Textes collationnés par EDMOND GIRARD

Postface de N.-M. BERNARDIN, Docteur ès-lettres



Ce fascicule contient dix cahiers de huit pages pliés avec soin, mais qui ne sont ni cousus ni collés. Le dixième cahier se termine avec la page 100 d'*Amarillis*.

Les Cahiers d'un Bibliophile

VIII

AMARILLIS

Cet ouvrage, le soixante-treizième auquel Edmond Girard *a donné ses soins, a été tiré à 200 exemplaires numérotés.*

Exemplaire N° 184

Les Cahiers d'un Bibliophile

VIII

Dernier volume de la première série

Amarillis

PASTORALE

Adaptation au Théâtre de *La Célimène* de ROTROU

PAR TRISTAN L'HERMITE

NOUVELLE ÉDITION

Texte collationné par EDMOND GIRARD sur l'édition de 1653

Postface de N.-M. BENNARDIN, *Docteur ès-lettres*



Se trouve, à Paris

En la Maison des Poètes

32, AVENUE FÉLIX-FAURE, 32

LA CELIMENE,

DE Mr DE ROTROV.

Accommodée au Theatre sous le nom

D'AMARILLIS,

PASTORALE.

PAR Mr TRISTAN.



A PARIS,

Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, dans la salle des Merciers, à l'Escu de France.
ET
AVGVSTIN COVRBÉ dans la mesme salle à la Palme.
Au Palais

M. DC. LIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



ADVERTISSEMENT
de l'Imprimeur au Lecteur.

IL y a dix-huict ou vingt ans que feu Monsieur de Rotrou ébaucha cette Pastorale, qu'il se proposoit deslors de donner au Theatre; Mais comme ce genre Dramatique n'estoit gueres du temps, il s'aduisa de l'habiller en Comédie, et la fit depuis mettre au iour sous le nom de la Celimene. Depuis la mort de ce celebre Autheur, quelques-vns de ses Amis ayant rencontré le premier crayon de sa Pastorale imparfaite, ont creu que c'estoit vn Ouurage qui pourroit plaire au public, pourveu qu'il fust acheué par quelque agreable plume. Vn bel Esprit, à leur priere, fit les Stances, les Scenes des Satyres, et quelques autres endroits que vous verrez : Si bien que c'est icy vn Tableau où deux differens Pinceaux ont contribué, et fait vne vnion assez belle, puisque generalement le Peuple, et la Cour, y treuuent beaucoup de diuertissement, et confessent que c'eust esté dommage que cette Pastorale n'eust point esté mise en lumiere. Ce bruit m'a persuadé qu'elle meritoit bien d'estre imprimée, et ie vous l'offre, afin que vostre curiosité soit entierement satisfaite. Adieu.



PERSONNAGES.

LISIMENE.	
BELISE,	Niece de Lisimene.
TYRENE,	Amoureux d'Amarillis.
AMARILLIS,	Bergere.
PHILIDAS,	Amoureux d'Amarillis.
DAPHNÉ,	Sœur d'Amarillis.
CELIDAN,	Amoureux de Daphné.
TROIS SATYRES.	
CLIMANTE,	Domestique de Daphné.

La Scene est au bord du Lignon.



AMARILLIS,

PASTORALE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LISIMENE, BELISE.

LISIMENE.

IE commence à vous voir, et vous n'auez qu'à peine
Visité ce grand bois et cette riche pleine,
Vous arriuez, ma Niepce, en cet heureux sejour,
Et vous osez déja me parler du retour?

BELISE.

Ie confesse qu'icy sans hayne et sans enuie
On gouste les plaisirs les plus purs de la vie,
La cabane me plaist bien plus que nos maisons;
Les villes à mes yeux ne sont que des prisons,
Ie hay des Courtisans vne foule insolente,
Icy tout m'entretient, tout me rit, tout m'enchante,
Et de quelque costé que ie tourne mes pas
I'y rencontre toujours quelques nouueaux apas.
Ce lieu comme Lyon est rempli de delices.

LISIMENE.

La Cour n'a rien de plus que des soins et des vices,
Celle de Gondebaud où bruslent tant d'Amans
Ne sçauroit égaler nos diuertissemens.

BELISE.

Mais par tout la discorde a suscité la guerre.

LISIMENE.

Le Ciel va redonner la Paix à cette Terre;
Mais quand on en viendroit en cette extremité,
Dans les Palais d'Ysoure on est en seureté,
Nous en sommes voisins, et pouuons dans vne heure
Choisir vne retraite en leur belle demeure;

Veüillez donc demeurer en ce lieu desormais,
Contemplez tous nos biens, et les goustez en paix;
Mille ieunes beautez parent cette contrée,
On n'y void rien d'égal, Philis, Diane, Astrée,
Amarillis sa sœur, et mille autres encor
Font dans ce doux climat reuoir le siecle d'or.
On y void des Bergers, on y void des Bergeres,
De qui les qualitez ne sont pas ordinaires,
Entr'eux vn ieune Amant ne vous déplaira pas,
Il a beaucoup d'esprit, de graces et d'apas :
Et si vous n'enuiez l'honneur de sa Maitresse
Il est bien mal-aisé qu'vn autre objet vous blesse,
Pourquoy rougissez-vous?

BELISE.

Ce deffaut indecent
Paroist sans mon aveu sur ce front innocent;
Ie rougis, quoy qu'on die, et quoy qu'on me propose,
Sans en pouuoir moy-mesme imaginer la cause.

LISIMENE.

Vous la sçauez pourtant; c'est que, iusqu'à ce iour,
On ne vous a parlé ny d'Amant, ny d'Amour;
Vous ignorez ces noms, et dans cette innocence,
Le discours que i'en fais vous trouble, et vous offence.

BELISE,
bas.

Que n'est-il vrai Tyrene!

LISIMENE.

Haussez vn peu la voix.

BELISE.

Ie dis qu'il fait beau voir l'épaisseur de ce bois,
Et ces oyseaux diuers dont la douce musique
Réjouyroit l'esprit le plus melancolique.

LISIMENE.

O Dieux! qu'elle est adroite! Il est vrai que leurs chants
Rendent Lion jaloux de la beauté des champs.
Aussi mille Amoureux, en cette solitude,
Viennent perdre leurs soins, et leur inquiétude :
Ces lieux ont, chaque iour, de nouueaux habitans,
Ils y viennent fâchez, et s'y treuuent contens.
Les cœurs sont enchantez de l'air qu'on y respire,
Chacun y fait l'Amour, peu de monde y soupire.
Ce Dieu de tous ses traits y choisit les meilleurs,
Il est Roy parmy nous, il est Tyran ailleurs.
Mais entre les Amans, qui viennent, sur ces riues,
Aux doux chants des oyseaux ioindre leurs voix plaintiues,

Tyrene, vn Caualier de qui les qualitez
Ont du Ciel et du sort les efforts limitez...

BELISE.

Comment le nommez-vous?

LISIMENE.

Tyrene.

BELISE.

Ah! le perfide!

LISIMENE.

Toujours triste et pensif, et toujours l'œil humide,
Rend tous les cœurs atteints d'amour, et de pitié,
Si le Ciel les a faits capables d'amitié.
La plus grande froideur cede à son eloquence,
Et contre ses escrits vne ame est sans deffence :
I'en liray quelques-vns, escoutez;

BELISE.

O malheur!

LISIMENE.

Son visage à ces mots a changé de couleur.

BELISE.

On m'a pris mes papiers.

LISIMENE

lit.

Ie suis comme à la gehenne.

BELISE.

O Dieux!

LISIMENE.

Escoutez donc comme il conte sa peine.

Lettre.

Ie suis comme à la gesne
Absent de vos beaux yeux qui m'embrasent si fort;
Et iusques à la mort,
Ie dois porter ma chesne :
C'est vn Arrest de l'Amour et du sort.

TYRENE.

A-t-il bien exprimé la douleur qui le presse?
Et sçait-il bien toucher le cœur d'vne Maitresse?

BELISE.

Si bien, que ce perfide est le seul qui luy plaist,
Et qu'elle l'ayme encor, tout volage qu'il est;
Tous les iours ses escrits luy font verser des larmes,
Et l'ingrat porte ailleurs son amour, et ses charmes.

LISIMENE.

Vous sçauez donc son nom?

BELISE.

Vous le sçauez aussi;
Ie n'ay pas le dessein de cacher mon soucy.
Ie vous dois confesser le mal qui me possede;
Ie sçay qu'il faut parler pour treuuer du remede.
Et c'est l'intention de mon cœur desolé;
Ie ne me taisois pas, mes yeux vous ont parlé.
Mon mal a sur mon front escrit sa violence,
Et l'on ne peut qu'à tort condamner mon silence.
Il est vray que Tyrene a mon cœur enflammé;
I'ayme, ie le confesse, hé! qui n'a pas aymé!
Alors que ie voyois mes compagnes atteintes,
Ie blasmois leurs soupirs, et i'accusois leurs plaintes,
Mais i'ignorois le mal qui m'estoit destiné,
I'authorise à présent ce que i'ay condamné.
Ie croy qu'on me doit plaindre, et que sans iniustice,
La plus froide ne peut accuser mon caprice.
Dieux! combien ie perdrois en perdant ces escrits,
Qui vous les a donnés? et qui me les a pris?

LISIMENE.

Moy-mesme, en vos habits, quand vous fustes couchee,
Et c'est où i'ay connu qu'Amour vous a touchee.
Certes ie fais estat de vostre eslection,
On ne peut condamner vostre inclination.
Tyrene est d'vn esprit et d'vne humeur aymable,
Et sa condition à la vostre est sortable.
Il merite beaucoup : mais, en peu de discours,
Contez-moy de vos feux l'origine et le cours.

BELISE.

Durant mes plus beaux iours, en sortant de l'enfance,
Dans l'âge de la ioie, et de l'indifference,
Le sage Armagedon, qui me donna le iour,
Sous le saint nom d'hymen, fit naistre mon Amour :
Et iusques à ce temps i'auois toujours blamee
La violente ardeur dont ie suis enflammée;
Alors que, dans vn iour à mon repos fatal,
Chez mon Oncle à Lyon ie vids Tyrene au bal.
I'estois si ieune encor qu'on ne me parloit guere :
Ie luy pleus toutefois, sans penser à luy plaire.
Quelques traicts de mes yeux lancez innocemment
A la premiere veuë en firent mon Amant;
Il me iura d'abord vne immortelle flame,
Et me voulut donner l'Empire de son ame,

I'estois tout son espoir et son plus cher soucy,
Mais si ie le vainquis, il voulut vaincre aussi,
Et donnant de ses feux vne preuue bien claire,
Il fit de nostre hymen entretenir mon Pere;
Pour gaigner ce vieillard il ne luy manquoit rien,
Il auoit le merite, et l'esprit et le bien;
Ce dernier suffisoit pour le pouuoir surprendre,
Quiconque est riche enfin par tout peut estre gendre;
De ce Siecle peruers c'est le plus riche don;
Par là Tyrene sceut gaigner Armagedon.
Mon Pere m'ordonna de souffrir sa visite,
Il l'aymoit pour son bien, et moy pour son merite,
Et son profond respect sceut si bien m'émouuoir
Que ie prenois plaisir à suiure mon deuoir.
En suite vne querelle à mes vœux importune
Vint trauerser le cours de ma bonne fortune.
Tyrene en vn combat fit perir Dorilas.

LISIMENE.

Qui brûloit comme luy de vos ieunes apas?

BELISE.

C'est ainsi qu'on le dict.

LISIMENE.

Apres cette querelle,

Il falut s'absenter.

BELISE.

Depuis, cet infidelle,
Ne se souuenant plus de ses feux ny de moy,
Apres vn peu d'absence a violé sa foy,
Ie voudrois imiter ce volage Tyrene.
Mais comme nostre sexe ayme auec plus de peine,
Il se degage aussi plus difficilement,
Et ne peut sans rougir courir au changement.

LISIMENE.

Le voici.

BELISE.

Cachons-nous, de peur qu'il ne nous voye.

LISIMENE.

Ie songeray tandis sa tristesse, ou sa ioye.



SCENE II.

TYRENE, LISIMENE, BELISE.

TYRENE.

Stances.

FVt-il iamais vn mal-heureux
Sous l'empire amoureux
Dont l'ennuy fut égal à ma douleur extréme?
Ie charmois autre part, icy ie suis charmé,
I'ayme, et ie suis aymé,
Mais ce n'est pas de ce que i'ayme.

De mes maux Belise a pitié,
Elle en sent la moitié,
Malgré cette rigueur et malgré notre absence;
Et lâche que ie suis, i'ayme de tout mon cœur
Celle dont la rigueur
Semble punir mon inconstance.

Est-il possible, ô Dieux!

LISIMENE.

Oyez comme il se pleint;
On connoist à sa voix que son cœur est atteint.

TYRENE.

Doux ennuy toutefois, et bien-heureuse hayne,
Si ie touche à la fin le cœur de l'inhumaine.
La peine et les efforts de l'acquisition
Sont vn doux souuenir en la possession.
Mais qui me veut parler?

LISIMENE.

Bannis cette tristesse;
Et donne vn peu de treve au tourment qui te presse.
Tout succede à tes vœux.

TYRENE.

O Dieux! qu'ay-ie entendu?

LISIMENE.

Et l'on veut t'accorder le bonheur qui t'est deu.

TYRENE.

Espargnez mes ennuis, aymable Lisimene,
Auez-vous veu l'objet qui fait naistre ma peine?

LISIMENE.

Oüy, i'ay veu plus encor.

TYRENE.

Et quoy?

LISIMENE.

Certains escrits
Qu'elle tenoit bien chers, et qui m'ont tout apris.
O le charmant esprit que celuy de Tyrene!
Il pourroit triompher de l'ame la plus veine,
Et que cette beauté montre de iugement
Dans le choix qu'elle a fait d'vn si parfait Amant.

TYRENE.

Voulez-vous que i'espere, et cette ame inhumaine
Me deffend seulement de parler de ma peine?
L'insensible causant ce qui me fait mourir,
A peur de le sçauoir, de peur de le guerir.

LISIMENE.

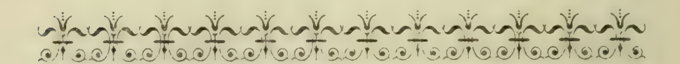
Tyrene, vne Maitresse est d'humeur plus discrete,
Que de pouuoir si tost aduoüer sa deffaite,
La tienne se declare, et ne me croy iamais,
Si ton cœur n'est l'objet de ses plus doux souhaits;
Me remerciras-tu, si de ma propre bouche
Tu sçay dans vn moment que ton amour la touche?

TYRENE.

Ie vous adorerois.

LISIMENE,
luy montrant Belise.

Adore ses apas,
La voici; que fais-tu? tu ne l'aborde pas?
Quelle humeur a si tost ton ame refroidie!



SCENE III.

BELISE, TYRENE, LISIMENE.

BELISE.

TRaistre, que tu sçais mal cacher ta perfidie!
Es-tu sans artifice? et puis-je auoir surpris
L'excellence, et l'honneur, des plus rares esprits?
Au moins qu'vn ris forcé te change le visage,
Témoigne du plaisir; et benis mon voyage.
Dis que tu souhaiterois ce bonheur sans pareil;
Approche, appelle-moy ta Reyne et ton Soleil.
Quoy, tu ne peux forcer cette inutile honte?
Et ta voix quelquefois se donne à si bon compte,

Tu treuuois à Lyon des traits si delicats,
Et tu m'as si bien sceu prouuer ce qui n'est pas.

TYRENE.

O Dieux! ie voy Belise.

BELISE.

Il va conter merueille,
Et sa fidelité n'aura point de pareille.

TYRENE.

Quoy! Belise, est-ce vous que ie treuue en ces lieux?
Et dois-je croire icy mon oreille et mes yeux?

BELISE.

Je suis toujours la mesme, et ne suis point changeante,
Il n'en est point ainsi de ton ame inconstante;
Tu n'es plus ce Tyrene autrefois si charmant,
En toy tout est changé iusqu'à l'habillement,
Tu n'as rien conserué de ce qui me sceut plaire,
Tu n'es plus qu'vn Berger digne d'vne Bergere.

TYRENE.

Les Bergers de ces lieux sont d'illustres Heros
Qui dans vn sain azile ont cherché du repos,

Mais ne m'accuse point d'estre à tort infidelle,
Puisque tu la causas, tu sçay bien ma querelle,
Dorilas estant mort, saus longtemps consulter
Pour venir en ces lieux il falut s'absenter,
Tandis que mes parens s'employant pour ma grace,
Par ie ne sçay quel sort, m'en allant à la chasse,
Ie vis Amarillis, dont l'éclat me rauit.
Elle me fit changer de Maitresse et d'habit.
I'accorde, que ie quitte vn bien incomparable,
Pour semer sur du vent, et bastir sur du sable,
Ie receuois chez vous des traitemens meilleurs;
Mais vn secret destin porte mes vœux ailleurs.

BELISE.

Dis qu'vn secret destin porte ailleurs ta folie.

TYRENE.

Belise est toujours gaye, et sans melancolie.

BELISE.

Non, non, croy qu'en riant ie dis la verité,
Hé! qui ne riroit pas de ta legereté?
Quelle plaisante humeur agite ainsi ton ame?
On pourroit l'excuser dans l'esprit d'vne femme,
Puisque selon l'erreur de vostre iugement,

Elle est de son instinct sujette au changement.
Mais que ces Esprits forts, ces miroirs de constance,
Fassent au moindre vent si peu de resistance,
Que leur fidelité manque aux premiers effects,
C'est vn sujet de rire ou l'on n'en eut iamais.

TYRENE.

Si tu considerois combien l'absence est forte,
On ne te verroit pas discourir de la sorte.
Ta presence auroit peu diuertir ce malheur :
Car qui void le Soleil sent toujours la chaleur.

BELISE.

Il est vray ta constance est digne qu'on t'adore!
Traistre, i'estois absente, et ie t'aymois encore,
I'auois les mesmes feux, et le mesme soucy :
I'ay vescu sans te voir, et sans changer aussi.
Sans te voir! ie m'abuse, et ma triste pensée
M'a toujours de Tyrene vne image tracée :
Je t'ay veu tous les iours, ie t'ay parlé cent fois.

TYRENE.

Il ne m'en souuient point.

BELISE.

Mais sans yeux et sans voix,

Ie n'estois pour mon mal que trop ingenieuse,
Ma memoire est trop bonne et trop officieuse.

TYRENE.

Et moy ie ne sçaurois me vanter de ce point,
I'ay bien tost oublié ce que ie ne voy point.
Excuse en ce malheur ma memoire infeconde,
Ou que de ce deffaut la Nature réponde.
Mais voici ma Bergere, admire sa beauté,
Et ne condamne plus mon infidelité.

BELISE.

Va, barbare à mes yeux, luy conter ton martire;
Obtiens de cet objet ce que ton cœur desire,
I'y consens, infidelle; adore ses apas.

TYRENE.

Tu profiterois peu de n'y consentir pas.

BELISE.

Cachons-nous pour l'oüir.



SCENE IV.

TYRENE, AMARILLIS.

TYRENE.

Adorable merueille,
En beauté sans seconde, en rigueur sans pareille,
Quand voulez-vous tarir la source de mes pleurs?
Quand sera vostre esprit sensible à mes douleurs?
Ces rochers orgueilleux en des ruisseaux se fondent,
Ils entendent mes cris, leurs échos me répondent,
Et quand i'ay demandé si mon mal inoüy
Finiroit quelque iour, elles m'ont dit : « Ouy. »
Vous conseruez pourtant vostre rigueur extréme,
Et ie n'ose esperer que vous parliez de mesme.

AMARILLIS.

Où peut estre ma sœur?

TYRENE.

J'implore du secours;
Aymable Amarillis, entendez mes discours.

AMARILLIS.

L'auez-vous veuë icy?

TYRENE.

Vous me fermez l'oreille,
Pour ne pas aduoüer mon ardeur sans pareille.

AMARILLIS.

Où la puis-je treuuer?

TYRENE.

Dieux! que de cruauté!
Ie parle de mon mal, inhumaine beauté.

AMARILLIS.

Ie la cherche partout.

TYRENE.

Cruelle, oyez ma pleinte,
Donnez vn mot au mal dont mon ame est atteinte.

AMARILLIS.

Dieux! que ces importuns me dérobent de temps,
Ie les fais tous souffrir, ils sont tous mécontens.
Ce n'est que de mon cœur que leurs plaisirs dépendent,
Je n'en possede qu'vn, et tous me le demandent.

Qui le doit obtenir? qui seront les jaloux?
Nul de vous ne l'aura, pour vous accorder tous.

TYRENE.

Comparez nos tourmens, considerez nos peines,
S'ils ont versé des pleurs, i'en verse des fontaines,
S'ils sentent quelque ardeur, ie me sens consumer,
Ils aiment froidement, et ie sçay seul aimer.

AMARILLIS.

Tous en disent de mesme.

TYRENE.

Et seul ie le dois dire,
Si la pleinte est plus iuste, où la fortune est pire,
Tyrene sçait mourir, s'ils sçauent endurer,
Son inclination ne se peut comparer.
Pour vous, i'ay violé l'amitié la plus sainte
Dont iamais icy bas vne ame fut atteinte,
Il n'estoit rien d'égal à mes contentemens,
Ie causois de l'enuie aux plus heureux Amans.
Ie pouuois loin de vous deffier la fortune,
I'obligeois trop Belise, et ie vous importune;
Tous mes vœux l'honoroient, et vous les refusez.
Je les voyois cheris, ie les vois méprisez.

Adieu, ie hay l'amour d'vn esprit infidelle,
Et ie ne pretens rien au bien de cette Belle.
Reportez-luy ce cœur que vous me presentez;
Vous me pourriez quitter comme vous la quittez.



SCENE V.

BELISE, TYRENE.

BELISE.

O Qu'il est satisfait et qu'il profite au change,
Soy-mesme il se punit, et m'offençant me vange.
Tyrene, qui mesprise est enfin mesprisé.

TYRENE.

Ie n'attendois pas mieux que d'estre refusé.
Ah! ie iure le Ciel, que s'il m'estoit possible,
Je me dégagerois de cette ame insensible.
Que ce cœur brûleroit de ses feux anciens,
Que ie m'enchainerois de mes premiers liens.

BELISE.

Ouy, si la chaine aussi t'estoit encor offerte,
Et si ie desirois de recouurer ma perte.
Mais ce soin me trauaille assez legerement,
Vn bien que chacun fuit se conserue aisement;
I'ay veu le peu d'estat qu'on fait de ton seruice,
Et ie ne crains pas fort qu'aucune te rauisse.
I'espreuue qu'il est vray que l'Amour n'a point d'yeux,
Ie reputois jadis mon destin glorieux,
Quand ton affection s'offroit à ma memoire,
Je croyois tout Lyon enuieux de ma gloire.
Que Tyrene escriuist, que Tyrene parlast,
Ie ne croyois iamais qu'vn autre l'esgalast.
Opinion bien fausse, et que ie n'ay plus euë,
Depuis que la raison m'a desillé la veuë.
Ie n'estime plus tant les charmes de ta voix,
Ie m'estonne bien plus de l'erreur où i'estois.
Mon ame s'est renduë à de foibles atteintes,
Tu galantises mal, et tu fais mal des pleintes.
Ne figurant pas mieux ta peine et ton souci,
Amarillis fait bien de te traitter ainsi.
Tu luy parlois de pleurs pour exprimer ta peine,
Mais cet abaissement est honteux à Tyrene.

TYRENE.

Espargne vn malheureux, et quelque qualité
Dont jadis ton esprit ait le mien enchanté.
Croy que tu pourrois peu sur cette ame inhumaine,
Qu'en mon lieu tu serois en vne mesme peine.
Elle n'estime rien que ses propres apas,
Venus sous mes habits ne la toucheroit pas.
On ne peut rien gagner sur cette ame insensible.

BELISE.

Et si ie luy plaisois?

TYRENE.

Tu ferois l'impossible.

BELISE.

Si tu veux en auoir les diuertissemens,
Tu n'as qu'à m'enuoyer vn de tes vestemens.

TYRENE.

Ie t'en fais present d'vn dont l'estoffe esclatante
Doit estre auantageuse à ta beauté charmante;
Sa broderie est riche, et iette des esclats
Qui pourront rehausser celuy de tes apas.

BELISE.

Tu riras de la feinte, et ie suis assez vaine
Pour esperer l'honneur de flechir l'inhumaine
Sous le nom de ton frere, et sous celuy d'amant,
Ie perceray son cœur plus dur qu'vn diamant.
Ie n'arriuay qu'hier, et n'estant pas connuë,
Il m'est aisé de feindre, et de tromper sa veuë.

TYRENE.

Ce diuertissement ne peut estre que doux,
De voir Cleonte Amant, et Tyrene jaloux.
Mais apres cet effet, que ie treuue admirable,
Tu ne me seras plus qu'vn objet adorable;
De tes vœux dépendra tout mon contentement,
Et ie mépriseray l'Amante pour l'Amant.

BELISE.

Ie ne t'oblige à rien, et fais cette entreprise,
Sans dessein que ton cœur me rende sa franchise.
Ne dis point qui ie suis aux beautez de ce lieu,
Et m'enuoye vn habit.

TYRENE.

Dans vn moment.

BELISE.

Adieu.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TROIS SATYRES.

Le 1. Satyre.

AS-tu veu dans ce fond ces deux belles Bergeres?

2. Satyre.

Trop pour leur interest, fussent-elles legeres
Plus que les ieunes Dains qu'en courant i'atterray,
Auant qu'il soit long-temps ie les atraperay.

3. Satyre.

Pour se mieux délasser, au bord d'vne fontaine,
De se lauer les pieds elles prenoient la peine;
Et lors que librement, et sans penser à nous,
Elles se retroussoient iusques sur les genoux,

Ie voyois vne cuisse aussi blanche, aussi ronde
Que iamais la Nature en forma dans le monde.
O quels friands morceaux pour les Princes des bois!
O qu'ils sont delicats! i'en léche encor mes dois.

2. Satyre.

De l'endroit où i'estois, i'ay veu d'autres merueilles.
Ah! ah! pour m'écouter vous dressez les oreilles.
J'ay veu, i'ay veu, i'ay veu par le reflais de l'eau,
Si ie ne suis trompé, quelque chose de beau.

3. Satyre.

A t'entendre parler tu n'en as veu que l'ombre,
Moy i'ay veu tout à nud des Beautez en grand nombre.
Qu'elles auoient d'apas! mais c'estoit de la chair
A qui pas vn de nous n'auroit osé toucher.

1. Satyre.

Ie me doute de qui.

3. Satyre.

Des Nimphes de Diane
Que ie voyois baigner, monté sur vn platane.
Ah! depuis Acteon le prophane mortel,
J'oserois bien iurer qu'on n'a rien veu de tel.

C'estoit dans vn ruisseau dont l'eau tranquille et claire,
A ces ieunes beautez sert d'hostesse ordinaire.
Là ie voyois à nud montrer de si beaux corps,
Que me deust-on changer en vn Cerf de dix cors
Et les chiens, de ma peau, se deussent-ils repaistre,
I'irois les voir encor, s'ils y deuoient paroistre.

1. Satyre.

Compagnon, si la troupe alors t'eust apperceu,
De nouueaux cornichons ton front seroit bossu.
Ah! que de coups de poing! ah! que de coups de gaules
Auroient bien applany le poil de tes espaules.

3. Satyre.

L'vne qui sur le bord marchoit comme à tastons,
Laissant ses vestemens montroit ses beaux tetons,
Et, touchant de son pied cette onde cristaline,
Faisoit voir au grand iour vne jambe poupine,
Vne cuisse bien faite, vn ventre potelé,
Pour qui nostre Dieu Pan luy-mesme auroit brûlé;
Ie dis comme vn tison fait d'vne vieille souche.

2. Satyre.

Tu me fais enrager, l'eau m'en vient à la bouche.

3. Satyre.

L'autre, qui sur le ventre en grenouille nageoit,
Retiroit ses deux bras, et puis les alongeoit,
Et parfois soufflant l'eau d'une bouche vermeille,
Folastroit d'vne grace à nulle autre pareille,
Et dans ses beaux cheueux attiroit les zephirs,
Et faisoit souleuer mille amoureux soupirs.

1. Satyre.

Cette peinture est belle et, ie te prie, acheue.

3. Satyre.

Vne autre toute nuë estoit dessus la greue,
Mais assise en posture à te faire pitié,
Car elle se tiroit vne espine du pied,
Vne jambe assez haut sur sa cuisse croisee,
Et qui...

1. Satyre.

Ah! ie t'entens; estoit bien disposee.

3. Satyre.

Vne autre s'allant seoir sur vn prochain gazon
S'essuyoit en tous lieux, comme c'est la raison.

Ah! qu'elle auoit d'apas! ah! que de belles choses,
Tout son corps n'estoit fait que de lys et de roses.
Vn certain vermillon, dont l'éclat estoit doux,
Coloroit tendrement sa fesse et ses genoux.

2. Satyre.

Ouf! arreste-toy là; n'en dis pas dauantage,
Tu me ferois creuer d'vne amoureuse rage.
Ah! que n'estois-je là; ie l'eusse prise au corps,
Eussay-je deu souffrir vn million de morts.
Dans le plus fort du bois ie vous l'aurois fourée,
Comme vn Renard qui prend vne poule égarée
I'aurois eu le plaisir de contenter mon feu.

3. Satyre.

C'est le fils de Luxure, ou du moins son Neveu.

1. Satyre.

Pour les plaisirs d'amour, il est insatiable.

3. Satyre.

Pour estre si petit, il est ribaut en Diable.

2. Satyre.

Pour vous, honnestes gens, à vous bien regarder
Quelqu'vn vous donneroit vne fille à garder;

On n'a qu'à remarquer vos mines et vos gestes,
On vous prendra tous deux pour bouquins fort modestes.

3. Satyre.

Mais il faut revenir enfin à nos moutons,
Ces filles vont partir, marchons et nous hastons.

1. Satyre.

Si nous les atrapons, pour contenter nos flames,
Comment en ferons-nous, nous n'auons que deux femmes
Pour trois.

3. Satyre.

Dessus ce poinct il sera debatu;
Nous pourrons, les ayant, tirer au court festu;
La plus petite paille ira chercher fortune;
Et les deux plus heureux en prendront chacun vne.

2. Satyre.

Il n'est point de festu, de paille, ou de hazart,
Nous nous gourmerons bien, ou i'en auray ma part.

3. Satyre.

Il faut prendre, deuant, ces Animaux sauuages,
Puis, apres, de leurs peaux nous ferons les partages.
Allons de ce costé.

1. Satyre.

Courons, quelqu'vn nous suit;
Quelque fâcheux Berger prés de nous faict ce bruit.



SCENE II.

AMARILLIS, DAPHNÉ.

AMARILLIS.

POurquoy m'accusez-vous de trop de retenuë?
Ie ne déguise rien, i'ay l'humeur ingenuë.
Qui peut, si ce n'est vous, cherir mes interests?
Et qui doit que ma sœur partager mes secrets?

DAPHNÉ.

Quelque si libre humeur dont vn esprit puisse estre,
Il est bien malaisé qu'il fasse tout parestre;
Toujours quelque secret se reserue au dedans,
Qui mesme n'est pas sceu des plus chers confidens.
Mais sur tout en amour la plus libre est secrette,
Et comme elle est aueugle, elle est aussi muette.
On ne s'ose fier à son meilleur ami,
Et le cœur le plus franc ne s'ouure qu'à demi.

Posseder tant d'attraits, estre si recherchee,
Captiuer mille esprits, et n'estre point touchee,
Ha ma sœur! pensez-vous qu'on le puisse estimer?
Le Ciel vous a-t'il faite incapable d'aimer?
Euitez-vous les coups dont toutes sont blessees?
Et n'eustes-vous iamais de pareilles pensees?
L'Amour est vn Archer qui n'a iamais failli,
Si le cœur ne se rend quand il est assailly,
Il prend vne autre voye, il le force, il le blesse,
Et l'orgueilleuse enfin reconnoist sa foiblesse.

AMARILLIS.

Il est maistre des cœurs qui se laissent dompter,
Mais quand on le veut fuyr, on le peut éuiter.

DAPHNÉ.

Ce Dieu, comme il luy plaist atteint les plus cruelles:
On prend la fuite en vain; ma sœur, il a des ailes.

AMARILLIS.

Mais les ailes qu'il a sont courtes quand il naist,
Cet enfant vole-t'il, foible encor comme il est?

DAPHNÉ.

On ne sent pas l'Amour au poinct de sa naissance,
Et qui ne le sent pas, ne craint point sa puissance.

AMARILLIS.

Mais alors qu'on le sent, on l'éuite aisément.

DAPHNÉ.

Alors il sçait voler, on s'enfuit vainement.

AMARILLIS.

Aussi n'ay-je iamais sa force méprisee,
Et mon ame à ses traits est toute disposee.
Mais de les preuenir, les prendre en son carquois,
Et, de ma propre main, me ranger sous ses loix,
Qui me voudroit, ma sœur, conseiller de le faire,
Ne me donneroit pas vn aduis salutaire.
J'appreuue qu'vn esprit mette les armes bas;
I'appreuue mesme aussi qu'il ne se rende pas.
Ie n'aimeray iamais, qu'Amour ne m'ait blesssée,
Si ie luy dois ceder, i'y veux estre forcee.

DAPHNÉ.

Aduoüez toutefois que parmy tant d'Amans
Qui reuerent en vous des attraits si charmans,
Il s'en treuue quelqu'vn qui vous plaist dauantage,
Et dont plus volontiers vous agreriez l'hommage.

AMARILLIS.

Philidas vaut beaucoup.

DAPHNÉ.

Que ses attraits sont doux.

AMARILLIS.

Mais ie le voy qui vient; ma sœur, retirons-nous.

DAPHNÉ.

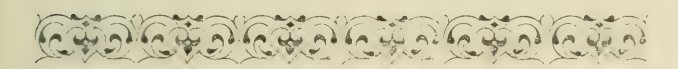
Craignez-vous son abord?

PHILIDAS.

Ie la voy l'inhumaine.

DAPHNÉ,
à Philidas.

Ie trauaillois pour vous; mais i'ay perdu ma peine.



SCENE III.

PHILIDAS, CELIDAN.

PHILIDAS.

HElas! cruel amy, que ma douleur te plaist!
Void comme elle me fuit, l'insensible qu'elle est!
Et tu dis que le temps la rendra plus traitable,
Tu differes l'arrest de mon sort lamentable,

Tu me retiens le bras, tu differes ma mort,
Tu connois, Celidan, si ie me plains à tort.

CELIDAN.

Philidas, elle est fille, et la fille est changeante;
Nous la verrons vn iour t'estre plus indulgente,
Le temps amollira ce courage inhumain,
Elle fuit auiourd'huy, tu l'atteindras demain.
Ne l'auoir pas suiuie est vn pas pour l'atteindre,
Si tu la veux fléchir, il faut mieux te contraindre.
Tn ne sçais pas bien l'art qui la peut engager.

PHILIDAS.

Enseigne-le moy donc, si tu veux m'obliger.

CELIDAN.

Il faut paroistre froid pour toucher les Bergeres,
Et montrer à leurs yeux des blessures legeres.
Ce sexe que toujours nous auons respecté
A tiré son orgueil de nostre humilité;
Et si nous paroissions plus hommes et plus graues,
Ces superbes vainqueurs deuiendroient nos esclaues;
Et si nous les traitions d'vn air indiferend
Nous rendroient tous les soins qu'en nos iours on leur rend.

PHILIDAS.

Mais comment estouffer la plainte quand on brûle?
Quiconque n'ayme pas aisément dissimule.
Toy-mesme auec ton art n'és-tu pas enchainé?
Te peux-tu garantir des beaux yeux de Daphné?

CELIDAN.

Ie me peux excuser sur son merite extréme.

PHILIDAS.

L'Amant de son Amante en dit toujours de mesme.
Croy-moy, cher Celidan, alors qu'on ayme bien
La feinte est mal-aisee, et ne nous sert de rien.
Pour moy ie souffre trop, ie ne m'en sçaurois taire.

CELIDAN.

Flatte donc cette ingratte, et tasche de luy plaire;
Fais des vers sur son teint, son esprit et sa voix,
Puisque c'est le dessein qui t'ameine en ces bois,
Ne crains point de faillir, ny de perdre ta peine,
On n'estime auiourd'huy que les fruits de ta veine.

PHILIDAS.

Il est vray que i'ay l'art de flatter qui me plaist,
Ie peints, quand bon me semble, vn œil plus beau qu'il n'est.

Ie dore des cheueux, et ma plume se iouë
A noircir vn sourcil, à farder vne iouë.
I'ay toujours de la neige, et quelquefois i'en mets
Sur vn sein qui n'en eut, et n'en aura iamais.
Ie preste à qui ie veux des œillets et des roses,
Ie donne de l'éclat aux plus communes choses,
Et i'ay fait estimer cent visages diuers
Qui n'auoient toutefois rien de beau qu'en mes vers.
Mais tout est au dessous de sa beauté parfaite :
Ma Muse en ce trauail est timide et muette,
I'admire les effects de cet œil mon vainqueur
Qui me glace la veine et m'échauffe le cœur.
Toujours le premier mot a ma plume arrestee,
Ie l'ay mille fois prise, et mille fois quittee,
Mon iugement s'égare en ses moindres appas,
I'écriray toutefois, mais ne t'éloigne pas.

CELIDAN.

J'attendray cependant en ce lieu frais et proche,
Mais voy si tu n'as point quelques vers en ta poche,
Ie me diuertiray par ce doux entretien,
Ie ne puis estimer de stile que le tien.

Celidan lit.

Rochers, effroyables desers,
Où de la beauté que ie sers

Ie fais des plaintes inutiles,
Mon mal prés d'elle a toujours empiré,
Et vos sablons ne sont pas si steriles
Que mon mal est desesperé.

Mes esprits sont tous languissans,
Mes foibles et timides sens
N'ont plus de clarté ny de force,
Et mon malheur est sans comparaison,
Depuis qu'Amour a semé le diuorce
Entre mon Ame et ma Raison.

Tous remedes sont superflus,
Et rien ne me console plus
Au fort d'vne douleur si grande,
Si dans mon mal i'ay quelque reconfort,
Absolumeut il faut que ie l'attende
D'Amarillis ou de la mort.

Mais ie crains qu'apres mon trépas
Au milieu des Ombres là bas
Son Amour encor me poursuiue;
Objet Celeste, au iugement de tous,
Soit que ie meure, ou bien soit que ie viue,
Ie veux toujours brûler pour vous.

Que ces vers sont coulants, ô l'admirable veine,
Il en a déja fait plus de vingt d'vne haleine,

As-tu bien reussi?

PHILIDAS.

Jamais pauure rhimeur
N'eut tant d'ambition, et moins de bonne humeur.
I'ay fait ce peu de vers depuis que ie trauaille,
Escoute si i'ay rien imaginé qui vaille.

STANCES.

Diuine Amarillis, honneur de nos Bergeres,
Moderez tant soit peu la rigueur de vos loix,
Si dans ma passion l'excez de mes miseres
Ne m'interdisoit point l'vsage de la voix,
I'éleuerois si haut vos beautez sans exemple,
Que vous auriez vn Temple.

Vostre nom qui tousiours occupe ma memoire,
Pourroit pompeusement éclater dans mes vers,
Et rien n'empescheroit le bruit de vostre gloire
D'estonner nostre siecle et remplir l'Vniuers,
Aimez-vous mieux ma mort, ô beauté trop aimee!
Que vostre Renommee?

S'il faut que mon trépas contente vostre enuie,
Auant qu'il soit long temps ie feray voir à tous,
Que i'ay pris iusqu'ici quelque soin de ma vie,
A dessein seulement de l'employer pour vous.
Mais s'il faut qu'vn beau coup finisse ma misere,

Mon amour me fournit mille pensers diuers,
Et ie n'en puis treuuer pour acheuer ces vers.

CELIDAN.

Ce stile est au dessus de ton stile ordinaire,
Ie me vais retirer de peur de te distraire;
Acheue, cher amy, c'est trop bien commencé,
Ce feu grand et subtil est aussi-tost passé.

PHILIDAS,
seul.

Quitte, triste Berger, ce penible exercice,
De tes pleurs seulement escris ton iniustice.
Seuls ils peuuent preuuer tes transports innocens;
Seuls ils peuuent parler des ennuis que tu sens.
Et c'est bien vainement qu'vn malheureux presume
De fendre vn cœur si dur auec des traits de plume.
Arbres, soyez atteints au recit de mes maux,
Est-il quelque martire esgal à mes trauaux?
Mais que mon œil est las de souffrir la lumiere,
Quel assoupissement me ferme la paupiere?
Dieux! appellans mon ame en cet heureux sommeil
Accordez à mes yeux vn dormir sans réueil.

Il s'endort.



SCENE IV.

AMARILLIS, DAPHNÉ, PHILIDAS.

AMARILLIS.

DIeux! que ces importuns ont peu de complaisance,
Et qu'il est mal-aisé d'éuiter leur presence.
Ma sœur, n'y sont-ils plus?

DAPHNÉ.

Ouy, ie les voy là bas.

AMARILLIS.

Adieu.

DAPHNÉ.

Reuiens, ie ris, et ie ne les voy pas.

AMARILLIS.

Je m'aime auiourd'huy seule, et si pas vn se montre...

DAPHNÉ.

Dieux! quelle peur as-tu?

AMARILLIS.

Celle de leur rencontre.

DAPHNÉ.

Philidas te déplaist, cruelle, tu le fuis.

AMARILLIS.

Par fois selon l'humeur et le temps où ie suis,
En de certains momens i'aime d'ouyr sa plainte,
Je luy répons des yeux, et ie flatte sa crainte;
Ie vante son esprit, i'estime ses discours;
Mais cette belle humeur ne dure pas toujours.
I'abhorre bien souuent vn si triste langage,
Et quelque Amant plus gay me plairoit dauantage.

DAPHNÉ.

Tu le peux rendre tel.

AMARILLIS.

Comment?

DAPHNÉ.

Par la pitié.
Paye ce que tu dois à sa chaste amitié;
Ie le paye à l'amour que son ami me porte;
Imite mon humeur, traite-le de la sorte.
Celidan autrefois n'estoit pas si ioyeux,
Alors que ie treuuois son abord ennuyeux.

Mais ie voy Philidas sous cet espais feüillage;
Voy comme les ennuis ont changé son visage;
Le Ciel ferme ses yeux pour arrester ses pleurs,
Et tu ne seras pas sensible à ses douleurs?
Lis ces vers qu'il t'adresse.

AMARILLIS.

O Dieux! cette importune
M'imputera toujours ma mauuaise fortune.

DAPHNÉ.

Et bien ie les vais lire; au moins en ma faueur
Escoute seulement.

AMARILLIS.

Dépesche donc, ma sœur.

Daphné lit.

Diuine Amarillis, honneur de nos Bergeres,
Moderez tant soit peu la rigueur de vos loix,
Si dans ma passion l'excez de mes miseres
Ne m'interdisoit point l'vsage de la voix,
I'éleuerois si haut vos beautez sans exemple,
Que vous auriez vn Temple.

DAPHNÉ.

Il faut ouyr le reste.

AMARILLIS.

Fais viste, ou ie te laisse.

DAPHNÉ.

Qu'elle sçait bien cacher le tourment qui la presse.

Vostre nom qui sans cesse occupe ma memoire,
Pourroit pompeusement éclater dans mes vers,
Et rien n'empescheroit le bruit de vostre gloire
D'estonner nostre siecle, et remplir l'Vniuers.
Aimez-vous mieux ma mort, ô beauté trop aimée!
Que vostre Renommee?

S'il faut que mon trépas contente vostre enuie
Auant qu'il soit long temps ie feray voir à tous
Que i'ay pris iusqu'ici quelque soin de ma vie,
A dessein seulement de l'employer pour vous.
Mais s'il faut qu'vn beau coup finisse ma misere,

Voy-tu comme ta grace a touché ses esprits,
En composant ces vers, le sommeil l'a surpris.
Par deux mots adioustez, tu peux finir sa peine,
Et perdre en le sauuant le tiltre d'inhumaine.

AMARILLIS.

Escris-les de ta main.

DAPHNÉ.

La tienne l'a blessé.

Donne donc, i'écriray.

DAPHNÉ.

Quoy?

AMARILLIS.

Qu'il est insensé,
Qu'il a peu de raison d'aimer ce qui le blesse,
Que mon peu de dessein témoigne sa foiblesse.
Enfin.

DAPHNÉ.

N'acheue pas, donne-moy cet escrit.
Bons Dieux! on ne peut rien sur ce farouche esprit.

AMARILLIS.

Qu'y mets-tu?

DAPHNÉ.

Qu'il espere.

AMARILLIS.

Esperances friuoles.

DAPHNÉ.

Et si ie te veux faire aduoüer ces paroles,
Ie veux à cet amant procurer ta pitié.
Ie gaigneray ta hayne, ou luy ton amitié.

Ie iure à ton humeur vne eternelle guerre;
Cruelle, as-tu dessein de dépeupler la terre?
Et seras-tu constante en ce rigoureux poinct
De blesser tous les cœurs, et de n'en guérir point!
Espere-tu du prix à ta froideur extreme?
Et vaux-je moins que toy pour aduoüer que i'aime?

AMARILLIS.

L'Amour te paye-t'il du soucy que tu prends
De le rendre adorable aux cœurs indifferents?
Te charge-tu du soin d'establir son empire?
Ta voix peut-elle plus que les traits qu'il nous tire?
Si i'aimois Alcidor, il devroit son secours
A ses propres appas, et non à tes discours,
Son pouuoir t'est suspect, prenant pour luy les armes.
Et pensant l'obliger tu fais tort à ses charmes,
Son humeur seulement a de puissans appas,
Et peut plus que ta voix.

DAPHNÉ.

Et tu ne t'y rends pas?

AMARILLIS.

En voudrois-tu jurer?

DAPHNÉ.

Oüy, si ie te dois croire.

AMARILLIS.

Il peut beaucoup sans toy, n'oste rien à sa gloire.

DAPHNÉ.

Qu'elle est dissimulée.

PHILIDAS,
réuant.

Ha! tu fais mon tourment;
Vn mot, belle inhumaine, vn regard seulement.

DAPHNÉ.

Il réue, escoutons-le.

PHILIDAS.

Ie pourrois toute chose,
Tu ne peux m'échapper, mais quoy que ie propose.

AMARILLIS.

Ie crains peu ce danger.

PHILIDAS.

Ie tremble à ton aspec,
Quoy? rien à mon amour? quoy? rien à mon respec?
Cruelle! oste-moy donc ta presence fatale,
Et ne m'oblige plus au tourment de Tantale.
Adieu, laisse-moy seul.

AMARILLIS.

Voy combien il me plaist,
Ie luy veux obeyr, tout endormi qu'il est.

DAPHNÉ.

Attendons son réveil.

AMARILLIS.

Pour moy ie me retire,
Et tu m'as obligee à beaucoup de martyre.
Mais i'aperçois Tyrene, et quelqu'vn qui le suit.



SCENE V.

TYRENE, BELISE sous le nom de CLEONTE, AMARILLIS, DAPHNÉ.

TYRENE.

Ie l'auise à propos, et le Ciel nous conduit.
Nous allions vous treuuer, agreez la visite
Que ce ieune estranger doit à vostre merite,
C'est mon frere en ces lieux arriué fraichement.

AMARILLIS.

Il m'oblige beaucoup.

DAPHNÉ.

O Dieux! qu'il est charmant!

CLEONTE.

Surpris, saisi, confus auprés tant d'excellence,
Mon meilleur compliment dépend de mon silence;
Ie voy d'vn œil charmé vos diuines beautez,
Et ie croy me treuuer en des lieux enchantez;
Dés que i'ay commencé de marcher sur vos traces,
Mon esprit enchanté vous a pris pour les Graces;
Vous auez leur mesme air, leur éclat, leur douceur,
Il ne s'y manque rien, que la troisiesme sœur.
Ce discours est fondé sur beaucoup d'apparence,
Puisque le nombre seul en fait la difference.

AMARILLIS.

Vous nous voulez railler par ce discours flatteur.

DAPHNÉ.

On le pourroit nommer l'agreable menteur.

CLEONTE.

Vous voir sans soupirer, cela n'est pas possible,
Ie ne suis pas de roche, et mon cœur est sensible.

Dieux! que mon frere a tort de m'amener icy
Pour perdre ma franchise, et gaigner du soucy.

TYRENE.

Ie vous l'auois bien dit.

CLEONTE.

Il est trop vray, mon frere,
Mais quoy, ie me tairay, de peur de vous déplaire.

AMARILLIS.

L'on treuue en vos discours de si charmans appas,
Que vous desobligez quand vous ne parlez pas.

CLEONTE.

Le silence sied bien aux bouches peu disertes;
Aux soupirs, malgré moy, mes levres sont offertes.

DAPHNÉ.

L'on ne peut dire mieux.

CLEONTE.

Mais ma timide voix
De vos commandemens prendra toujours des loix.

AMARILLIS.

Nous vserons toujours enuers vous de prieres.

DAPHNÉ,
bas.

Voici pour mes ennuis de nouuelles matieres.
Que ses yeux sont charmans, que sa voix a d'attraits!

AMARILLIS.

Nous souffrons le Soleil, et le logis est prés,
Vous plaît-il de le voir?

CLEONTE.

Acceptez ma conduite.

TYRENE.

L'heureux effect! Amour fauorise la suitte.



SCENE VI.

PHILIDAS,
éueillé.

SOmmeil, heureux charmeur des ennuis que ie sens,
Pourquoy m'as-tu rendu la liberté des sens?
Helas! par ta faueur ie voyois ma Bergere,
Et tâchois d'adoucir son humeur trop seuere,
Et quoy que sa rigueur estouffast mon espoir,
Ie iouyssois pourtant du bonheur de la voir.

I'ay malgré ses efforts sa belle main pressee;
Cet agreable songe a flatté ma pensee;
De ce bien maintenant mes desirs sont priuez.
Mais, ô Dieux! quelle main a mes vers acheuez?
Mais s'il faut qu'vn beau coup finisse ma misere,
Et l'on a mis icy : *Non, Philidas, espere.*
Pourrois-je désormais voir le Ciel sans mépris,
Si la main de ma Belle auoit ces mots escrits?
Non, Philidas, espere; ô Dieux, le puis-je croire;
Puis-je sans vanité me donner cette gloire?
Non, quelqu'vn qui passoit touché de mon tourment
A ces vers acheuez par diuertissement.
Je ne me flatte point de ce bonheur insigne,
L'ozer imaginer, c'est en paroistre indigne.
I'espereray pourtant, et croiray que le sort
Se sert de ce moyen pour diuertir ma mort.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHILIDAS, AMARILLIS chante.

CHANSON.

MEPRIS, orgueilleuse fierté,
Nous auons assez disputé
Contre l'effort de tant de charmes,

Apres vn combat glorieux,
Amour, si ie quitte les armes,
Ie les rends au plus grand des Dieux.

PHILIDAS.

O diuine Chanson! mes vœux sont appreuuez.
Et sa diuine main a mes vers acheuez.

AMARILLIS continuë à chanter.

Ie sçay quel empire tu prens
Dessus les cœurs indifferens
Auec des soupirs et des larmes;

Apres tant d'efforts glorieux,
Amour, ie dois quitter les armes
Et les rendre au plus grand des Dieux.

PHILIDAS.

Abordons-la sans crainte; obligé desormais
A vous offrir des vœux, si ie le fis iamais.
Que ie baise à genoux cette main fauorable,
Qui vient de releuer l'espoir d'vn miserable :
Donc ces beaux yeux sont las de me voir soupirer?
Donc il m'est ordonné de viure et d'esperer,
Et comme vn doux vainqueur respecte sa conqueste,
Vous auez diuerti la mort qui m'estoit preste;
Ouy, ie vis, et i'espere vn destin plus humain,
Puis qu'il faut obeyr à cette belle main.

AMARILLIS.

Quoy? i'ay tracé ces mots? la croyance indiscrette!
Voyez comme aysément on croit ce qu'on souhaite,
Perdez vn peu, Berger, de cette vanité,
Et ne me loüez point de tant de charité.

Voulez-vous plus longtemps prolonger mon suplice?
Et vous repentez-vous d'vn acte de Iustice?
Suis-je trop peu discret pour cacher vos bienfaits?
Quand mesme vous rendriez mes desirs satisfaits?
Dieux! qu'à se declarer vne fille a de peine,
Vous ne deffendez pas qu'on vous nomme inhumaine,
Quand ie vous apellois sourde, ingrate et sans yeux,
C'estoit là vous donner des tiltres glorieux,
Vous trouuiez dss appas en mon sort lamentable,
Et vous vous offencez du tiltre d'equitable.
Vous n'osez auoüer vne bonne action,
Que vous auez renduë à mon affection.

AMARILLIS.

Ie n'en puis auoüer, ny mauuaise, ny bonne,
Ie n'ordonne la vie, et ne l'oste à personne.
C'est assez, Philidas, que chacun songe à soy,
Ie ne conserue point ce qui n'est point à moy.

PHILIDAS.

Amarillis pourtant a mon cœur en hostage.

AMARILLIS.

Elle vous rend à vous auecque vostre gage,

Vous sçauez mon humeur, ie fuis ces passions,
Et ie suy seulement mes inclinations.

PHILIDAS.

Quoy ? toujours insensible et sourde à mes prieres ?

AMARILLIS.

Toujours ferme et constante en mes humeurs premieres.

PHILIDAS.

Vn peu moins qu'autrefois.

AMARILLIS.

Toujours également.

PHILIDAS.

Philidas n'est pas sourd.

AMARILLIS.

Ny moy pareillement.

PHILIDAS.

Non, car vous m'entendez. Adieu, viuez heureuse,
Soyez impitoyable à ma peine amoureuse ;
Estouffez tout l'espoir qui me peut secourir,
Ie porte dans ma main le moyen de guerir.

Il s'en va.

AMARILLIS,
seule.

O Dieux! cet importun a ma voix entenduë
Alors que i'auoüois que ie me suis renduë.
Il a receu pour luy cette confession,
Et croit estre l'objet de mon affection.
Mais las! quoy que ie doiue à son amour extréme,
Il est bien abusé quand il croit que ie l'ayme.
Vn Amant bien plus rare occupe mes esprits,
Il me demande vn cœur qu'vn autre a déja pris.
Cleonte l'a forcé, mais auec tant de gloire
Qu'il n'a que d'vn moment acheté sa victoire,
Et qu'ayant iusqu'icy méprisé tant d'Amours
Ie me rends à l'appas de ses premiers discours.
Mais quelqu'vn vient icy. Mes plus cheres pensees
Par cet autre importun sont toujours trauersees.



SCENE II.

TYRENE, AMARILLIS.

TYRENE.

QVI vous rend si pensiue?

AMARILLIS.

Vn autre objet que vous.

TYRENE.

Alcidor, ou Tirsis.

AMARILLIS.

Non, vn objet plus doux.

TYRENE.

Pâris, ou Philidor?

AMARILLIS.

Non.

TYRENE.

Timandre, ou Geronde?

AMARILLIS.

Vous le pourriez trouuer, en nommant tout le monde.

TYRENE.

Que i'apprenne son nom, et mes vœux sont contens.

AMARILLIS.

Adieu, deuinez-le, ie vous donne du temps.
Vous pouuez y penser.

TYRENE,
l'arrestant.

Vn mot, belle Bergere,
Ie sçay que vous auez des bontez pour mon frere,
Et prens part à l'honneur qu'il a receu de vous.

AMARILLIS.

Ie l'estime beaucoup, en estes-vous jalous?

TYRENE.

Vous deuez auoüer qu'il est fort agreable.

AMARILLIS.

Il a l'esprit diuin, charmant, incomparable.

TYRENE.

C'est en dire beaucoup.

AMARILLIS.

Vous parlez froidement;
Il est la vertu mesme.

TYRENE.

En vn mot vostre Amant.

AMARILLIS.

Tyrene, parlez mieux. Vous rire, et me déplaire,

Ne sont pas les moyens d'auancer vostre affaire.
On arriue autrement à nostre affection
Que par la raillerie et l'indiscretion.
Il est vray que la mienne est vn but, où Tyrene
Auec tous ses efforts perdra toujours sa peine.

TYRENE.

Ie l'apperçois qui vient; ô Dieu! qu'il est charmant.

AMARILLIS.

Plus que vous.

TYRENE.

Ie le croy.

AMARILLIS.

Mais plus infiniment.

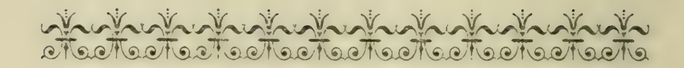
TYRENE,
s'en allant, dit à Cleonte.

On attend vostre veuë auec impatience.

CLEONTE.

Toy, tu fais l'orgueilleux, et tu fuis ma presence.

Tyrene se cache et les entend.



SCENE III.

AMARILLIS, CLEONTE.

AMARILLIS.

QVe Cleonte est chagrin!

CLEONTE.

Et qu'il l'est iustement.
Ha! sejour malheureux.

AMARILLIS.

Ha Dieu! quel changement!
Ces plaines que tantost vous auez tant prisees
Et que vous preferiez aux plaines Elisées,
N'ont-elles pas encor leur premiere beauté?
D'où vient à vostre humeur cette inegalité?

CLEONTE.

Que ce lieu soit charmant, qu'il soit incomparable,
Bergere, sa beauté m'est peu considerable;
Ce sont des appas morts, sujets au moindre vent,
Et qui touchent les yeux, sans passer plus auant;
Mais i'en treuue...

AMARILLIS.

Acheuez.

CLEONTE.

Helas! que puis-je dire?
Lors que ie veux parler, il faut que ie soupire.

AMARILLIS.

Que Cleonte sçait bien feindre des passions.
O Dieux! comme il contraint toutes ses actions.
Que la franchise est rare en ce siecle où nous sommes!
La feinte seulement est la vertu des hommes,
Sur tout l'art de tromper est frequent à la Cour;
Qui dit vn Courtisan, dit vn fourbe en amour.
L'vn pour se diuertir se fait vne Maitresse;
L'autre fait le galant pour montrer son adresse;
L'vn par coustume agit, l'autre par interest;
Enfin tous sont Amans, et si pas vn ne l'est.

CLEONTE.

Ne vous offensez point, diuin charme des Ames,
Ie ne vous diray rien de mes nouuelles flames.
Dans mes plus vifs accez ie ne me plaindray pas,
Et pour vostre repos i'éuiteray vos pas.
Je n'augmenteray point cette troupe importune
Dont vous tenez en main l'espoir et la fortune.

Je ne reclameray ny vos vœux, ny vos soins,
Ie sçauray mieux aimer, et le témoigner moins.
C'est desia trop parler. Dieux! quelle ardeur me presse!
Que mesme en promettant i'enfraigne ma promesse.

AMARILLIS.

Las d'exercer ailleurs cette eloquente voix,
La venez-vous, Cleonte, exercer dans ces bois?
Espargnez nos esprits, dont les mœurs inciuiles
Ont bien peu de rapport auec celles des Villes,
Et ne m'obligez point aux mesmes complimens
Que celles de Lyon rendent à leurs Amans;
Ils seroient mal fondez, et ie reçois les vostres
Comme vn propos commun que vous tenez à d'autres.

CLEONTE,
feignant de s'en aller.

I'ay promis de me taire, adieu. Mais quelque iour
On ne vous verra plus douter de mon amour.

AMARILLIS.

Non, non, encor vn mot; ô Dieux! qu'il sçait bien feindre,
On diroit qu'en effect son cœur se laisse atteindre.

CLEONTE.

Il est atteint déja, cruelle, et permettez,

Puis que ma voix vous plaît, et que vous l'écoutez,
Que i'atteste le Ciel et toute la Nature,
Que vous estes l'objet du tourment que i'endure,
Si vous n'auez causé la misere où ie suis,
Si vostre occasion ne fait tous mes ennuis,
Si ie connois que vous pour objet de ma peine,
Puissay-je estre des Dieux et l'horreur, et la haine?
Et qu'aprés mille maux vne eternelle mort
Fasse endurer mon ame, et déplorer mon sort?
Mais que ie pousse en vain d'inutiles paroles;
Vous tiendrez mes sermens pour des sermens friuoles!
Car on dit que les Dieux imposant des tourmens,
N'en ordonnerent point aux parjures Amans.

AMARILLIS.

C'est qu'ils n'en treuuent pas d'égaux à leur offence,
Et ce poinct seulement a borné leur puissance.
Aussi quel honneste-homme a ces crimes conceus?
Mais allons au logis discourir là-dessus;
Le Soleil en ces lieux ne laisse plus d'ombrage.

CLEONTE.

Que ie reçois d'honneur!

AMARILLIS.

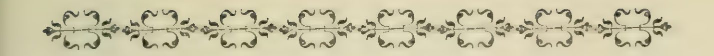
J'en reçois dauantage.



SCENE IV.

TYRENE,
seul, les ayant écoutez.

DIeux! auec quelle grace elle fait le transi,
La Bergere est touchee, et ie le suis aussi.
Il n'est rien de pareil à son rare merite,
Contre moy-mesme enfin, moy-mesme ie m'irrite.
Pesant ces qualitez d'vn esprit plus rassis,
I'aurois bien-tost changé mes roses en soucis,
Elle presideroit à ma flame amoureuse,
Et ma condition seroit beaucoup heureuse.
Mais que voudroit Daphné?



SCENE V.

DAPHNÉ, TYRENE.

DAPHNÉ.

Elle n'est pas icy.

TYRENE.

Que cherchez-vous?

DAPHNÉ.

Ma sœur.

TYRENE.

Elle a bien du soucy.

DAPHNÉ.

Et d'où luy prouient-il?

TYRENE.

D'Amour.

DAPHNÉ.

Qu'elle vous porte.

TYRENE.

Non, ie serois bien vain de parler de la sorte,
Car iamais vn regard, ny la moindre action,
Ne m'a fait esperer son inclination.

DAPHNÉ.

A qui donc?

TYRENE.

A l'objet le plus parfait du monde,
Dont l'esprit est charmant, la beauté sans seconde.
C'est à Cleonte, enfin.

DAPHNÉ.

Qui vous l'a dit?

TYRENE.

Leur voix;
Et tous deux fraichement ils sortent de ce bois.
Ces feüillages espais me cachoient à leur veuë,
Et i'ay fort clairement vostre sœur entenduë.

DAPHNÉ.

Qu'vn jaloux a de peine, il croit tout ce qu'il craint.

TYRENE.

Vos yeux vous diront mieux si son cœur est atteint.
Adieu; craignez vous-mesme vne pareille peine,
Puis qu'il a bien touché cette belle inhumaine.

DAPHNÉ.
seule.

O conseil inutile à mon cœur languissant!
On ne craint plus vn mal alors qu'on le ressent.
Cet aimable vainqueur a mon ame charmee;
O rigoureux malheur! ma sœur en est aymee,
Et sa rare beauté me deffend d'esperer
Le fruict de le cherir, et de le reuerer.



SCENE VI.

CELIDAN, DAPHNÉ.

CELIDAN,
la surprenant.

A Quoy pense Daphné?

DAPHNÉ.

Ie pensois à vous-mesme.

CELIDAN.

Que ie suis redeuable à ton amour extréme,
Combien tu fais d'efforts pour vn indigne Amant?
Et que peu de ton sexe ayment si constamment.

Mille font vanité du tiltre de parjure,
Ce nom est maintenant vne honorable injure,
Toutes changent sans honte, et ta seule beauté
A de l'auersion pour l'infidelité.
Mais ie ne te vois point en l'humeur ordinaire,
Et mesme, dés l'abord, i'ay semblé te déplaire.
T'importunay-je icy?

DAPHNÉ.

Ie ne m'y tiendrois pas.

CELIDAN.

Quelque soucy pourtant change ces doux appas;
Tu me vois à regret, veux-tu que ie le die?
Ie croy que ton Amour est vn peu refroidie.

DAPHNÉ.

Je rirois comme toy, mais vn mal de costé.

CELIDAN.

Dy que ton humeur souffre, et non pas ta santé.
On laisse rarement promener les malades;
Leurs chambres et leurs lits bornent leurs promenades,
Tu tiens les yeux baissez, tu parles froidement.

DAPHNÉ.

O le jaloux esprit!

CELIDAN.

Peut-estre iustement.

DAPHNÉ.

Adieu, mon mal s'accroist.

CELIDAN.

Ie te suy.

DAPHNÉ.

Non, demeure;
Permets-moy seulement de reposer vne heure,
Peut-estre en ce sommeil, mon mal s'appaisera.

CELIDAN.

Ie ne te quitte point.

DAPHNÉ.

Fay ce qu'il te plaira.

CELIDAN.

Je ne te suiuray point pour conter mon martyre.
Mais pour te garantir des aguets du Satyre,
Qui rôde effrontément tout à l'entour d'ici,
I'en ay tantost veu trois.

DAPHNÉ.

Je les ay veus aussi.

CELIDAN,
bas.

O Dieux! diuertissez les sujets de ma crainte,
Et ne trahissez pas vne amitié si sainte.

Fin du troisiesme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAPHNÉ, CLEONTE.

DAPHNÉ.

CLeonte a beau se plaindre, il a beau soupirer,
De son amour pourtant ie ne puis m'assurer.

CLEONTE.

Ie vous atteste, ô Dieux! Mais qu'est-il necessaire
De prouuer par sermens vne flame si claire?

DAPHNÉ.

Non, non, ne iurez point, et redoutez les Dieux.

CLEONTE.

La foudre que ie crains est celle de vos yeux.

DAPHNÉ.

Ie sçay que sur ce front des passions sont peintes,
Et ie connois par fois que vous poussez des pleintes.
Si ie croy vos discours, vous estes tout de feu.
Enfin, vous feignez bien, ou vous aymez vn peu.
Mais vous me repaissez d'vn espoir inutile,
Vous n'en aymez pas vne, ou vous en aimez mille.
Vous tenez à ma sœur de semblables discours.
Ie vous ay veu moy-mesme implorer son secours.

CLEONTE.

Si ma voix parle bien, mes regards parlent mieux,
Ou vous entendez mal le langage des yeux.
Luy iurant que ie sens des ardeurs si parfaites,
Mon œil vous dit-il pas que c'est vous qui les faites?
Alors qu'on ayme bien, souffre-t'on des témoins?
Craindrois-je qu'on nous vist, si ie vous aimois moins?
Non, ie ne tiendrois pas mon amour si secrette,
Et ie vous traiterois ainsi que ie la traite.

CELIDAN,
caché auec Philidas.

Dieux! qu'est-ce que i'entends?

PHILIDAS.

Vos affaires vont mal.

CELIDAN.

Prepare-toy, mon bras, à punir ce riual.

DAPHNÉ.

Cleonte, les effects prouueront vos promesses;
Faites-luy cependant vn peu moins de caresses;
Si vous l'aymez si peu, ne luy parlez point tant,
Elle a des qualitez à faire vn inconstant.
Toute froide qu'elle est, ie sçay qu'elle vous prise,
Et ne craindroit pas fort de me rauir ma prise.
Adieu.

CLEONTE.

Ie vous conduits.

DAPHNÉ.

Non, retournez chez vous,
Ne faisons point d'ombrage à cet esprit jaloux.

CLEONTE.

Ie vous obey donc.

CELIDAN.

Dieux! qui l'eust iugé d'elle!

DAPHNÉ,
s'en allant.

C'est me bien obeyr que de m'estre fidelle.

CLEONTE.

Ah Daphné! ie renonce au bien de la clarté,
Si rien est comparable à ma fidelité.



SCENE II.

CELIDAN, CLEONTE, PHILIDAS.

CELIDAN.

FAis-en voir vne preuue en montrant ton courage,
Mets l'épee à la main.

CLEONTE.

Quoy! deux? pas dauantage?
Contre Cleonte seul vous n'estes pas assez.

PHILIDAS.

Arreste, Celidan, nous sommes offencez,
Et prendre vn Caualier auec cet auantage,
Ce seroit laschement repousser vn outrage.
Il nous en faut vser auec moins de rigueur :
Son frere a témoigné qu'il est homme de cœur,
Il s'en pourra seruir, et le moindre interuale
Fera voir entre nous vne partie égale.

CELIDAN.

Il faut, ô Philidas, qu'il meure de ma main.

PHILIDAS.

Cela peut arriuer, mais ce sera demain,
Car vn tiers tel que moy ne vous peut laisser batre.

CLEONTE.

I'ay par fois déguainé contre deux, contre quatre;
I'ay donné, i'ay paré d'assez dangereux coups,
Non pas auec des gens si genereux que vous.

CELIDAN.

Que dis-tu, Philidas, de cette humeur altiere?

PHILIDAS.

Il paroist assez fier, et ne s'ébranle guere.

CELIDAN.

Il se mocque, il se ioüe, il se rit, Philidas.

CLEONTE.

Ie me ris, ie me ioüe en faisant des combas.

CELIDAN.

O le vaillant guerrier!

CLEONTE.

Ouy vaillant, mais modeste.

CELIDAN.

Cherche vn de tes Amis, nous ferons ce qui reste.

CLEONTE.

Vostre temerité s'appreste vn chastiment;
Je ne tire iamais ce fer impunément.

CELIDAN.

Ne te vante pas tant, si tu veux qu'on te croye.

CLEONTE.

Lors que i'entre en couroux, ie destruis, ie foudroye;
Tu devrois à genoux me demander pardon.

CELIDAN.

Est-il donc insensé? parle-t'il tout de bon?

PHILIDAS.

Ce sont traits d'vne humeur audacieuse et vaine.

CLEONTE.

Enfin, c'est trop railler, et vous laisser en peine;
Ie scay quelle raison excite ce couroux;
C'est l'effet, Celidan, de vos soupçons jaloux.
Daphné charme vostre ame, et sçachant qu'elle m'aime,
Croyez que ie responds à son amour extréme,
Mais qu'on me traite ainsi qu'vn lasche suborneur,
Comme vn homme sans foy, sans cœur, et sans honneur,
Si deuant que la nuict demain vienne à parestre...

PHILIDAS.

Le terme n'est pas long.

CLEONTE.

Ie ne vous fais connoistre
Que pour vostre interest nous auons gouuerné
L'esprit d'Amarillis, et celuy de Daphné.

PHILIDAS.

Comment à toutes deux vous contez des fleurettes?

CLEONTE.

Ouy, à toutes les deux, pour des raisons secrettes.

PHILIDAS.

Comment à toutes deux?

CLEONTE.

Vous vous troublez de rien,
Il est vray, Philidas, mais c'est pour vostre bien.

PHILIDAS.

Ah! Celidan, i'ay peine à souffrir cet outrage.

CELIDAN.

Lors que ie m'emportois tu t'es montré si sage.

CLEONTE.

Mais, qu'apprehendez-vous? Mettez les armes bas,
Vous deussiez souhaiter de la voir dans mes bras,
Vous benirez bien-tost mes soins et mon adresse,
Lors que vous receurez l'effect de mes promesses,
De ce mal apparent le bien vous sera doux,
En trauaillant pour moy ie trauaille pour vous.

PHILIDAS.

Ie ne puis rien comprendre en cet obscur langage.

CLEONTE.

Vous me dispenserez d'en dire dauantage.
Si vous les possedez serez-vous satisfaits,
Rien ne peut diuertir le dessein que i'en fais,
Vous serez obligez à ces heureuses feintes,
Et les remercimens succederont aux plaintes.
J'auray mis du remede à nos communs ennuis;
Vous loüerez mon esprit, et sçaurez qui ie suis,
Vostre mal et le mien également me touche,
La peur ne me met point ce discours en la bouche,
Si dans peu les effects ne surpassent vos vœux,
Vnissez vos efforts; et m'attaquez tous deux.

PHILIDAS.

Qu'en dis-tu, Celidan, le pouuons-nous bien croire?

CELIDAN.

A garder sa parole, il aura de la gloire;
Et s'il auient aussi qu'il ne la garde pas,
Il pourra rencontrer sa honte et son trépas.

CLEONTE.

I'accepte l'vn et l'autre en cas de perfidie.
Mais ne doutez tous deux de rien que ie vous die.



SCENE III.

CLEONTE, TYRENE.

CLEONTE.

AH ! comme tout succede à mon ardant desir,
Peut-on faire vne intrigue auec plus de plaisir?
Ah! Tyrene, tu vois vn homme de courage,
Qui pour tes interests dans les duels s'engage,
Et peu s'en est fallu que deux Amans jaloux
Ne soient venus sur moy des injures aux coups;
Tu deuois te haster, tu m'aurois secondée.

TYRENE.

Et la querelle enfin?

CLEONTE.

Nous l'auons accordée.
Admire mon esprit, reconnois mon pouuoir,
Ce n'est qu'vn en ces lieux que m'aimer et me voir,
Ie fay mille jaloux, et toutes vos Maitresses
Sont prodigues pour moy de vœux et de caresses,
Les esprits les plus froids se sont laissés dompter,

Tyrene est bien heureux, s'il s'en peut exempter.

TYRENE.

Ie le cede, Belise, à ton merite extréme.
Et crois que tu sçay mieux mon mestier que moy-mesme.
Tu traites mieux l'Amour auec moins de souci:
Mais Amarillis vient, sa sœur la suit aussi.

CLEONTE.

Adieu!

TYRENE.

Quoy? tu les crains; Dieux! que de retenuë!

CLEONTE.

Cette regle d'amour t'est encore inconnuë.
Ie trompe l'vne et l'autre, et toutes deux m'aimant,
Ie dois à toutes deux parler separément.



SCENE IV.

DAPHNÉ, AMARILLIS.

DAPHNÉ.

VOus ne méprisez plus l'amour ny son enfance;
Ie ne vous entens plus deffier sa puissance.
Vous aymez à resver, ce visage est changé,
Je m'abuse, ma sœur, ou l'Amour s'est vangé;
Et ne se fiant pas au pouuoir de ses charmes,
Cleonte son second a pris pour luy les armes.

AMARILLIS.

Je ne vous entens plus estimer vos liens,
Celidan n'a plus part en tous vos entretiens,
Vostre humeur chaque iour deuient plus solitaire,
Ie m'abuse, ma sœur, ou cette amour s'altere,
Et l'humeur de Cleonte a de certains appas,
Qui, si vous l'auoüez, ne vous déplaisent pas.

DAPHNÉ.

Il plaist à tout le monde.

AMARILLIS.

Il faut donc qu'il me plaise.

DAPHNÉ.

Mais, ne craignez-vous plus ce tyran de nostre aise,
Cet aueugle Demon, ce poison des esprits,
Dont les fausses douceurs vous estoient à mépris?

AMARILLIS.

Le craignez-vous, ma sœur?

DAPHNÉ.

I'ay franchy cet orage.

AMARILLIS.

Pour le franchir de mesme ay-je moins de courage?
Dois-je auoir en horreur ce que vous approuuez?
Et ne pourray-je pas tout ce que vous pouuez?

DAPHNÉ.

Pourquoy donc mille Amans, qui vous ont tant aimee,
N'ont-ils rien profité?

AMARILLIS.

Vous m'en auez blâmee,

Vous me peigniez l'Amour plein d'appas et d'attrais,
Ie vous croy maintenant, et ie cede à ses trais.

DAPHNÉ.

Ainsi Cleonte enfin a vostre ame touchee,
Son merite vous plaist?

AMARILLIS.

En estes-vous fâchee?
Au moins ce choix est iuste, et mon cœur enflamé
N'en quitte point vn autre, apres l'auoir aymé.
Ie n'ay point d'autre Amant dont la flame fidelle
De ma premiere amour doiue estre le modelle;
Ie n'ay point engagé mes inclinations,
Le choix est libre encor à mes affections.

DAPHNÉ.

I'approuue ce dessein, et pense que vostre ame
Ne se peut ennuyer d'vne si belle flame,
I'estime comme vous ses rares qualitez.

AMARILLIS.

Vous les estimez tant, que vous les ressentez.

DAPHNÉ.

Non pas fort.

AMARILLIS.

Plus que moy.

DAPHNÉ.

I'aurois beaucoup d'affaires.

AMARILLIS.

Vous en auez aussi plus que les ordinaires,
Vous considerez trop toutes mes actions,
Et vous m'importunez de trop de questions,
Pourquoy m'espiez-vous?

DAPHNÉ.

O la folle créance!
Voyez combien l'Amour cause de deffiance,
Mais ne vous plaignez point, ie vous laisse en ce lieu.
Et ne vous suiuray plus.

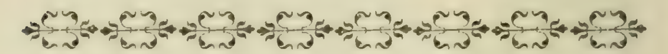
AMARILLIS.

Vous m'obligez. Adieu.

Estant seule.

Elle a beau se contraindre, on void en son visage
De sa nouuelle flame vn trop clair tesmoignage,

Depuis que cet Amant s'est fait voir en ces lieux,
Celidan l'importune, et desplaist à ses yeux,
Elle ne peut cacher le soucy qui la touche,
Son cœur à tous momens est trahi par sa bouche,
Et tant de questions font assez presumer
Le déplaisir qu'elle a de me le voir aymer.



SCENE V.

CLEONTE, AMARILLIS.

CLEONTE.

QVe ce teint est changé! quelle douleur vous presse?
Dieux! qu'est-ce que ie voy?

AMARILLIS.

Vous causez ma tristesse.

CLEONTE.

Quoy? vous suis-je importun?

AMARILLIS.

Vostre ciuilité
Ne peut iamais passer pour importunité,

Et l'on souhaite plus qu'on ne hait vos visites,
Depuis qu'on a conneu de vos rares merites.

CLEONTE.

Bergere, épargnez-moy, puisque les complimens
Doiuent estre bannis d'entre les vrais Amans.
Ma seule affection vous est considerable,
Et le moindre merite est au mien preferable:
Ie connois mes deffauts; pour me bien estimer
Auoüez seulement que ie sçay bien aymer.
I'ay peu de vanité, mais au soin de vous plaire
Il faut que tout me cede, et que tout me deffere.

AMARILLIS.

Vous promettez beaucoup.

CLEONTE.

Ie fais encore plus,
Mais tenez pour suspects ces propos superflus.
Doutez si ie vous ayme! ordonnez à mon ame
De prouuer à vos yeux cette immortelle flame.
Quel effect de valeur vous en peut asseurer?
Baiseray-je vos pas? vous faut-il adorer?
M'ouuriray-je le sein? sçauez-vous quelque signe
Qui prouuast mieux encor ma passion insigne?
I'attesterois en vain les hommes et les Dieux,
Je ne desire point de témoins que vos yeux.

J'en veux pourtant auoir vn autre témoignage,
A quelques pas d'icy, dans vn sacré boccage,
Où luit auec respect le clair flambeau du iour,
Est la fontaine enfin des veritez d'amour.
Là, de ce puissant Dieu les decrets equitables
D'vne soudaine mort punissent les coupables,
Ie croy qu'Amarillis y conduisant vos pas,
Aprés tant de sermens, ne vous expose pas.

CLEONTE.

Si la fidelité se fait voir dans cette onde,
La mienne y paroistra la plus belle du monde,
Iusqu'à l'heureux moment de l'assignation,
Accordez quelque gage à mon affection,
Ce bracelet me charme; oseray-je le prendre?
Ce soir au rendez-vous ie promets de le rendre.

AMARILLIS.

Vous me le rendrez donc?

CLEONTE.

Faueur digne d'vn Dieu,
Ie n'y manqueray pas.

AMARILLIS.

Ie vous en prie.

CLEONTE.

Adieu.
La Bergere qui vient est à mon autre Amante.



SCENE VI.

CLIMANTE, CLEONTE.

CLIMANTE.

IE vous cherchois par tout.

CLEONTE.

Que me voudroit Climante?

CLIMAMTE.

Vous donner cette Lettre.

Lettre de Daphné à Cleonte.

CLEONTE
lit.

CLeonte, si tu veux me plaire extremement,
Accorde moy, ce iour, le bien de ta presence,
Ma priere t'oblige à cette complaisance,
Ie veux t'entretenir vne heure seulement.

I'iray me rendre seule au bord de la fontaine,
Afin de m'asseurer de ton affection;
Là, si comme mes feux ton amour est certaine,
Tu me la preuueras par ta discretion.

Il continuë.

Adieu, ie l'iray voir.

CLIMANTE.

Il faudroit que ce fust à sept heures du soir,
Comme entre chien et loup, enuiron sur la brune.
Mais ne negligez pas vostre bonne fortune;
Bien que vous soyez ieune, auec beaucoup d'appas,
On void de vos pareils qui pourtant n'en ont pas.
Enfin, dans ce bonheur, soyez discret, fidelle,
Et couurez bien sur tout l'honneur de cette belle.
Prenez bien garde à tout.

CLEONTE.

Ie n'y manqueray point.

CLIMANTE.

Soyez, ainsi qu'heureux, discret au dernier poinct.

CLEONTE.

Qu'vn facile moyen a leur ame abusée!
Que toucher vne fille est vne chose aisée!
Et qu'vn Amant bien fait a peu d'inuention
Quand il n'attire pas son inclination.
Si iamais i'eus suiet d'accuser la Nature
Estant ce que ie suis, c'est en cette auenture.

Ie suis leur seul espoir et leur vnique bien;
Ie leur promets beaucoup, et ne puis donner rien.



SCENE VII.

LES TROIS SATYRES.

2. Satyre.

Ie pense qu'vn Demon les cache à nostre veuë,
Et quand nous les voyons les couure d'vne nuë.

3. Satyre.

N'importe, Tyresie a dit que ie suis né
Pour prendre Amarillis.

1. Satyre.

Moy, pour prendre Daphné.

2. Satyre.

Et moy, quelque Prophete aussi grand que le vostre
Dit que i'auray le bien d'employer l'vne et l'autre.
Seul, ie les rangeray sous l'amoureuse loy.

1. Satyre.

Tout beau, c'est vn peu trop.

2. Satyre.

Ce n'est pas trop pour moy.

3. Satyre.

Mais garde Philidas, ce fou melancolique,
Qui frape comme vn sourd, et les coups qu'il applique
Sont de poids d'ordinaire, et fracassent les os.

2. Satyre.

Ce peril n'est pas grand pour vn homme dispos.

1. Satyre.

Déja plus d'vn Satyre en est sur la litiere.

2. Satyre.

Ayant trois pas d'auance, on ne le craindroit guere.

1. Satyre.

Mais il lance le dard plus de cinquante pas.

2. Satyre.

A luy seruir de but ie ne m'expose pas.

1. Satyre.

Tu crains peu Celidan, et les cailloux qu'il iette.

2. Satyre.

I'ayme peu ses cailloux, i'ayme peu sa houlette.
Mais s'il dormoit bien fort, apres vn bon repas,
En enleuant Daphné, ie ne le craindrois pas.

1. Satyre.

Ah! qu'il est dangereux pour les gens qui sommeillent.

2. Satyre.

Ah! qu'il est redoutable à ceux qui se réueillent.

1. Satyre.

L'autre iour, vn Berger te fit gaigner le haut.

2. Satyre.

L'autre iour, vn Bouuier t'époudra comme il faut.

3. Satyre.

Treue à tous ces discours, quitons la raillerie,
Et sur nostre dessein raisonnons ie vous prie.
Celles que nous suiuons iront voir en ce iour
La fontaine qui rend les veritez d'amour.

Coupons adroitement le chemin qu'elles prennent,
Elles s'écarteront des Bergers qui les meinent,
Lors, nous prendrons le temps pour les aller saisir,
Et puis apres cela nous aurons du plaisir.

2. *Satyre.*

Mais éguisons nos doigts; mais affilons nos pouces,
Moy, sur mon instrument, vous, sur vos flustes douces.

Fin du quatriesme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CELIDAN,
seul.

C'Est bien manquer, et meriter son mal
Que s'attendre en amour à son propre riual !
Qu'il me rende les vœux d'vne ingrate Maitresse
Me les ayant ostez ? ô la vaine promesse !
Il est adoré d'elle, et son intention
Est d'arriuer par feinte à sa possession.
Et puis apres l'honneur de cette iouyssance
Abandonner ces lieux, et vanter sa puissance,
Mais qu'il craigne l'effect de mon iuste couroux,
Et qu'il n'irrite pas vn amoureux jaloux.
Le voila qui sous-rit, puis change de visage.
Hé bien qu'auez-vous fait ? auancez-vous l'ouurage ?



SCENE II.

CLEONTE, CELIDAN.

CLEONTE.

IE fais tous mes efforts, mais ie trauaille en vain,
Elle demeure ferme en son premier dessein,
Ie blasme son humeur, i'excite sa colere,
Et par tous ces moyens, ie ne luy puis déplaire,
Ie vous plains de seruir cette ingrate beauté,
Pour moy sont les faueurs, et pour vous la fierté.

CELIDAN.

Ie ne puis plus aussi differer le supplice
Que mon iuste couroux doit à ton artifice,
Par ton inuention mes vœux sont méprisez,
Traistre, tu plains mes maux, et tu les as causez!

CLEONTE.

Ne vous hastez pas tant, vous entrez en furie,
Ce que ie vous ay dit n'est qu'vne raillerie,
Vous estes plus heureux que vous ne pensez pas,
Pour me remercier, mettez les armes bas,

C'est tenir trop long-temps vostre esprit en balance.
Ie connois vostre amour, i'en scay la violence,
Et veux que vous deuiez à ma compassion
Le fruit que vous aurez de vostre affection.

Montrant la lettre.

Voyez ce qu'en deux mots m'ordonne cette Belle,
Et receuez de moy ce que i'ay receu d'elle.
Allez la voir, ce soir, montrez-luy cet escrit,
Dites qu'vn prompt effect a changé mon esprit,
Qu'elle a tort de me croire et de se rien promettre,
Que moy-mesme en vos mains i'ay remis cette lettre.
Iurez-luy que ie ris de ses vœux superflus,
Ie confesseray tout quand vous en direz plus.
Iugez apres cela si Cleonte vous ayme,
Et si ie vous sers mieux que ie ne fais moy-mesme.

CELIDAN.

Que ie lise ces mots.

Il lit tout bas; ayant lu, il dit :

L'infidelle beauté!
Sans doute ie vous doy le bien de la clarté,
Et ie suis tout confus d'auoir eu la pensee
Que ma fidele amour fust par vous trauersee;
Ie ne sçaurois payer vn si rare plaisir.

CLEONTE.

Allez, il en faudra parler plus à loisir,

Il faut que Philidas apres vn long martyre
Arriue par mes soins à l'hymen qu'il desire ;
I'ay fait à cet Amant esperer du repos,
Il le merite bien. Mais il vient à propos.



SCENE III.

PHILIDAS, CLEONTE.

PHILIDAS.

ENfin sans m'abuser d'inutiles paroles,
Flatez-vous pas mon mal d'esperances friuoles?
Amarillis veut-elle appreuuer mes douleurs?
Et prendre enfin pitié de voir couler mes pleurs?

CLEONTE.

Vous pouuez esperer puisque tout vous succede,
Et qu'on a pour vos maux preparé du remede,
I'ay disposé son cœur à n'estimer que vous.
Vous causez maintenant ses pensers les plus doux,
Et vous verrez ce soir l'effect de ma promesse,
Si l'Amour vous permet assez de hardiesse.

PHILIDAS.

Pour seruir cette Belle il n'est point de danger
Où mon affection ne me fist engager;
Et les chastes ardeurs dont i'ay l'ame enflammee
Disposeroient ce bras â combattre vne armee.

CLEONTE.

La voyant au milieu des Lyons et des Ours,
Pourriez-vous l'en tirer, et conseruer ses iours?

PHILIDAS.

J'employrois mes efforts, et ie vaincrois leur rage,
Si la force et l'adresse égaloient mon courage.

CLEONTE.

Et si vous la voyez dans vn brazier ardent?

PHILIDAS.

Je m'irois exposer à cet autre accident.

CLEONTE.

Il est besoin de plus.

PHILIDAS.

De rien que ie ne fisse,

Pour elle ie voudrois franchir vn precipice.
Mais ne me celez rien, et m'ostez de soucy.

CLEONTE.

Amarillis ce soir vous attend seule icy,
Cette rare beauté cherit vostre seruage,
Et le soing que i'ay pris vous procure ce gage.

Luy donnant le bracelet.

Amenez seulement à l'assignation
L'Amour, la retenuë et la discretion.

PHILIDAS.

O Dieux! que dites-vous?

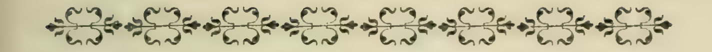
CLEONTE.

Que ie tiens ma promesse,
Seruez fidellement cette belle Maitresse.
Adieu, viuez content, et gardez ces cheueux.

Il s'en va.

PHILIDAS.

Si mon bonheur n'est faux, que ie vous doy de vœux!
Auoir tant obtenu de cette ame de roche;
Mais déia la soiree, et mon repos approche,
Attendant le bonheur de receuoir ses Loix
Allons resver vne heure au profond de ce bois.



SCENE IV.

AMARILLIS,
seule.

LE Ciel laisse à nos yeux paroistre ses Estoiles,
Et la Nuit sur la Terre a déployé ses voiles;
Il est déja bien tard, et mon fidel Amant
Pour marquer son amour viendra dans vn moment.
Dans ce miroir flotant, dedans cette fontaine,
Ie verray son image à costé de la mienne.
Là nos yeux à nos yeux des trais se lanceront,
Mes timides regards sans peur s'expliqueront,
Ie pourray sans parler luy dire que ie l'ayme,
Ces eaux m'exempteront de luy dire moy-mesme,
Cette onde luy peignant l'excez de mon ardeur,
Ne fera point de tort à ma chaste pudeur.



SCENE V.

LES TROIS SATYRES, AMARILLIS.

1. Satyre.

APres tant de trauaux il faut faire curee;
Courage, Amy, voicy nostre poule égaree.

AMARILLIS.

Infames, laissez-moy?

2. Satyre.

Nous ne vous laissons pas.

1. Satyre.

Vous auez beau crier, vous passerez le pas.

AMARILLIS.

Au secours, mes Amis! on m'enleue! on m'emporte!

3. Satyre.

Allons, il faut venir.

AMARILLIS.

Ah bons Dieux! ie suis morte.

1. Satyre.

Ah vous n'en mourrez pas, suiuez-nous promptement.



SCENE VI.

PHILIDAS, LES SATYRES, AMARILLIS.

PHILIDAS.

BOuquins, ie suis à vous! attendez seulement!
Vous mourrez de ma main, ou vous lâcherés prise.

2. Satyre.

Diable! de ce grand coup i'ay la hanche démise.

PHILIDAS.

Quoy? vous me resistez?

1. Satyre.

Peste! qu'il frappe fort,

3. Satyre.

Il se faut retirer.

1. Satyre.

Ha! bons Dieux! ie suis mort!

PHILIDAS.

Sans moy, belle Bergere, ils vous auoient rauie.

AMARILLIS.

I'auouë, ô Philidas, que ie vous doy la vie.
Mais quel si grand bonheur guidant icy vos pas
M'a presté ce secours que ie n'attendois pas?

PHILIDAS.

C'est l'effet seulement de mon obeissance,
Et vous ne m'en deuez nulle reconnoissance.
Mais que iugerez-vous de mon affection
M'estant treuué si tard à l'assignation?

AMARILLIS.

Quelle assignation?

PHILIDAS.

Vous semblez estonnee;
A l'assignation que vous m'auez donnee.

AMARILLIS.

Moy, ie vous ay donné quelque assignation?

PHILIDAS.

Et d'où vous peut venir cette confusion?

AMARILLIS.

Quoy! ie vous attendois?

PHILIDAS.

La chose est tres-certaine.

AMARILLIS.

En quel endroit encor?

PHILIDAS.

Au bord de la fontaine.
Soyez vn peu sensible aux rigueurs de mon sort,
Vous connoissez Cleonte, il m'a fait ce rapport.

AMARILLIS.

Et que vous a-t'il dit?

PHILIDAS.

Qu'à la fin mon martyre
Vous auoit disposee à l'Hymen où i'aspire.

AMARILLIS.

Vous croyez, Philidas, vn peu legerement;
Ie ne l'ay point chargé de ce commandement,
L'amour ne permet pas à vostre resverie
De discerner le vray d'auec la raillerie;
Cleonte vous gaussoit.

PHILIDAS.

Ces cheueux toutesfois
Me doiuent confirmer le rapport de sa voix,

Il a receu pour moy ce fauorable gage
Par qui vous témoignez de cherir mon seruage.

AMARILLIS.

Donnez que ie le voye.

PHILIDAS.

Il vient de vous.

AMARILLIS.

O Dieux!
Dois-je auoüer icy mon oreille et mes yeux?

PHILIDAS.

D'où naissent vos soupirs et vostre inquietude?

AMARILLIS.

Est-il vn crime égal à ton ingratitude?
Traistre! lâche Tyran de mes affections,
Tu reconnois ainsi mes chastes passions?
Barbare! indigne objet du sejour où nous sommes!
Peste de l'Vniuers! le plus méchant des hommes!

PHILIDAS.

O Dieux! qui rend ainsi vostre esprit furieux?
Pourquoy me donnez-vous ces noms iniurieux?

AMARILLIS.

Ie ne vous parle pas, i'adresse ces iniures
Au pire des mortels, au plus grand des parjures;

Qui meritoit le moins l'honneur de mon amour,
Et le plus beau pourtant qui respire le iour.



SCENE VII.

CLEONTE, TYRENE, AMARILLIS, PHILIDAS.

CLEONTE.

TV n'en peux plus douter, entens d'icy sa pleinte,
Et loüe auecque moy cette agreable feinte.

AMARILLIS.

Quelle rage est pareille à mon ressentiment?
Et qui me vangera de ce perfide Amant?
Si vous seruez, Berger, mon amour outragee,
Et si par vostre bras ie puis estre vangee,
Vous ne pousserez plus d'inutiles soupirs,
Mon inclination se range à vos desirs;
Vn hymen bien-heureux terminera vos pleintes,
Si comme ses ardeurs les vostres ne sont feintes,
Percez ce lâche sein que ie n'ay sceu blesser.

CLEONTE,
venant à elle.

Il m'obligeroit fort s'il s'en pouuoit passer.

AMARILLIS.

Quoy! tu parois encor, detestable parjure?
Et tu n'esperes pas qu'on venge mon injure?

CLEONTE.

Vous m'accusez à tort, adorable beauté,
Tyrene répondra de ma fidelité,
Jl est l'vnique objet de l'ardeur qui m'enflame,
Il possede tout seul et mon cœur, et mon ame.
Nos destins sont vnis par vn mesme lien;
Et si quelqu'vn m'attaque, il deffendra son bien.

AMARILLIS.

A-t'il perdu le sens?

CLEONTE.

Ouy, car i'ayme vn volage,
Qui trahissoit pour vous vne foy qui l'engage,
Mais il ressent enfin sa premiere amitié.

AMARILLIS.

Dieux! qu'il est insensé! croit-il estre Bergere?

CLEONTE.

Jugez-le par ce sein.

AMARILLIS.

O merueilleux mystere!
Qu'vne agreable feinte a nos yeux abusez!
I'excuse maintenant si vous me méprisez.

PHILIDAS.

O Dieux! qui l'eust pensé?

CLEONTE.

Pour bannir ma tristesse,
I'ay voulu dans ces lieux éprouuer mon adresse,
Et Tyrene doutoit sçachant vostre rigueur,
Que i'eusse assez d'attraits pour toucher vostre cœur.
Par diuertissement i'entrepris cette feinte,
Aduoüez, sans rougir, que vous estiez atteinte.
Mais quels sont vos desirs, ie ne puis rien pour vous,
Philidas vous promet des passe-temps plus doux,
Et par le doux lien d'vne ardeur mutuelle,
Vous deuez reconnoistre vn Amant si fidelle.

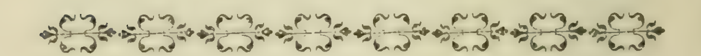
AMARILLIS.

Ie reçoy, Philidas, vostre cœur de sa main,
Vous n'accuserez plus ny rigueur, ny dédain,

Me voila disposee à vous rendre iustice,
Et vous deuez ce bien à ce doux artifice.
Adieu, retirons-nous, et viuons tous contens.

CLEONTE.

Il faut encor iouyr d'vn autre passe-temps.
Aimable Amarillis, si i'ay sceu vous surprendre,
De mes ruses Daphné n'a pas sceu se defendre,
Jl faut l'aller chercher.



SCENE VIII.

DAPHNÉ,
seule.

Ma sœur est endormie,
Et ie puis maintenant tromper cette ennemie,
Cleonte en cet instant se viendra rendre icy,
Afin de me conter son amoureux soucy.
I'entends du bruit, c'est luy.



SCENE IX.

CELIDAN, DAPHNÉ.

CELIDAN.

I'apperçoy cette Belle.

DAPHNÉ.

Cher Cleonte, est-ce vous?

CELIDAN.

Et vous m'estes fidelle,
Ie plais seul à vos yeux, vous m'aimez constamment?
Et ma jalouse humeur n'a point de fondement.

DAPHNÉ.

O Dieux! c'est Celidan!

CELIDAN.

Cleonte vient, méchante,
Afin de vous conter son amour violente,
Et pour vous diuertir i'ay deuancé ses pas,
Vous le verrez bien-tost, ne vous ennuyez pas.

DAPHNÉ.

Que dit cet insensé?

CELIDAN.

Faut-il que ie le die,
Le Ciel, ame sans foy, punit ta perfidie;
Cleonte s'est mocqué, ce vainqueur glorieux
Te fait seruir de fable aux Amans de ces lieux,
Il rit de tes faueurs, meprise tes caresses,
Et ne te daigne mettre au rang de ses Maitresses!
Le superbe qu'il est ne considere pas
Entre tant de beautez de si foibles appas,
Il te plaint en son cœur quand tu crois qu'il t'adore,
Voy cette Lettre.

DAPHNÉ.

O Dieux!

CELIDAN.

Et tu m'aimes encore?
Ie me plaignois à tort, la constante beauté!
O miracle d'amour et de fidelité!

DAPHNÉ.

Il t'a donné la Lettre?

CELIDAN.

Ouy, luy mesme, et ie iure,
L'esclat de tes beaux yeux qui m'ont fait cette iniure,
Et pensant obliger ma chaste affection
Il m'enuoye à sa place à l'assignation.
Fais estat maintenant du beau nœud qui t'arreste,
Voy s'il t'est glorieux de vanter ta conqueste,
Je l'apperçoy qui vient.



SCENE DERNIERE.

DAPHNÉ, CLEONTE, CELIDAN, TYRENE, PHILIDAS, AMARILLIS, LISIMENE, CLIMANTE.

DAPHNÉ.

Que i'arrache son cœur,
Et que ie foule aux pieds ce superbe vainqueur.

CLEONTE.

Qu'est-ce? que voulez-vous?

DAPHNÉ.

Ce que ie veux, infame?
Laissez, donnez ce fer, ou m'en arrachez l'Ame,
Mon affront vous plaist-il, et me déniez-vous
Le moyen d'alléger vn si triste couroux?

CLEONTE.

Quoy vous? est-ce vn affront que mon indifference?
Qu'est-ce qu'vn inconnu doit à vostre esperance?
Doy-je aimer à la fois mille ieunes beautez
Dont mes yeux sans dessein forcent les libertez?
Esperez-vous l'effect de mes vaines promesses?
Voulez-vous qu'vn seul homme épouse cent Maitresses?

TYRENE.

Dieux! qu'elle sçait bien feindre!

AMARILLIS.

Ah! ma sœur! c'est assez,
A voir de vains discours vos desirs trauersez,
Cleonte vous adore, et quoy qu'il dissimule,
L'effet vous prouuera le beau feu qui le brûle;
L'honneur de vos baisers est son bien le plns doux,
Et cette mesme nuict il couche auecque vous.

DAPHNÉ.

Ce qui vous seroit bon, ne l'offrez point à d'autres,
Et ne preferez point mes interests aux vostres.

AMARILLIS.

Quoy vos feux sont esteints? et vos fers sont vsez?

Ie l'accepteray donc si vous le refusez;
Çà! prenons cent baisers sur cette belle bouche,
Ie suis à vous, Cleonte, et vous offre ma couche.

DAPHNÉ.

Elle a perdu l'esprit! Dieux! qu'est-ce que i'entends?

AMARILLIS.

Je parle tout de bon.

TYRENE.

O le doux passe-temps!

CLEONTE.

Madame, i'ayme aussi cette rare merueille,
Et pour vos deux beautez mon ardeur est pareille,
Vous deuez toutes deux accorder à mes maux
De pareilles faueurs, et des plaisirs égaux.

DAPHNÉ.

Que dit cet insensé?

LISIMENE.

Dites cette insensee,
Reconnoissez l'erreur dont vostre ame est blessee,
Ce caualier est fille, et ce soir mesmement
Pourroit auecque vous coucher innocemment.

DAPHNÉ.

O Dieux! ie doute icy si ie voy la lumiere?

AMARILLIS.

Jl se faut consoler, i'ay failli la premiere,
Pour le mesme que vous nous l'auons estimé,
Certes vn tel Amant pouuoit bien estre aymé;
Vne faute si belle est toujours pardonnable.

DAPHNÉ.

Ie suis toute confuse! ô l'erreur agreable!
Excuse, Celidan, mon infidelité,
Ou bien de cette offence accuse sa beauté.

CELIDAN.

Ie rentre en ma prison sans en auoir de honte.

TYRENE.

Pour moy tous mes desseins retournent à Cleonte,
Ie ne troubleray plus vostre contentement;
Ie ne passeray plus pour importun Amant;
Mon cœur a pour Belise vne ardeur sans pareille,
Me pardonnez-vous pas, adorable merueille?
Nos parens là dessus nous donneront conseil.

LISIMENE.

Et bien esperiez-vous vn changement pareil?

PHILIDAS.

Ie vanteray par tout vostre feinte agreable.

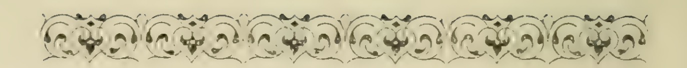
CELIDAN.

Lignon n'en a point veu qui luy soit comparable.

TYRENE.

Puisque ce doux effet nous comble de plaisirs,
Et que nostre bonheur esgale nos desirs,
Afin de couronner tant d'amoureux misteres,
Il faut, heureux Bergers, il faut, belles Bergeres,
Sur les Autels d'hymen, demain, au poinct du iour,
De cet euenement rendre grace à l'amour.

Fin du cinquiesme Acte.



Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace et priuilege du Roy donné à Roye, en datte du dernier Septembre, 1636. Et Signé, par le Roy en son Conseil, De Monceaux. Il est permis à Antoine de Sommauille Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre et distribuer vne piece de Theatre, de la composition du Sieur *De Rotrou,* intitulée *La Celimene,* durant le temps et espace de sept ans, à compter du iour qu'elle sera acheuée d'imprimer. Et defenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires et autres, de contrefaire ladite piece, ny en vendre ou exposer en vente de contrefaite, à peine de trois mil liures d'amende, et de tous ses despens, dommages et interests, ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres, qui sont en vertu du present extrait tenuës pour bien et deuëment signifiees, à ce qu'aucun n'en pretende cause d'ignorance.

Ledit Sommauille a associé au Priuilege cy dessus Augustin Courbé, aussi Marchand Libraire, pour moitié, suiuant l'accord à cet effet fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 10 Mars 1653.

Les Exemplaires ont esté fournis.



Notice sur Amarillis

Avant de chercher quelle est, dans l'œuvre commune de Rotrou et de Tristan, la part revenant à notre poète, jetons d'abord un rapide coup d'œil sur les diverses éditions d'*Amaryllis*.

Le texte, tel que je l'ai établi, est la reproduction fidèle de l'édition de 1653. Il existe, à la Bibliothèque nationale, une autre édition in-12, imprimée à Rouen et mise en vente à Paris, chez Guillaume de Luyne, en 1661; elle ne contient ni *Privilège*, ni *Achevé d'imprimer*. D'après M. Bernardin, une phrase assez embarrassée de Mouhy (*Journal du Th. fr.*, t. VII, *Dict. des Pièces*, p. 81 — *Bibl. nat., manuscr., f. fr.*, nº 9235) semblerait indiquer qu'il existe une autre édition in-12 d'*Amaryllis*, chez Antoine de Sommaville et Augustin

Courbé. Enfin, Brunet indique, à l'article *Rotrou*, une jolie petite édition in-12 de « l'*Amaryllis*, pastorale de Rotrou, jouxte la copie impr. à Paris chez Antoine de Sommaville, 1654 », qui serait sortie des presses de Fr. Foppens à Bruxelles.

La fastidieuse *Amaryllis* est bien peu l'œuvre de Tristan et beaucoup plus celle de Rotrou. Mais, cependant, des scènes entières, de nombreux vers remaniés appartiennent à notre poète. Il fallait donc, pour ne pas donner un ouvrage incomplet, imprimer cette pièce à la suite de son théâtre.

M. Bernardin qui, avec une amabilité charmante, m'a autorisé à reproduire ici de très intéressantes pages du chapitre qu'il a consacré à *Amaryllis*, dans son bel ouvrage sur Tristan, va nous dire ce qu'il faut penser des passages qui peuvent, en toute sûreté, être attribués à l'auteur de *Mariamne*.

« S'il y avait une pièce de Rotrou qui méritât peu l'honneur d'un rajeunissement et d'une reprise, c'était bien la *Célimène*, imbroglio vulgaire, sans étude de caractères et sans peinture de mœurs; pour juger de la nature et de la qualité de l'œuvre, il suffit de lire la courte, mais exacte analyse qu'en a donnée Viollet-le-Duc dans son édition des *Œuvres de Jean Rotrou* [1] (1820) :

1. T. II, p. 77.

« Florante aime Filandre, qui lui adresse des vœux;
« mais la vue de Célimène a bientôt rendu ce dernier
« infidèle, quoique cette belle reçoive fort mal sa décla-
« ration. Florante, jalouse à juste titre, attribue par
« ironie la froideur de Célimène au peu de moyens de
« plaire de Filandre; celui-ci, piqué, offre à Florante
« des habits d'homme, pour essayer si la conquête de
« Célimène est une chose si facile. Mais Florante, sous
« le nom de Floridan, touche en effet le cœur de Céli-
« mène, et sa déclaration est si tendre que Filandre, qui
« en est témoin, reprend pour elle ses premiers senti-
« ments. Les attraits de Florante sous des habits
« d'homme séduisent non seulement Célimène, mais
« encore Félicie, sa sœur; celle-ci lui écrit pour lui
« indiquer un rendez-vous; Célimène lui donne un
« bracelet de ses cheveux. Les amants de ces deux beau-
« tés cherchent Floridan pour lui faire mettre l'épée à
« la main; mais il leur abandonne les dons de leurs
« maîtresses, comme étant chargé par elles de les leur
« remettre; ces deux amants vont adresser à leurs infi-
« dèles des remerciements de ces faveurs inattendues,
« et ces deux jeunes beautés, au désespoir de se voir
« trompées par Floridan, promettent chacune à leurs
« amants de leur accorder la main, s'ils parviennent à
« les venger du parjure Floridan; mais Florante se fait
« connaître à elles *en se découvrant le sein*, et la pièce
« finit par un triple mariage. » Cette comédie est, on le

voit, si singulière et si dénuée d'intérêt [1] qu'il est bien certain que Tristan n'eût pas spontanément entrepris de la remanier et de la remettre au théâtre; il l'a fait à la prière des amis de Rotrou [2], et, l'époque se trouvant favorable à une renaissance de la pastorale, *Amaryllis* eut une vogue étonnante, que n'avait pas eue *Célimène*.

« Les retouches opérées par Tristan étaient bien aussi pour quelque chose dans ce succès, comme le reconnaissent les frères Parfaict [3]. Mais quelle est au juste la part de Tristan dans l'*Amaryllis?* C'est là seulement ce qui nous intéresse, et il n'est pas facile de l'établir. L'*Avertissement de l'imprimeur* nous dit bien que l'auteur de *Mariamne* a fait les « stances » et « les scènes des satyres », et voilà deux points importants acquis; mais il ajoute : « et quelques autres endroits que vous verrez ». Quels sont ces endroits?

« Rien ne serait plus aisé que de les retrouver, si le travail de Tristan avait été fait directement sur le texte de la *Célimène* : toute variante relevée dans celui d'*Amaryllis* serait évidemment l'œuvre du second poète. Mais, par malheur, les choses ne sont pas aussi simples : c'est sur l'ébauche même de Rotrou, sur « le premier crayon de sa pastorale imparfaite », que Tristan a travaillé; cette ébauche est perdue, naturellement [4]; de sorte qu'à

1. Frères Parfait, t. V, p. 9 : « Ce poème est des plus faibles ».

2. *Avertissement de l'imprimeur au lecteur.*

3. T. VII, p. 328.

4. Viollet-Le-Duc annonçait (t. II, p. 79) qu'elle ferait partie de son édi-

toute variante notée dans l'*Amaryllis*, il faudra se demander si elle vient de l'ancienne ébauche de Rotrou, ou si elle est l'œuvre de Tristan; et la question restera le plus souvent insoluble.

« En confrontant la *Célimène* avec *Amaryllis*, disent « justement les frères Parfaict[1], on trouve même sujet, « même marche et mêmes scènes »; le cadre seul[2] a été

tion de Rotrou; il ne l'y a pas insérée : il s'est aperçu sans doute que ce qu'il avait pris pour la pastorale de Rotrou était la *Célimène* remaniée par Tristan.

1. T. VII, p. 3. 327.

2. Le manuscrit de Laurent Mahelot (*Bibl. nat.*, *f. fr.*, n° 24230, f° 48) nous a conservé l'indication du décor de la *Célimène* : « Au milieu du théâtre il faut un bassin de fontaine, en perspective, entre deux maisons. garnies de balustres, branchages et verdure. A un côté du théâtre, rocher, antre, palissades et arbres de haute futaie, où se cachent deux acteurs. De l'autre côté du théâtre il faut un siège, en rocher, et forme de table, en rocher, où quelqu'un écrit, une écritoire pour mettre à la poche garnie, du papier, deux lettres, une casaque de laquais et deux habits de voleurs ». Malheureusement, ce manuscrit s'arrête en 1636; mais le récit qu'a laissé Segrais de la représentation d'*Amaryllis* dans les bois de Saint-Fargeau nous permet de nous imaginer le décor dans lequel la pastorale fut jouée à l'Hôtel de Bourgogne. (*Nouvelles françaises*, t. II, p. 249-253) : « Il y avait un petit tertre, qui, heureusement, s'élevait dans cette figure même qu'on donne d'ordinaire aux théâtres. Il était fermé d'un côté d'une grosse roche, d'un buisson fort épais par l'autre, et, dans son enfoncement, des plus beaux arbres de la forêt, qui composaient la plus régulière perspective qu'on puisse imaginer. Enfin, par quelque caprice de la nature,... ce lieu était tout à fait semblable au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne quand les comédiens représentent l'*Amaryllis*... Du rocher qui fermait un des côtés de ce théâtre découlait une source d'eau vive,... et dans le milieu du théâtre, vers son enfoncement, elle s'arrêtait dans un grand bassin, qui représentait un parfait carré, et enfin de cette sorte même que les comédiens s'étudient avec soin de représenter celle de la vérité d'amour » (Voir le dénoûment de l'*Astrée*).

changé, avec les costumes et les noms[1]; la pièce a été transportée « au bord du Lignon », près du « palais d'Ysoure », au temps du roi Gondebaud, parmi les bergers et les bergères de l'*Astrée*[2]. Tous ces souvenirs du roman de d'Urfé, les noms de Philis, de Diane, d'Astrée, sembleraient trahir la plume de Tristan, qui, nous l'avons vu par *Le Page disgracié* et par plusieurs poésies de sa jeunesse, était passionné pour ce beau roman pastoral. Mais Rotrou ne l'admirait peut-être pas moins, et dans tous les cas, voulant écrire une pastorale six ans seulement après que Baro avait publié le dernier volume de l'*Astrée* (1627), il serait tout naturel qu'il l'eût placée dans le cadre devenu traditionnel : le roman de d'Urfé n'avait-il déjà donné naissance à un nombre incalculable de pastorales, et La Pinelière ne nous montre-t-il pas en 1635 tous les jeunes auteurs apportant aux comédiens

1. Célimène est devenue Amaryllis, Florante-Floridan, Bélise-Cléonte, Orante-Lysimène, Filandre-Tyrène, Félicie-Daphné, Alidor-Philidas, Lysis-Célidan; le laquais a été remplacé par Climante (bergère), domestique de Daphné, et les deux Voleurs par trois Satyres. Tous les noms propres de l'*Amaryllis* se trouvaient-ils déjà dans l'ébauche de Rotrou? Il est permis d'en douter : au second acte (sc. IV) Amaryllis dit à Daphné, qui lui parle en faveur de Philidas :

Si j'aimais Alcidor, *il devrait son secours*
A ses propres appas et non à tes discours.

Ce lapsus de Tristan semble établir que dans la pastorale primitive *Philidas* avait nom *Alcidor;* il s'appelait *Alidor* dans la *Célimène* (II, III). A l'acte III (sc. II) d'*Amaryllis* nous trouvons encore *Alcidor* pour *Philidas,* tandis que le texte de la *Célimène* continue à porter *Alidor.*

2. *Amaryllis,* I, I.

« quelques sujets de l'*Astrée* qu'ils ont traités[1] »? Il n'est donc pas possible d'attribuer à Tristan plutôt qu'à Rotrou le choix du cadre[2] donné à l'*Amaryllis*, et il en sera de même pour la plupart des détails qui n'étaient pas dans la comédie de Rotrou et que nous trouvons dans la pastorale mise à la scène par Tristan.

« Il semble cependant que l'on reconnaisse la main de Tristan dans certaines parties de l'*Amaryllis*, où les modifications apportées à la *Célimène* paraissent avoir eu pour but de rendre plus rapide la marche de la pièce, de réparer quelques maladresses, de satisfaire la vanité de la Baron, ou de faire disparaître quelques expressions vieillies.

« Les frères Parfaict sont restés en deçà de la vérité, quand ils disent que Tristan a supprimé « environ deux cents vers[3] »; il a pratiqué de nombreuses coupures[4], surtout au dernier acte[5], beaucoup trop long et mal conduit dans la *Célimène;* et si le dénoûment, tel que nous le lisons dans l'*Amaryllis*, était de Rotrou lui-même, on se demande pourquoi il l'aurait si fort gâté, quand il a transformé sa pastorale en comédie. En effet,

1. *Le Parnasse ou le critique des Poètes*, p. 56.

2. I, I et III; II, II et V; IV, V et VI; V, IV et X.

3. *Loc. cit.*

4. Voir notamment III, III et V; IV, III, IV et V.

5. C'est ainsi qu'il supprime la mention inutile qui est faite en deux endroits (II et X) d'une certaine Charite, que Floridan déclare aimer; et l'évanouissement non moins inutile de Félicie.

au dernier acte de la *Célimène*, Florante dénoue deux fois une situation identique de la même manière, en « montrant son sein »; cette répétition fâcheuse ne se produit plus dans l'*Amaryllis :* afin que Daphné ne fût pas détrompée de la même façon que sa sœur, Tristan a pris soin de ramener en scène la tante de Bélise pour qu'elle fît le dénoûment.

« C'était dans *Célimène* (II, IV) la tante de Florante qui présentait aux deux sœurs la jeune fille travestie en cavalier; c'est dans *Amaryllis* (II, V) l'amant infidèle de Bélise qui leur conduit la jeune fille déguisée en berger, et cette substitution est habile, puisque c'est à lui voir jouer son rôle avec tant d'esprit que l'ingrat reviendra à celle qu'il avait quittée : si cette heureuse idée appartenait à Rotrou, pourquoi donc l'aurait-il abandonnée dans sa comédie? Nous n'hésitons pas à en faire honneur à Tristan, et de cette scène de la *Célimène*, qu'il a resserrée, il a fait encore tomber des détails ridicules, et deux rimes vraiment insuffisantes, *discrètes* et *ouvertes*.

« En revanche, il a développé assez maladroitement et porté sans nécessité de 46 vers à 70 la scène médiocre où le faux Cléonte est provoqué par deux adversaires[1]; nous n'y pouvons découvrir d'autre raison que le désir d'être agréable à la Baron, qui trouvait dans cette scène plusieurs effets. N'avait-elle pas déjà protesté contre la

1. IV, II.

simplicité de l'habillement de berger [1], et le poète n'avait-il pas été obligé d'intercaler dans le rôle de Tyrène, à la fin du premier acte, ces quatre vers, destinés à préparer le spectateur au trop riche costume d'homme qu'elle allait revêtir :

Je t'en fais présent d'un *(habit)*, dont l'étoffe éclatante
Doit être avantageuse à ta beauté charmante;
Sa broderie est riche, et jette des éclats
Qui pourront rehausser celui de tes appas.

« Enfin, quand des détails grossiers [2] ou des fautes de goût [3], qui choquaient dans la *Célimène*, ont disparu de l'*Amaryllis*, c'est bien à Tristan qu'il en faut savoir gré, à lui encore, quand une image meilleure ou une expression plus heureuse ont remplacé dans l'*Amaryllis* une image démodée ou quelque mot vieilli de la *Célimène*. Les vers de la *Célimène* rajeunis dans l'*Amaryllis* sont fort nombreux :

Et de quelque côté que je *dresse* mes pas...
(*Célimène*, I, 1)

1. Segrais, *loc cit.* : « Les comédiens ouvrirent la scène, vêtus en bergers et en bergères, avec toute la propreté et le bon air qui peut relever la simplicité de cet habillement. » Simplicité toute relative d'ailleurs, puisque, vers la même époque, l'abbé d'Aubignac nous dit que les bergers de théâtre portaient « des habits de soie et des houlettes d'argent » (*Pratique du Th.*, liv. IV, chap. VII, éd. de 1657, p. 447).

2. IV. v.

3. Par exemple, ces deux vers d'Alidor (II, III) :

Jetez, arbres, voyant comme je brûle ici,
Les pleurs que vous jetez quand vous brûlez aussi.

Et de quelque côté que je *tourne* mes pas...
(*Amaryllis,* I, I)

Approche, appelle-moi *tes yeux* et ton soleil.
(*Célimène,* I. III)

Approche, appelle-moi *ta reine* et ton soleil.
(*Amaryllis,* I, III)

Où songeait *mon souci?*
(*Célimène,* III, VI)

A quoi pense *Daphné?*
(*Amaryllis,* III, VI)

Oui, quelques passions *dessus ce front* sont peintes.
(*Célimène* IV, I)

Je sais que *sur ce front* des passions sont peintes.
(*Amaryllis,* IV, I)

Les exemples de ce genre, qu'il serait facile de multiplier, prouvent avec quel soin Tristan a revu l'œuvre de Rotrou. »

Et maintenant, avant de parfaire cet énorme labeur de près de douze cents pages d'impression, poursuivi lentement, à travers les mille soucis et les tracas de la vie quotidienne, et enfin terminé dans ce modeste atelier de la *Maison des Poètes*, où travaille une seule personne, je tiens à remercier publiquement tous ceux qui ont bien voulu s'y intéresser et qui m'ont aidé de leurs conseils et de leur appui :

En premier lieu, M. Bernardin, qui vient de nous

donner des pages si attrayantes et qui, tout à l'heure, va généreusement, dans une magistrale postface, nous ouvrir le trésor de son érudition profonde et de sa critique ingénieuse et subtile. Ensuite, pour les conseils gracieusement donnés, l'éminent professeur de l'Université de Montpellier, M. Eugène Rigal; puis un beau poète, maintenant, hélas! prématurément disparu, qui mit à ma disposition, avec une bonne grâce charmante, l'exemplaire rarissime d'*Osman* que possède la Bibliothèque de l'Arsenal, j'ai nommé M. J.-M. de Hérédia; enfin : MM. Alfred Franklin, à présent Administrateur honoraire de la Bibliothèque Mazarine; Georges Vicaire, l'érudit bibliophile; Louis Denise, bibliothécaire à la Nationale; et aussi tous les amateurs éclairés qui m'ont apporté leurs encouragements. A tous ceux-là, ainsi qu'aux souscripteurs anonymes qui ont soutenu mes efforts, je dis un dernier et reconnaissant merci.

EDMOND GIRARD.

25 juillet 1907.







POSTFACE

A L'ÉDITION DES ŒUVRES DRAMATIQUES

DE

Tristan l'Hermite

PAR N.-M. BERNARDIN

Docteur ès-lettres

Quand, il y a de longues années déjà, préparant une nouvelle édition de Racine, nous cherchions ce que l'auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Bajazet* et d'*Iphigénie* avait bien pu emprunter à l'auteur de *La Mariane*, de *La Mort de Sénèque*, d'*Osman* et de *La Folie du Sage*, nous nous étonnions de voir que les histoires de la littérature française mentionnaient à peine — et encore pas toutes — le nom de Tristan l'Hermite, poète inégal sans doute, mais grand poète parfois, et qui d'ailleurs avait trouvé le système dramatique dans lequel Racine, dépassant de toute la hauteur

du génie son précurseur, allait écrire ses chefs-d'œuvre.

Pour le tirer de l'oubli dans lequel il dormait, sans nous laisser rebuter par les difficultés multipliées, nous avons commencé sur sa vie et sur ses œuvres une longue et patiente enquête; peu à peu nous avons vu sa figure émerger du brouillard de la légende et ses traits se préciser; nous avons découvert la genèse de ses œuvres; nous avons dégagé ce qui constitue l'originalité de son talent, et ainsi nous avons fini par écrire tout un gros livre : « *Un Précurseur de Racine, Tristan l'Hermite, sieur du Soulier (1601-1655), sa famille, sa vie, ses œuvres*[1].

La Sorbonne d'abord, puis l'Académie française l'ont bien voulu honorer de leurs suffrages. Mais — pourquoi ne pas le dire? — ce qui nous a causé le plus de joie, ç'a été de voir, peu après, non seulement la France, mais l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie reconnaître, par la voix de leurs critiques, qu'on avait tenu dans un discrédit injuste ce poète qui s'appelait Tristan l'Hermite, que ses œuvres dramatiques renfermaient de rares beautés, et que ses vers religieux, héroïques, galants, représentaient dignement, avec ceux de Racan, la poésie lyrique française entre les *Odes* de Malherbe et les *Cantiques* de Racine.

1. Paris, 1895, Alph. Picard et fils édit., 82, rue Bonaparte.

Succès plus grand, le nom de Tristan a de nouveau été applaudi à la scène.

Dans les *Samedis* de l'Odéon, son *Promenoir des deux Amants* et d'autres poèmes de lui ont été révélés au grand public et aux lettrés, ravis par la délicatesse du sentiment et par la grâce abandonnée de la forme.

Et déjà le directeur du théâtre, M. Paul Ginisty, un érudit curieux et hardi, avait fait plus : il avait voulu monter pour les matinées du jeudi (4 et 11 Février 1897) cette *Mariane*, que les contemporains avaient placée à côté du *Cid*.

Rien ne fut épargné pour donner de l'intérêt à cette reprise.

D'après les croquis du décorateur de l'Hôtel de Bourgogne, Laurent Mahelot, qui sont conservés à la Bibliothèque nationale, d'après l'estampe d'Abraham Bosse, qui orne la première édition de *La Mariane*, d'après le frontispice que Duret a gravé pour l'édition de 1645, on avait restitué la mise en scène de l'époque; et devant ce bizarre décor à cinq compartiments, très applaudi quand les rideaux s'écartèrent, un conférencier[1] expliqua au public étonné cet étrange système

1. C'est à moi que le directeur de l'Odéon avait bien voulu demander cette conférence. On la trouvera dans mon volume intitulé *Devant le Rideau* (p. 94-122) à la Société française d'Imprimerie et de Librairie, 5, rue de Cluny.

de décoration, les nécessités qu'il imposait, et aussi les facilités qu'il donnait aux poètes.

L'interprétation avait été confiée à de jeunes artistes encore tout pleins de zèle et déjà pleins de talent. Voici d'ailleurs quelle fut la distribution :

M. M.	Daltour.	Hérode.
	Henri Monteux.	Narbal.
	Céalis.	Phérore.
	Paul Franck.	Soësme.
	Montigny.	L'Échanson.
	Taldy.	Capitaine des Gardes.
	Breteau.	Le Grand Prévôt.
	Leroux.	Phaleg.
	Georges.	Sadoc.
	Henri.	Le Gouverneur.
Mlles	Valentine Page.	Mariane.
	Odette de Fehl.	Salomé.
	Chapelas.	Dina.
	Cora Laparcerie.	Alexandra.

Durant les deux représentations, je notai soigneusement l'effet produit sur le public par cette tragédie absolument inconnue de lui. Les deux jeudis, le premier acte, tout en discours, fut écouté avec une politesse respectueuse, et la charmante scène des deux belles-sœurs, au second acte, très bien jouée pourtant par

Mlles Page et de Fehl, ne porta point comme on s'y attendait aux répétitions. Mais, le premier jeudi, à partir du troisième acte, le public fut conquis : la scène du tribunal, déjà si racinienne de dessin, laissa une profonde impression; la belle Mlle Page, qui portait à ravir le joli costume prêté à Mariane par Abraham Bosse, émut les spectateurs avec les stances énergiques et touchantes de la prison; l'entrevue de la mère et de la fille au quatrième acte fit un grand effet, et, au dénouement, le récit de Narbal et les fureurs d'Hérode enlevèrent la salle. Les acteurs furent rappelés, ce premier jeudi, après chacun des quatre derniers actes.

A la seconde représentation, les spectateurs furent d'abord plus froids. Deux incidents, il est vrai, s'étaient produits, qui, changeant les dispositions du public, menaçaient de compromettre le succès final : à la dernière scène du second acte, les rideaux, lâchés par un machiniste, s'étaient brusquement refermés, bousculant Phérore et coupant les dix derniers vers de l'acte, vainement réclamés par la salle mécontente; et dans la scène du tribunal, au troisième acte, l'infortunée Mlle Page, dont la sandale s'était défaite, avait failli s'étaler tout de son long. La tragédie aurait pu tomber avec elle, et je le craignis un moment; mais il n'en fut rien, ce qui prouve que la pièce intéressait très réellement les spectateurs. Les deux derniers actes portèrent même plus encore que le jeudi précédent : la prière de

Mariane souleva de longs bravos, et les fameuses imprécations d'Hérode un tonnerre d'applaudissements, montrant bien que, malgré ses deux cent soixante et un ans, la vieille tragédie de Tristan était encore vivante, et bien vivante.

Succès pour Tristan plus durable que la reprise de sa tragédie, M. Dietrich a, quelques mois après, en 1898, donné, à la librairie Plon, une nouvelle édition de son amusant roman réaliste, *Le Page disgracié.*

Enfin voici que M. Edmond Girard, dans ses utiles et élégants *Cahiers d'un Bibliophile*, vient de rééditer le théâtre complet de Tristan l'Hermite et de tirer ainsi véritablement du tombeau ces belles mortes, qui avaient nom *La Mort de Sénèque* et *La Mort d'Osman.*

Mais si, dans cette édition très soignée, il écarte d'elles avec un scrupule religieux tous les grains de poussière, il n'ose point déranger un pli de leur vêtement, ni se permettre une correction hasardée. Pour ma part, je l'approuve pleinement : savons-nous jamais si telle forme, qui nous paraît vicieuse, n'est pas un provincialisme ignoré de nous, ou bien encore un archaïsme oublié? Dans *La Mort de Sénèque*, par exemple, tel critique autorisé de la *Revue des Langues romanes* condamne ce vers :

Ce songe, absolument sont de vaines menaces,

et propose de le remplacer par cet autre :

Les songes bien souvent sont de vaines menaces.

Pourquoi? Le vers de Tristan est très clair : « D'absolument vaines menaces sont ce songe. » La construction moderne serait : « Ce songe, ce sont de vaines menaces. » Mais des constructions semblables à celle de la phrase de Tristan, c'est-à-dire un substantif singulier servant d'attribut et placé devant un verbe qui s'accorde avec son sujet au pluriel, sans être séparé de l'attribut par le mot : *ce*, des constructions semblables, on en relèvera jusque dans les écrivains du dix-huitième siècle, dans Montesquieu, par exemple, (*Esprit des Lois*, XX, 6) : » L'effet du commerce sont les richesses », ou dans Buffon (*L'Écureuil*) : « Sa nourriture ordinaire sont des fruits. » M. Edmond Girard me paraît donc avoir été ici un sage, qui, dans le doute, s'est abstenu de corriger les vers de Tristan.[1]

Il veut bien me faire l'honneur de me demander une *Postface* pour sa belle édition du *Théâtre de Tristan l'Hermite*, et je l'en remercie.

Mais, que dire dans cette *Postface?*

Ma première pensée avait été d'y résumer mon gros livre sur Tristan. Mais à quoi bon? N'est-ce pas toujours au gros livre que se reporteront curieux et travailleurs? Et, d'ailleurs, ce résumé a été fait et bien fait par M. Dietrich, dans la *Préface* de son édition du *Page disgracié*.

1. Je regrette seulement que la nouvelle édition ne donne pas les pièces de Tristan dans leur ordre chronologique.

Je préfère donc, puisque je m'adresse ici à des bibliophiles, leur dire ce que, depuis 1895, j'ai réuni de nouveau sur les œuvres de Tristan et sur les éditions de ces œuvres. Ce ne sera pas très attrayant, je le sais. Ce ne sera pas très important non plus, car des renseignements bien minces seulement avaient pu passer à travers les mailles de mon enquête; mais au moins ce sera de l'inédit.

D'ailleurs à mes notes personnelles est venu joindre les siennes un poète, M. Jacques Madeleine, qui se proclame fièrement le disciple de Tristan, qui a recueilli avec piété tout ce qu'il a pu trouver de son maître, et qui garde avec un soin jaloux dans sa bibliothèque telle plaquette que j'avais vainement cherchée dans un nombre considérable de bibliothèques publiques et privées, en France et à l'étranger. M. Jacques Madeleine a spontanément ouvert son trésor à l'historien de Tristan, qui l'en remercie publiquement ici, et qui ne manquera point d'indiquer chemin faisant la large part qu'a, dans tout ce qui va suivre, le disciple de Tristan.

Vers faits par ou pour Tristan dans les ballets de Monsieur ou de la Cour.

« L'auteur acclamé de *Mariane*, disions-nous dans notre livre sur *Tristan l'Hermite* (p. 211), a souvent composé des vers pour les ballets de la Cour ou de Monsieur. » Et nous indiquions un certain nombre de ces petites poésies. M. Jacques Madeleine nous en signale d'autres, qu'il a trouvées dans un recueil en six volumes de *Ballets et Mascarades de Cour de Henri III à Louis XIII* (*1581-1652*), qui a été publié à Genève, de 1868 à 1870, par Paul Lacroix.

Au tome III de ce recueil, de la page 115 à la page 117, figure un *Ballet de S. A. R. Monsieur, les Dandins.* Ce petit in-4° de quatre pages a été publié sans nom d'auteur, sans lieu, ni date; mais d'après le catalogue du duc de La Vallière (*Ballets, Opéras, etc., 1760*), Paul Lacroix l'attribue à Tristan l'Hermite, et Beauchamps le range dans l'année 1626. S'ils ont raison,

Tristan l'Hermite était donc bien, comme nous le pensions[1], rentré dès la fin de 1626 dans la maison de Monsieur.

Voici les cinq récits du *Ballet des Dandins*, lequel, on le voit, présentait un nom que l'auteur des *Plaideurs* devait reprendre plus tard :

Les Dandins

Ballet de S. A. R. Monsieur (2).

Recit pour les Dandins.

Voici venir quatre Dandins,
Qui ne sont pas des plus badins,
Des enfans de Jean de Nivelle;
Ils sont d'assez bon entretien,
Et ne font pas comme leur chien,
Qui s'enfuit quand on l'appelle.

Depuis le temps qu'ils sont au jour,
Ils suivent les jeux et l'amour;
Mais lorsqu'ils y prennent querelle,
Ils en sortent toujours fort bien,
Et ne font pas comme leur chien,
Qui s'enfuit quand on l'appelle.

1. *Tristan l'Hermite*, p. 123.
2. « Sans nom de lieu et sans date, in-4° de quatre pages. Tristan l'Hermite est l'auteur de ce ballet. »

Recit pour les filoux.

Serrez tost vostre bagage;
Des voleurs peu retenus
Depouillent les gens tout nus
De tout sexe et de tout âge;
Prenez, prenez garde à vous,
Voici venir des filoux.

Ils fouillent chaque personne
Et prennent tout ce qu'elle a;
Gardez-vous bien de cela,
C'est l'avis que je vous donne;
Prenez, prenez garde à vous,
Voici venir des filoux.

Recit pour le curé de Mosle.

Le pasteur de Mosle asseure
Qu'on le traite en dissolu
Pour jeter un devolu
Dessus sa petite cure;
Mais que pour sa fillole, en saine vérité,
Il n'a que des ardeurs pleines de charité.
Puisque de cet artifice
Il decouvre les secrets,
Je crois qu'il n'est pas si près
De perdre son benefice
Que de voir enlever l'innocente beauté,
Pour qui son cœur devot brusle de charité.

Recit de la Perronnelle.

Beautez toutes pleines de charmes,
Ne craignez-vous point les gendarmes?
Ils vont faire un ravissement :
C'est de la Perronnelle;
Nommez-vous promtement,
De peur qu'une de vous ne soit prise pour elle.

Le meurtre leur est ordinaire,
Estant d'une humeur sanguinaire;
Ils lui feront bien du tourment.
S'ils cherchent donc la belle,
Nommez-vous promptement,
De peur qu'une de vous ne soit prise pour elle.

Recit pour les Espagnols.

Bien que nous ayons changé nos pas
En des demarches espagnoles,
Des Castillans pourtant nous n'avons pas
Les humeurs, ni les paroles;
Et ceux qui comme nous sont vaillans et courtois
Ne sçauroient estre que François.

Sous cet habit chez eux emprunté,
Chacun nous peut bien reconnoistre :
Car nous gardons toujours la liberté
Du climat qui nous vit naistre;
Et ceux qui comme nous sont vaillans et courtois
Ne sçauroient estre que François.

Nos nations n'ont rien d'approchant;
En leur quartier le jour s'acheve :
Lorsqu'ils ont leur soleil toujours couchant,
Le nostre encore se leve;
Et ceux qui comme nous vivent dessous ses loix
Ne sçauroient estre que François.

Ces couplets, fort ordinaires, n'ont rien en eux-mêmes qui trahisse leur auteur. Ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont ni la grossièreté ordurière des *Vers du Ballet de Mgr., frère du roi (1627)*, publiés dans le même recueil (t. IV, p. 15-28) et signés T. L., ni l'ampleur, l'harmonie, l'esprit de deux jolies pièces *Pour Monsieur, représentant une Sultane* et *Pour Monsieur, représentant un Afriquain*, signées T., dans *le Grand Bal de la Douarière de Billebahaut* (t. III, p. 171 et 184, du recueil de Paul Lacroix), qui fut dansé par le roi, au mois de Février 1626, d'abord au Louvre, puis à l'Hôtel de Ville. Si le jeune Tristan est vraiment pour quelque chose dans l'un de ces trois ballets, je souhaiterais que ce fût dans le dernier.

Il ne se contenta pas de faire des vers pour les ballets de Monsieur; il y dansa.

Nous avons montré dans notre livre sur *Tristan l'Hermite* (p. 179-182) comment, depuis son retour de Flandre à la fin de 1634, le poète se travaillait pour rentrer dans la maison du duc d'Orléans. Il multipliait les démarches auprès des favoris du prince, les pièces

de vers en l'honneur de Monsieur lui-même; pour l'obliger sans doute, il dansa dans un de ses ballets, en 1638.

En 1637, Gaston s'était épris de la Tourangelle Louison Roger; afin de toucher son cœur, Goulas nous dit qu'il la voulut traiter « comme la plus grande princesse de l'Europe » [1], et que, pour lui donner une fête sans égale, il réquisitionna tout ce qu'il y avait à Paris de musiciens, de poètes, de beaux esprits et de baladins. *Le Ballet du mariage de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne*[2] fut monté à Tours avec une magnificence inouïe et dansé avec un succès tel que le cardinal de Richelieu pria le prince de vouloir bien le danser à nouveau devant lui. Or dans ce ballet figurait un sieur de Tristan, qui ne peut guère avoir été que notre poète lui-même, lequel devait peu après « servir au ballet » du *Triomphe de la Beauté*, composé par l'abbé d'Aubignac pour l'hôtel de Richelieu[3]. Voici les vers en son honneur que donne le livret :

Pour le sieur de Tristan, représentant
l'interprète du Juif errant.

Si mon amour et ma constance
Esbranlent votre resistance,
Vous disposant à la pitié,

1. *Mémoires*, t. I, p. 318-323.
2. *Ballets et Mascarades de Cour,* etc., t. V, p. 111.
3. Voir notre livre sur *Tristan l'Hermite*, p. 212.

O Beauté charmante et celeste,
Faites-m'en le signe à moitié,
J'interpreteray bien le reste.

Ne serait-il pas permis de voir dans ces vers une allusion à une spirituelle et charmante *Lettre amoureuse*[1] de Tristan, qui devait circuler déjà manuscrite, et dans laquelle le poète découvrait à sa maîtresse un langage par signes, qu'il avait imaginé « pour se pouvoir entretenir avec elle devant sa famille, sans qu'on les soupçonne d'amour » ?

L'Églogue maritime *de Tristan.*

Dans notre livre sur *Tristan l'Hermite* (p. 170-172), nous nous demandions si l'*Églogue maritime,* qui ouvre les *Vers héroïques* de Tristan, n'avait pas été publiée d'abord séparément, comme *La Mer, Les Plaintes d'Acante, La Peinture de l'Infante Isabelle*, dont nous avions retrouvé les éditions originales, inconnues des bibliographes. Nos recherches étant restées vaines en France, en Belgique et en Angleterre, nous avions fini par conclure que l'*Églogue* avait dû être présentée simplement manuscrite à la reine Henriette, et, sans

1. *Lettres Mêlées*, Lettre xxxv.

avoir vu ce manuscrit, nous nous étions risqué à en imaginer une description, d'après les *Lettres Mêlées*, qui nous donnaient la *Dedicace* de Tristan, et d'après sa *Lyre*, où nous trouvions deux petits poèmes, qui avaient dû, selon nous, accompagner devant la reine de la Grande Bretagne l'*Églogue maritime.*

Or, cette édition originale, que nous supposions d'abord, a bien réellement existé, car M. Jacques Madeleine en possède un exemplaire, lequel se trouve assez conforme à la description que nous avions cru pouvoir donner du manuscrit de cet opuscule. Celui-ci a bien été composé, comme nous le disions, en 1634. Il forme un petit in-4° de 192 m/m sur 150, comprenant 8 pages non chiffrées et 60 pages numérotées.

En voici le titre exact : « *Eglogue maritime, dedie à la Reyne de la Grande Bretagne par le Sr de Tristan l'Hermite, gentilhomme de la suite de Monseigneur le duc d'Orleans, à Bruxelles*, *chez Godefroy Schovaerts*, *1634.* »

Le volume comprend :

1° la *Dedicace*, reproduite par Tristan dans ses *Lettres mêlées* (p. 19-24);

2° une *Epigramme* de dix vers *à Monsieur de Tristan sur son Eglogue maritime* par M. de Codony, dont on lisait déjà un sonnet en tête des *Plaintes d'Acante*[1];

1. Voir notre livre sur *Tristan l'Hermite*, p. 149.

3° de la page 1 à la page 48, chaque strophe occupant une page, l'*Églogue maritime*. Le poète, pour la réimpression de 1648, ne l'a que peu modifiée. Voici les principales variantes :

Str. II.

Faite d'algues et de roseaux

a été remplacé plus harmonieusement par :

Faite de joncs et de roseaux.

Str. V.

Un exécrable vers :

Fait d'un ambre qui n'est pas lait,

a été heureusement corrigé ainsi :

Fait d'un ambre blanc comme lait.

Str. XXXVI.

Quand ils vont du mesme costé

est devenu :

Qui partent d'un mesme costé.

Str. XXXVII.

Au lieu de

Les Satires font des tablettes,

qu'on lisait d'abord, Tristan a écrit :

Les Faunes se font des tablettes.

Str. XXXIX.

On lit dans la première édition :

De cette douceur deceptive;
Car, depuis la première fois
Qu'elle chanta sur cette rive...

et dans la seconde :

De ces douceurs persuasives;
Car depuis la première fois
Qu'elle chanta dessus ces rives...

Str. XLVIII.

Tristan a remplacé

Vous rendront de l'obeissance

par :

Se mettront dans l'obeissance.

4° Viennent ensuite, de la page 49 à la page 53, les stances que l'on retrouve dans *La Lyre, Mélanges*, p. 122, sous ce titre : « *Sur le portrait de la Reyne de la Grande Bretagne, fait d'une excellente enluminure.* Mais le titre, dans l'édition originale, n'était pas tout à fait le même : « *Sur le Portrait de la Reyne de la Grande Bretagne, envoyé par Sa Majesté Ser*^me^ *à la Reyne sa Mere.* » Quand le poète publia sa *Lyre*, à la fin de 1641, il eût été imprudent à lui de plaindre devant le tout-puissant Richelieu les malheurs de Marie

de Médicis, toujours maintenue en exil[1] ; aussi a-t-il modifié, pour la réimpression, le titre de son petit poème, et supprimé ces trois strophes, qui le terminaient dans l'édition originale :

Et vous, dont les hautes bontez
Ont merité sans flaterie
Que les peuples de tous costez
Ne vous nomment jamais que la grande Marie,

Reyne, dont les perfections
Et les qualitez sont si rares
Qu'aujourd'huy vos afflictions
Ont fait venir des pleurs aux yeux des plus barbares,

Si, dans le cours de vos malheurs,
L'objet de cette belle Image
Ne soulage pas vos douleurs,
Il ne faut point penser qu'un faux bien les soulage.

C'est sans doute pour ce portrait, envoyé par Henriette à sa mère, que Tristan a écrit un quatrain, imprimé dans *La Lyre, Melanges*, p. 110, sous ce titre : « *Pour*

1. Pour la même raison, Tristan, en réimprimant dans sa *Lyre, Mélanges*, p. 146, la *Peinture du Trepas de Son Altesse Serenissime*, en a supprimé la quatrième stance, qui était consacrée aussi à la reine persécutée. On la trouvera dans notre livre sur *Tristan l'Hermite*, p. 590.

mettre sous le portrait de la Serénissime Reyne de la Grande Bretagne. »

5° La plaquette de M. Jacques Madeleine se termine (p. 53-59) par l'*Ode :*

Celeste obiet de mes desirs,

reproduite dans les *Amours* (p. 77).

La page 60 est en blanc.

L'exemplaire ne porte ni *Privilège*, ni *Achevé d'imprimer;* il n'est pas déshonoré par l'horrible estampe, qui, dans les *Vers héroïques*, précède l'*Églogue maritime.*

Cette édition nous confirme dans l'opinion que Tristan a bien été envoyé en Angleterre par Marie de Médicis, qui songeait alors à se retirer auprès de sa fille[1]; elle a saisi, pour lui adresser ce messager, chargé sans doute d'une mission secrète, l'occasion du portrait que lui avait fait parvenir la reine Henriette.

Tristan est, sur le titre, qualifié « gentilhomme de la suite de Monseigneur le duc d'Orléans. » Il est certain qu'il n'était plus aux gages de Monsieur, et qu'il suivait volontairement le prince; mais il a pu se parer ici d'un titre qu'il avait déjà porté officiellement, afin d'être mieux accueilli à la cour d'Angleterre.

1. Voir notre livre sur *Tristan l'Hermite*, p. 167-169.

Les Principes de Cosmographie *de Tristan*

Dans notre livre sur *Tristan l'Hermite* (p. 184), nous inclinions à croire que Tristan avait bien écrit lui-même pour Mlle de Lavardin « un *Livre de Principes de Cosmographie* », mais que « cette description du monde » avait dû demeurer manuscrite, car elle n'était signalée par aucune bibliographie, et toutes les recherches faites par nous pour la retrouver n'avaient donné aucun résultat. La dernière partie de notre hypothèse était contraire aux faits; car non seulement Tristan a bien écrit ce livre, mais ce livre, en dépit des bibliographes, a été imprimé, et, qui plus est, réimprimé. Voici comment nous l'avons découvert et reconnu.

Le Tourangeau Abraham Bosse, élève de Callot, que l'abbé de Marolles considérait comme le premier graveur à l'eau-forte de son temps [1], a gravé plusieurs frontispices pour des œuvres de Tristan (*La Mariane*,

1. *Mémoires*, éd. de 1755, t. III, p. 204.

l'*Office de la sainte Vierge*, *La Renommée à S. A. de Guise*). En étudiant son œuvre à la Bibliothèque Nationale, notre attention a été attirée, à la page 30 du tome I, par un petit frontispice. Il représente, sur une table, trois sphères. Au-dessous, la signature de l'artiste, la date : « 1636 », et le nom du libraire : « A Paris, chez Augustin Courbé. » Au-dessus des trois sphères, dans un cartouche, on lit : « *Principes de cosmographie.* » Au-dessus de ce cartouche, deux Amours soutiennent les armes de la maison de Lavardin. Il n'y avait plus de doute : le livre, que nous supposions avoir été donné en 1637 au plus tard par Tristan à M[lle] de Lavardin, avait été imprimé, pour être offert à la jeune fille, dès 1636.

Et nous avons recommencé nos recherches, mais cette fois parmi les ouvrages anonymes, puisque le frontispice ne portait aucun nom d'auteur. Et nous avons fini par découvrir le volume à la Bibliothèque Nationale (*Inventaire*, 9. 205 — $\frac{\text{G}}{\text{474 B}}$) et même par trouver un exemplaire d'une seconde édition à la Bibliothèque de l'Arsenal (H, 75, in-12).

Ce livre est un petit in-16 de 172 pages, intitulé : « *Principes de cosmographie, tirez d'un manuscrit de Viette, et traduits en François* » et publié « *à Paris, chez Augustin Courbé, Libraire et Imprimeur de Monseigneur frère du Roy, dans la petite Salle du Palais, à la Palme, 1637.* »

L'*Achevé d'imprimer* est du 4 Janvier 1637. Le *Privilège*, signé par Conrart, avait été donné pour sept ans à Augustin Courbé par le roi, un mois après celui de *La Mariane*, le 22 Novembre 1636, à Amiens, au lendemain de cette reprise de Corbie, qui allait inspirer une si belle lettre à Voiture.

L'*Epître dedicatoire* de Tristan à Mlle de Lavardin[1], qui précède une *Preface sur les Elemens de Geographie*, permettrait-elle encore de douter que le célèbre poète soit réellement l'auteur de cet opuscule que l'*Advertissement de l'Imprimeur à qui lit* nous en apporterait une nouvelle preuve : « Je t'advertis que ce petit *Traité de Geographie* est traduit du Latin de Viette par un des meilleurs esprits de ce siecle, qui a pris plaisir à mettre icy en ordre les leçons qui en ont été faites à une belle Demoiselle, avec quantité d'autres choses qu'il a recherchées curieusement pour luy plaire. » *Epître* et *Avertissement* sont, on le voit, tout à fait d'accord avec ce poème de Tristan, conservé dans les *Manuscrits de Conrart in-4°* (t. XIX, n° 4124)[2], où il disait à Mlle de Lavardin, son élève :

Dans la carte géographique
Dont vous savez bien la pratique,
Dit le propre Monsieur Tristan.

1. Elle est reproduite dans ses *Lettres Mêlées*, p. 41.

2. *Les Amours du prince d'Éthiopie*. — Voir sur ce singulier personnage notre livre intitulé *Hommes et mœurs au* XVIIe *siecle* (p. 101-126) à la Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny.

Ce petit ouvrage, qui, certes, n'ajoute rien à la gloire de Tristan, contient : 1° un *Traité de la Sphere* (p. 1-24); 2° des *Elemens de Geographie* (p. 25-144); 3° des *Elemens d'Astronomie* (p. 145-172). Il se devrait terminer par une *Table analogique des corps superieurs et inferieurs;* mais cette table manque à l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, lequel a appartenu au Père Verollat, du couvent des Récollets de Paris.

On la trouve dans l'exemplaire de la seconde édition conservé à l'Arsenal. Au contraire l'*Epître dedicatoire à Mlle de Lavardin* a disparu de cette édition de 1643. Le libraire, voulant faire de cet opuscule un livre de classes, a cru sans doute devoir retrancher cette lettre, qui lui donnait quelque chose de trop particulier.

L'*Advertissement de l'Imprimeur* se terminant dans la première édition par cette phrase : « Profite de la facilité de cette méthode, attendant une plus longue suitte de ces Elemens », on pourrait croire que la seconde édition est plus importante et plus développée que la première, d'autant plus que dans le frontispice, au-dessous du titre : *Principes de cosmographie*, on a gravê assez gauchement : *corrigées et augmentées*. Il n'en est rien. Les corrections faites ne sont que de menues corrections, et le nombre des pages est resté exactement le même pour chacune des trois parties de ce petit ouvrage.

Quel était ce « Viette » dont Tristan a traduit le manuscrit latin? Tout simplement le grand mathématicien François Viète, qu'on a pu considérer comme le second inventeur de l'algèbre. Sa vie ne nous est guère connue que par le CXXIX^e livre de l'*Histoire* écrite par son ami de Thou. Il mourut en 1603, dans son année climatérique : il était donc né en 1540. Ses livres sont très rares; car ceux de ses ouvrages qu'il publia, il les fit imprimer à ses frais, et les distribua seulement à ses amis et aux savants capables de les comprendre. En 1646, un professeur de Leyde, Schooten, les a réunis et réimprimés en un seul volume. Il est donc probable que le manuscrit traduit par Tristan ne fut jamais imprimé.

Comment était-il tombé dans les mains de notre poète?

Deux hypothèses se présentent. Né à Fontenay-le-Comte, dans le Bas-Poitou, Viète était presque compatriote du grand Scévole de Sainte-Marthe, chez lequel Tristan avait, dans sa jeunesse, vécu plus d'une année à Loudun avant de rentrer à la cour. Il nous a conté dans *Le Page disgracié* comment le bon Scévole lui avait confié « le soin de sa bibliothèque »; dans son ardeur pour l'étude, et aussi parce qu'il donnait des leçons à une parente de son maître, le jeune homme passait ses jours et ses nuits à faire des extraits dans ses

livres imprimés et manuscrits. Il est donc possible qu'il ait trouvé et copié le manuscrit de Viète dans la bibliothèque de Scévole, « un des plus grands hommes du siècle », que l'Europe savante entourait de sa vénération et avec lequel Viète était bien certainement en relation.

Il se pourrait également que Tristan eût trouvé ce manuscrit chez les Lavardin, dans la bibliothèque du marquis de Lavardin, gouverneur du Maine, ou dans celle de son frère, Charles de Beaumanoir, le spirituel et éloquent évêque du Mans.

Que valent les trois petits traités qui composent l'ouvrage?

Le *Traité de la Sphere*, où il est expliqué « que la terre est au centre du monde », n'a d'autre intérêt que de nous montrer ce que croyaient et enseignaient les contemporains de Galilée.

Les *Elemens de Geographie* ne sont guère qu'un manuel, et même le plus aride des manuels, puisqu'il est des pages entières qui n'offrent qu'une énumération de noms propres. Rarement une courte réflexion interrompt l'énumération. Le plus souvent alors l'écrivain rattache à un nom de pays ou de localité un souvenir historique, vrai ou faux : il rappelle qu'en Crète était le labyrinthe de Dédale, ou il identifie le détroit de Négrepont avec « l'Euripe des Anciens, où Aristote se noya », et « l'isle de Val comparo » avec « Itaque, païs d'Ulysse »; ou bien il fait une très rapide histoire de la

contrée, ou signale à son élève un détail précis, qui la peut particulièrement intéresser : au Brésil « est le fort de Coligny, basty par le Chevalier de Villegagnon » ; en Suisse, le comté de Neufchâtel appartient à M. le duc de Longueville ; « Malte est une petite Isle, non gueres loing de Sicile ; la ville capitale est *Malte ;* les autres sont : *le Bourg*, au bout duquel est le *Chasteau sainct Ange*, *l'Isle de la Sangle*, ou *Bourg sainct Michel*, au bout de laquelle est le *Fort S. Elme.* » Quant à l'Éthiopie supérieure, dont, à cause du prétendu prince d'Éthiopie, on parlait tant alors, elle appartient « partie au Turc, partie au Preste-Jean, et partie aux Sarrazins » ; mais les Espagnols ont occupé « la plus grande partie de ce qui estoit aux susdits Sarrazins. » D'autres fois le maître indique en passant les sièges d'évêchés et les lieux de pèlerinage : l'île de Lampadouse est « fameuse pour le miracle qui se fait en sa Chappelle » ; dans le Groenland « il n'y a rien de fameux que le monastère S. Thomas, où le Printemps est perpetuel » ; en Galilée est le mont Carmel et en Judée le torrent de Cédron ; en Thébaïde « estoient les deserts où demeuroient les anciens Hermites » ; l'évêque de toutes les îles du Prince réside à S. Thomas. De très loin en très loin on trouve une ébauche de description ou un détail pittoresque comme celui-ci : le mont Hécla « jette incessamment des flammes ». Chose curieuse, la description la plus longue (elle a cinq lignes !) est celle

d'une petite île, alors bien obscure, mais qui devait deux siècles après devenir illustre entre toutes, « *Saincte Helene*, que l'on appelle communement *l'Hostellerie de la Mer*. En cette isle il y a un bon port, et une Chapelle de S. Helene, pres laquelle est la fontaine tant renommée, de laquelle l'eau ne se gaste jamais. »

Les Elemens d'Astronomie, qui terminent le volume, ne présenteraient aujourd'hui pas plus d'intérêt que le *Traité de la Sphere*, qui l'ouvre, si le dernier chapitre : « *Quelles maladies sont causées par l'influence des planettes* » n'était pas un singulier témoignage de toutes les superstitions de l'époque. Et Tristan y attachait tant d'importance qu'il l'a même voulu résumer, pour qu'il frappât mieux l'esprit, dans une *Table analogique des corps superieurs et inferieurs*. Dans ce chapitre sont condensées toutes les notes qu'il a prises sur de telles questions à Loudun, chez Scévole de Sainte-Marthe, et celles qu'il a réunies depuis. Nous croyons curieux de le reproduire ici : quand on l'aura lu, on comprendra mieux comment Tristan, dans ses *Annotations* sur son poème des *Plaintes d'Acante*, nous racontait gravement, par exemple, que « la racine maschée de l'adonis attire la pituite, et que son jus attiré par le nez tue les vers qui s'engendrent au cerveau » ; comment, au commencement de sa *Mariane*, il a, quelques mois auparavant, placé dans la bouche de Pherore cette longue dissertation

médicale sur les causes des songes, que l'abbé d'Aubignac trouvait « fort sçavante », et qui nous renseigne d'une si amusante façon sur l'état des sciences médicales au XVII[e] siècle; comment enfin il insistera si longuement sur son horoscope dans son *Page disgracié :* « Ceux qui ont rectifié avec soin le poinct de ma nativité trouvent que j'eus Mercure assez bien disposé et le Soleil aucunement favorable; il est vray que Venus, qui s'y rencontra puissante, m'a donné beaucoup de pente aux inclinations, dont mes disgraces me sont arrivées. »[1]

Voici donc le dernier chapitre des *Principes de cosmographie :*

1. Jean de la Taille de Bondaroy nous explique en effet dans sa *Géomancie abrégée* que Mercure fait les hommes sages, que le Soleil les rend épris de la vaine gloire, et que Vénus les rend amoureux et joueurs.

Quelles maladies sont causées par l'influence des Planettes

SATURNE cause	Lepre. Podagre. Galle. Paralisie. Hydropisie. Fièvre quarte. Fluxion sur le poulmon. Toux.
JUPITER cause	L'inflammation de foye. Maux de teste. Apoplexie. Spasme. Palpitation de cœur.
MARS cause les	Fièvres aiguës. Continuës. Charbons. Heresipelles. Dissenterie.

Le Soleil cause les maux	Des yeux. Débilité d'estomac. Pasmoison.
Venus cause les maux	Qui portent son nom. De mère. Suffocations. Flux immoderé.
Mercure cause les maux	Mal caduc. Opilation du fiel, etc.
La Lune cause	la Paralisie. Colique. Hydropisie, etc.

Les sept Planettes ont puissance, et font paroistre leur vertu en plusieurs corps, qui paroissent estre de leur operation et tenir d'elles leurs qualitez. Par exemple, Saturne, qui est froid et sec, comme la terre est d'humeur melancolique, et preside, entre les parties du corps de l'homme, sur la rate, qui est le reservoir de la melancolie[1]; il y a des animaux qui tiennent de son

1. *Annotations sur les Plaintes d'Acante, stances 49 et 50* : « Les medecins tiennent que les personnes fort melancoliques sont sujetes à faire des songes espouvantables, pour ce que les vapeurs, qui s'exhalent de cette humeur terrestre et noire, ne peuvent guere produire que de tristes et funestes imaginations. Voyez du Laurans au traité qu'il a fait des maladies hypocondriaques. »

influence, comme le pourceau, le mulet, le chameau, l'ours, etc.. Entre les herbes, il imprime ses qualitez sur la Serpentaire, le Cumin, la Ruë, l'Elebore, la Mandragore, le Pauot; les pierres, qui tiennent quelque chose de la vertu de cette Planette, sont le Marbre, le Jaspe, la Calamite, la Cornaline. Son metail est le plomb.

Jupiter respond à l'air et au sang, gouuerne le poulmon et la teste; les animaux qui tiennent de luy sont le mouton, l'elephant, l'aigle, les cailles, les poules. Entre les simples, ausquels il imprime sa vertu sont la reglisse, l'enula, le massis, le mirabolan, le lys, la violette, etc.. Entre les pierres, l'emeraude et le saphir. Son metail est l'estain.

Mars, qui tient de la nature du feu, est colere, gouuerne le fiel, a pour animaux le cheval, le loup, le taureau, le dragon, le coq, etc.. Ses herbes sont l'euforbe, la raue, la scamonée, l'ognon. Entre ses pierres, l'ametiste. Son metail est le fer.

Le Soleil a pour element le feu; pour complection la colere; gouuerne le cœur. Ses animaux sont le lyon, le cocodrille, le veau-marin, le cygne, l'autour, le corbeau, l'espreuier, etc.. Ses herbes sont la chelidoine, le soucy, le safran, le canicularis, etc.. Ses pierres sont l'escarboucle, la topase, l'hiacinte, le ruby, etc.. Son metail est l'or.

Venus, qui est phlegmatique, gouuerne l'espine du

dos, les vertebres, cuisses, etc.. Ses animaux sont la colombe, la tourterelle, le moineau, la bergeronnette. Entre les simples, la rose luy est dediée, le myrthe, le laudanum, etc.. Ses pierres sont le beril, l'acriosolite, l'emeraude, l'onis. Son metail est le cuivre.

Mercure, qui est androgine, s'accommode avec tous les Elemens, gouuerne la langue, etc.. Ses animaux sont le renard, le singe, le lievre, le chien, le chardonneret, le merle, le perroquet, la pie. Ses herbes sont la peinpernelle, le fume-terre, le persil, la marjolaine, etc.. Ses pierres, le porphire, l'agate, la topase, l'opale. Son metail est le vif argent.

La Lune, qui respond à l'eau, est phlegmatique, gouuerne le cerveau et la moelle des os. Ses animaux sont le cameleon, la chevre, le heron, le butor, etc.. Ses herbes, la paquerette, l'herbe lunaire, etc.. Ses pierres sont la perle, le cristal. Son metail est l'argent. »

Par quelle troupe fut jouée La Mort de Chrispe *de Tristan*

Aux pages 243 et 244 de notre livre sur *Tristan l'Hermite* nous n'osions pas affirmer que *La Mort de Crispe* ait été jouée par *L'Illustre Théâtre*, c'est-à-dire par la troupe des Béjart et de Molière. Le fait est pourtant bien certain : car il est établi par un prêt de Louis Baulot aux comédiens de *L'Illustre Théâtre*, dont

M. J. Loiseleur[1] a retrouvé le texte dans les minutes de Mes Biesta et Lamy : Marie Hervé, ses filles Madeleine et Geneviève, J.-B. Poquelin, Nicolas-Marie Desfontaines, Denis Beys et les autres comédiens « associés sous le titre de *L'Illustre Théâtre* entretenu par Son Altesse Royale » y reconnaissent devoir à « Messire Louis Baulot, seigneur d'Acigny, conseiller et maistre d'hostel ordinaire du Roy », la somme de onze cents livres pour prêt d'argent destiné « tant au payement des pieces qu'ils ont achetées des auteurs du *Scevolle*, *La Mort de Chrispe* et autres, pour servir à leurdit theatre, que pour le payement du jeu de paume où ils font la comedie et autres affaires de leurdit theatre. »

Comme cet acte, qui nous avait jadis échappé, est daté du 9 Septembre 1644, il est même probable que *La Mort de Chrispe* fut représentée quelques mois plus tôt que nous ne l'avions pensé. Le poète et les comédiens ont sans doute voulu profiter, pour donner une nouvelle tragédie, du succès éclatant et très mérité qu'obtenait *La Mort de Sénèque*. Tristan rima en hâte — on s'en aperçoit — sa *Mort de Chrispe*, et Madeleine Béjart, qui venait de tourner toutes les têtes dans le rôle d'Épicaris, fut vraisemblablement chargée d'exprimer les jalouses fureurs de Fauste.

La principale interprète de Tristan était la propre nièce de son frère cadet, J.-B. l'Hermite. Nous savions

1. *Points obscurs de la vie de Molière*, p. 379.

déjà que celui-ci avait épousé une proche parente de Madeleine Béjart, Marie Courtin; mais cette Marie Courtin, nous l'avions prise à tort, à cause de son âge, pour une cousine germaine de Madeleine Béjart[1]. M. Henri Chardon a extrait du *Dossier Courtin*, au *Cabinet des Titres* de la Bibliothèque Nationale, une note, qui semble bien prouver qu'elle était non sa cousine germaine, mais sa tante : « Le 2 Mars 1636, mariage de J.-B. l'Hermite avec Marie Courtin, assistée de Simon Courtin, son père, et de Joseph Berard, son beau-frère[2]. »

Ce Joseph Berard, ou Besart, ou Bejart (on trouve les trois orthographes) était le père de Madeleine. Pour qu'il fût le beau-frère de Marie Courtin, il fallait que sa femme, Marie Hervé, fût la sœur de celle-ci. Or, la mère de Marie Hervé, dit Beffara, s'appelait Madeleine Nolles. Nous devons admettre — ce qui d'ailleurs est facile — que cette Madeleine Nolles avait épousé en premières noces un Hervé, dont elle avait eu une fille, Marie Hervé, et en secondes noces Simon Courtin, dont elle avait eu une deuxième fille, Marie Courtin, plus jeune de vingt ans environ que sa sœur utérine,

1. N.-M. Bernardin, *Hommes et Mœurs au* XVIIe *siècle, Un Mari d'actrice* et *Le Mariage de Molière*, p. 187-247, à la Société Française d'Imprimerie et de Librairie, 15, rue de Cluny.

2. *Union de la Sarthe*, n° du 15 Février 1887. — Cette note concorde bien avec l'acte de baptême de Madeleine l'Hermite, fille de Marie Courtin et nièce de Marie Hervé, qui a été publié pour la première fois *in extenso* dans nos *Hommes et Mœurs au* XVIIe *siècle*, p. 196.

laquelle fut probablement sa marraine, puisque la cadette portait le même prénom que l'aînée. Cette famille était très unie — elle le sera toujours, malgré tout, étonnamment — puisque la première fille de chacune des deux filles de Madeleine Nolles portera le prénom de sa grand-mère : Madeleine Béjart et Madeleine l'Hermite.

Mais la note publiée par M. Henri Chardon ne nous renseigne pas seulement sur les liens de parenté qui unissaient Madeleine Béjart à Marie Courtin; elle nous prouve que la jeune tante ne donnait pas à sa nièce l'exemple de la vertu. C'est le 2 Mars 1636 qu'elle a épousé J.-B. l'Hermite, et c'est dès le 25 Février de la même année que leur fille Madeleine avait été tenue sur les fonts d'Angerville par sa tante, Marie Hervé.

On voit toutes les conséquences que l'on peut tirer du rapprochement de ces deux dates : d'abord Madeleine l'Hermite, la future comtesse de Modène, est née avant le mariage de ses parents; ensuite, avant son mariage, Marie Courtin était bien une actrice galante, courant la province avec sa sœur et ses nièces dans le chariot des comédiens, et elle n'a été épousée qu'à cause de sa fille; enfin J.-B. l'Hermite, par amour pour elle, avant même de l'avoir épousée, conduisait sans doute le chariot en qualité de poète des comédiens, et il commençait de rimer, pour qu'elle y eût un rôle, cette

Chute de Phaéton, qui ne fut probablement pas représentée, et qu'il devait dédier plus tard à M. de Modène, amant de Madeleine Béjart et futur mari de Madeleine l'Hermite : onc n'y eut famille plus unie.

M. Jacques Madeleine nous signale une édition de *La Mort de Chrispe*, que nous ne connaissions pas. C'est un in-12, publié en 1652, en même temps qu'une *Mariane*, « à Tolose, chez Arnaud Colomiez, Impr. du Roy, et Jean Brocour, ruë de la Porterie. »

Stances de Tristan à la reine Christine

On peut voir dans notre livre sur *Tristan l'Hermite* (p. 289-290) une curieuse lettre de Chevreau à Tristan, dans laquelle le plus jeune des deux poètes fait adroitement et respectueusement comprendre à son illustre aîné que la reine de Suède a peu goûté des stances qu'il lui avait envoyées en 1653 par l'intermédiaire du comte de Tott; mais nous n'avions pu mettre la main sur les stances mêmes de Tristan. M. Jacques Madeleine a été plus heureux. Dois-je dire plus heureux? On verra tout à l'heure que ces stances médiocres et pénibles justifient

le froid accueil de Christine et font comprendre le regret qu'éprouva d'abord M. Jacques Madeleine, pieux disciple de Tristan, de les avoir exhumées.

Elles étaient enfouies dans un petit in-12 de 242 pages, intitulé : *Nouveau Recueil de Harangues faites au Roy et aux Reynes à leurs entrées, avec plusieurs lettres sur toutes sortes de sujets. A Paris, chez Gabriel Quinet, etc., MDCXLV.*[1]

Sur 175 pages de harangues en prose ou en vers que contient ce volume, plus de 150 ont été lues à la reine de Suède, ou lui ont été envoyées; l'encombrante Christine envahit donc presque tout le recueil et le fait pour ainsi dire sien. Tous les corps de l'État défilent devant elle et lui infligent chacun un ou plusieurs discours : Académie française, Sorbonne, Chambre des Comptes, Cour des Aides, Parlement de Paris et Parlements de province, le clergé de France; après les curés, voici les poètes : du Teil, Chevreau, Le Clerc, Bourdelot, et, fermant la marche, le célèbre auteur de *La Mariane*, Tristan l'Hermite.

Le titre seul de ses stances est déjà fâcheux :

1. *L'Achevé d'imprimer* prouve que cette date est fautive, et qu'on doit lire MDCLXV.

Lecteur,
admire de jour cette nuit.

La nuit en la saison qu'elle est la plus aimable
Estoit en quelque sorte à son frère semblable;
Elle estendoit par tout un de ses voiles clairs,
Dont les riches brillans illuminent les Airs,
Et, semant icy bas le frais et le silence,
Avoit des yeux mortels banny la vigilance,
A l'heure qu'un Pasteur, de pensers agité,
Ne pouvant sur son lit attendre la clarté,
Se promena dehors pour voir avec merveille
L'estat de la Nature alors qu'elle sommeille;
Il apperceut par tout mille objets ravissans,
Dont les mornes beautez vinrent flater ses sens,
Et voyant des rochers les plus affreux du monde,
Qui pendoient sur un lac, et se miroient dans l'Onde,
Encore qu'il sceut bien qn'ils sont müets et sourds,
A l'honneur de la Reyne il leur tint ce discours :
« Rochers, dont les testes chenuës
S'elevent au delà des nuës
Et des Cieux enflammez depitent le courroux,
Sçachez que la beauté qui regit cet Empire,
Et que tout l'Univers admire,
A plus de fermeté que vous. »

Puis observant le Lac, cette glace argentée
Où la splendeur du Ciel se voit représentée,
Ce liquide cristal, où la sœur du Soleil
Sur ses propres beautez vient demander conseil,

Et qu'elle recompense avec tant d'avantage,
Pour le plaisir qu'elle a d'y voir son beau visage,
Donnant à sa surface un éclat radieux,
Que le chemin de lait en doit estre envieux,
Il contemple long-temps cette onde claire et pure,
Qui sert lors de miroir à toute la Nature,
Où le Nord voit nager ses feux étincelans,
Qui forment dans son Ciel tant d'animaux brillans,
Et se représentant une image plus belle,
Et qui brille comme eux d'une flâme immortelle,
Il prononça ces mots d'une assez haute voix,
Que l'écho des rochers redit plus d'une fois :
« Cristal fondu, liquide plaine,
Sur qui la fraischeur se promene,
Et dont le bel éclat est si vaste et si doux,
Sçachez que la beauté qui regit cet Empire,
Et que tout l'Univers admire,
A plus de pureté que vous. »

Diane, dans son char fait d'yvoire et d'ébeine,
Qui roule mollement par la celeste pleine,
Arresta ses coursiers ennemis du repos,
Et comme avec respect écouta ces propos;
Les Heures à l'entour dansans échevellées,
Ne firent aucun bruit aux voûtes étoillées,
Caliste près du Pole attentive écouta,
Et pour entendre aussi le Chartier s'arresta;
La femme de Cephée en sa chaire qui brille,
Comme si ce propos eut regardé sa fille,
Qu'autrefois sur la terre elle entendit loüer,
En entendit la suite et sembla l'avouër;

Mais le Pasteur qui vit qu'en luy prestant l'oreille,
La Lune se troubloit et devenoit merveille, (1)
D'une plus belle audace éleva le sourcy,
Et prit l'occasion de luy parler ainsi :
« Flambeau d'éternelle durée,
Par qui la nuit est éclairée,
Vous estes merveilleux au jugement de tous;
Mais la Divinité qui regit cet Empire,
Et que tout l'Univers admire,
A plus de lumieres que vous. »

Il est certain que, si Tristan a prouvé, dans sa belle *Ode au maréchal de Schomberg* et ailleurs, qu'il savait, comme personne, enlever de terre, lancer et faire retomber avec grâce la grande strophe de douze vers, il s'est ici perdu et embarrassé dans les replis de ces trois longues phrases de seize alexandrins, destinées chacune à amener un sixain, qui forme presque un refrain.

Les deux sonnets, qui, dans le *Nouveau Recueil de Harangues,* précèdent immédiatement ces stances, aussi pesantes que la *Pucelle* de Chapelain, ne sont pas signés. On pourrait donc être tenté de les attribuer également à Tristan; mais je souhaite, pour lui, que nul n'éprouve cette tentation.

(1) *Merveille* est sans doute ici pour *vermeille*, par une métathèse analogue à celle qui a changé la date de ce recueil.

*Une édition de l'*AMARILLIS *de Tristan*

M. Jacques Madeleine nous signale une édition de l'*Amarillis* de Tristan, laquelle soulève un petit problème.

Le 10 Mars 1653, l'impression de la première édition était achevée, et, quelques jours après, l'*Amarillis* était mise en vente à Paris par Antoine de Sommaville dans la Salle des Merciers, au Palais, *à l'Ecu de France,* et par Augustin Courbé, dans la même salle, *à la Palme*. C'est que le *Privilège* pour la *Célimène* de Rotrou, dont l'*Amarillis* n'est qu'un remaniement, avait été donné le 1er Septembre 1636 à Antoine de Sommaville, et que celui-ci avait associé « pour moitié » à ce *Privilège* Augustin Courbé.

Mais comment se fait-il que le même Sommaville ait pu associer au même *Privilège* également « pour moitié » un troisième libraire, Toussainct Quinet? Car enfin,

excepté dans les vers trop fameux de Chimène, un tout n'a jamais que deux moitiés! Cette nouvelle association d'Antoine de Sommaville avec Toussainct Quinet est pourtant affirmée dans une autre édition de l'*Amarillis*, dont l'*Achevé d'imprimer* est du 15 Juillet 1653, et qui a été mise en vente chez Guillaume de Luyne.

Voici le titre exact de cet in-12. On remarquera que Tristan n'est pas même nommé dans ce titre : « *La Celimene, comedie de Rotrou, accommodée au theatre, sous le tiltre d'Amarillis, pastorale, à Paris, chez Guillaume de Luine, sous la montée de la Cour des Aydes, 1653.* »

C'est une réimpression de cette édition que fera Guillaume de Luyne en 1661, alors que l'Hôtel de Bourgogne aura repris l'*Amarillis* (Voir notre livre sur *Tristan l'Hermite*, p. 502 et 503).

*
* *

Voilà donc tout ce que, dans ces neuf dernières années, nous avons pu glaner sur Tristan l'Hermite. Le bouquet d'épis est petit; mais c'est que la moisson avait été soigneusement faite.

Durant ces neuf années, comme je l'ai montré en commençant, la réputation de Tristan l'Hermite n'a cessé de grandir, et peu à peu le vieux poète a repris dans l'histoire de notre littérature la place qui était la sienne. Qu'il me soit cependant permis, à la fin de cette élégante réimpression de ses œuvres dramatiques, de former encore un vœu pour lui.

Au Second Théâtre-Français, M. Ginisty, avec beaucoup de goût et dans un cadre délicieusement archaïque, a ressuscité *La Mariane*, un des premiers exemplaires de notre sage tragédie classique; que, dans son théâtre d'avant-garde, à l'une de ses matinées-conférences, M. Antoine nous rende cette originale et hardie *Mort de Sénèque*, si facile à monter pour lui, qui lui offrirait un rôle si neuf et si plaisant de sénateur poltron, et qui

est à mes yeux plus belle que *La Mariane*. Je suis certain que les spectateurs, ravis par les audaces inattendues et la familiarité tragique de cette belle œuvre réaliste, aux allures parfois shakespeariennes, le remercieraient par de longs applaudissements de cette tentative artistique, et penseraient en sortant que, s'il revenait aujourd'hui au monde, le vieux Tristan l'Hermite serait certainement un des auteurs ordinaires du très moderne Théâtre Antoine[1].

N.-M. BERNARDIN.

Paris, 10 Juillet 1904.

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Antoine est devenu directeur de l'Odéon, et l'un de ses premiers soins avait été en effet de faire copier et distribuer les rôles de *La Mort de Sénèque*. M. de Max devait jouer Néron; et le nouveau directeur de l'Odéon m'avait bien voulu demander de présenter au public la vieille tragédie dans une conférence. Les circonstances, qui ont fait que *La Mort de César* fut donnée à cette époque, n'ont pas permis de mettre ce projet à exécution pendant l'année dramatique 1906-1907.



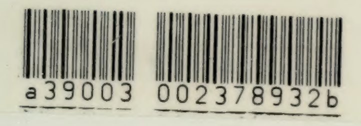
LXXIII XXVI



4 OCTOBRE 1907

Atelier typographique de Mme Antonine Girard.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 002378932b

